

# OUARGLA

- | -

Textes berbères  
de  
Maurice JARDON

Traduits et annotés par  
J. DELHEURE

---

FICHER DE DOCUMENTATION BERBÈRE  
FORT-NATIONAL (Algérie)

1970

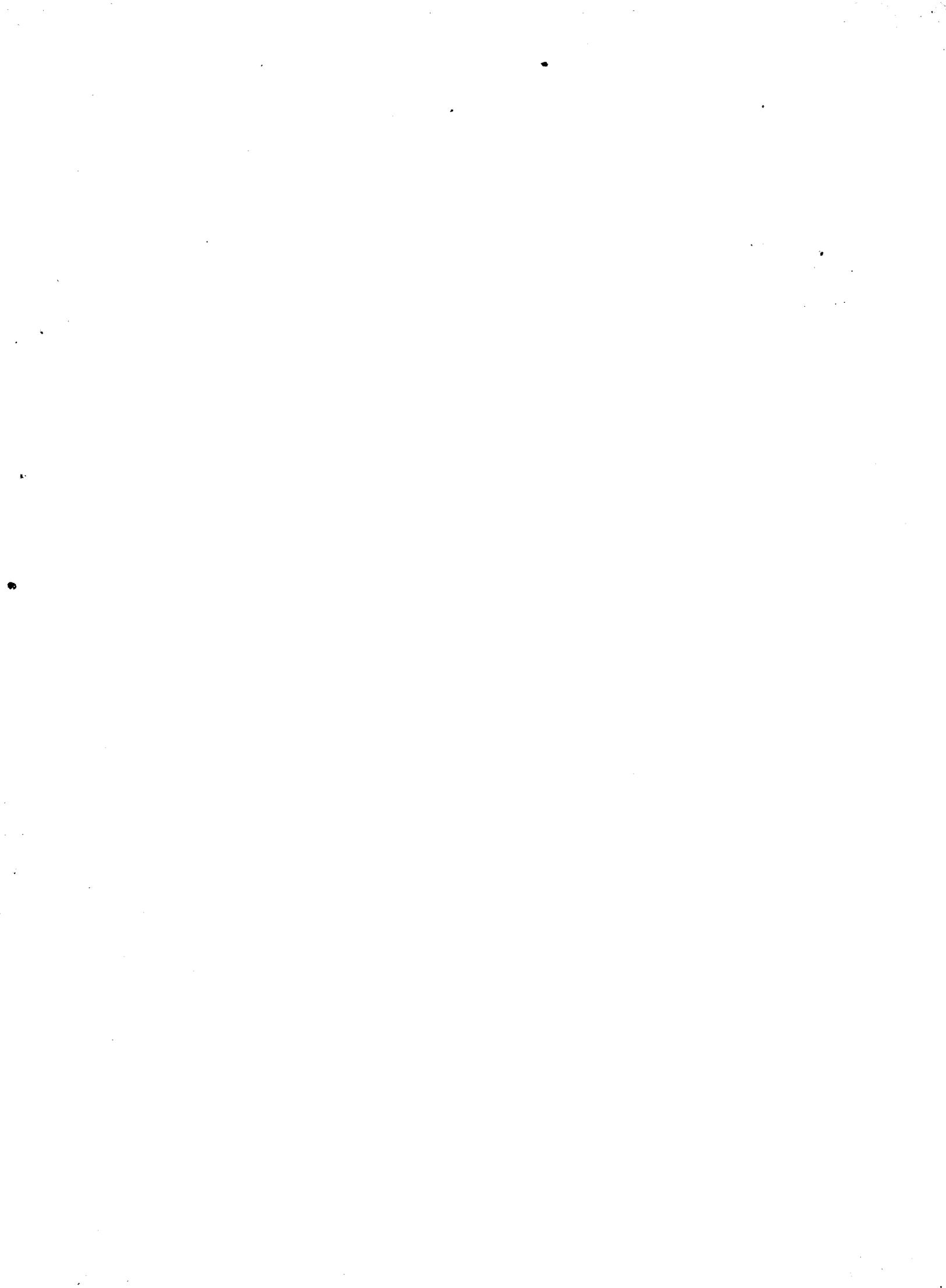
Ouvrage numérisé par  
l'équipe de

[ayamun.com](http://ayamun.com)

Juin 2016

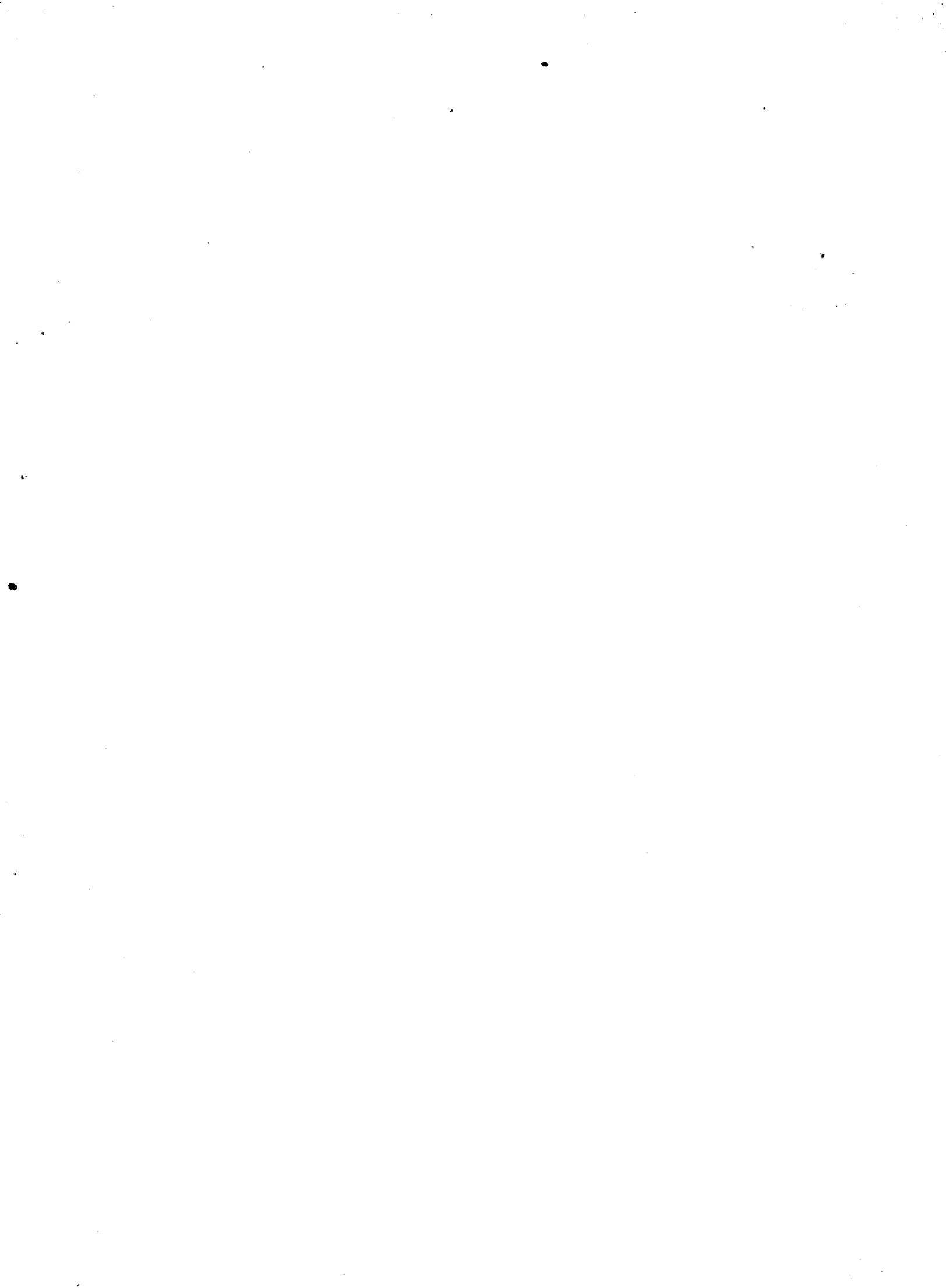


Page, ligne	au lieu de	lire :
4,10	Toustes	Toutes
- 15	Regardez	Regarde
5,14	yərəḍ	yəṣrəḍ
15,7	wammar	wamma
22,7	la français	le français
23,3	ttaznənt tənt	ttaznənt-tənt
27,20	u-yəttwiṭṭəf	u-yəṭṭwiṭṭif
29,16	təthəṭṭid	təthəṭṭid
30,6	miquet	piquet
41,24	i-yiqqam	i-yiqqan
65,21	ihbi-yan-əs	ihbi-yan-əs
67,23	s-yiffasn-əs	s-yifassn-əs
70,11	dizaine	douzaine
71,1	Asənnəe	Aṣənnəe
77,14	ihəṣṣabən	ihəṣṣabən
96,16	sont insuffisantes	seront suffisantes
99,21	uriy-ag	uriy-ak
105,21	ad-aunən	ad-əaunən
112,23	pour notre frère	pour votre frère
115,4	i-yittaf	i-yiṭṭaf
117,1	əlməruf	əlməeruf
119,17	Ttəggənt	Ttəggən-t
124,20	amis	amies
127,12	ssqarən-təñ	ssqrənt-təñ
129,8	t-tambarək	t-tambarəkt
135,1	d-yif n-uḷəm	d-yihf n-uḷəm
142,5	depuis depuis	depuis
155,4	ttəṭṭəfənt	ttwaṭṭəfənt
- 15	f-ai-n	f-ai-n i
161,10	ad-yəba	ad-yəbda
- 16	Sidi-əab-ərrahman	Sidi-əabd-ərrahman
171,3	məa-wurgaz	məa-wergaz
172,26	celui aui a fait	celui qui a fait
180,2	t-tazəllit	t-tazəllit



**OUARGLA**





Les textes berbères du Père Maurice JARDON, traduits et annotés par le Père Jean DELHEURE, sont bien, selon la présentation qu'en fait ce dernier, "sans prétention littéraire ou ethnographique", simples, sincères, spontanés.

Ils sont le fruit d'un travail en commun que deux traits caractérisent : discrétion et constance. Ce sont les qualités de l'amitié, cette fleur de l'amour fraternel. L'amour seul, en effet, a la claire vue de l'homme, de ses richesses et de ses besoins.

Etudier, dans sa propre langue et de son point de vue à lui, amicalement, fraternellement, patiemment, sa vie à la maison, sa nourriture, son métier, ses palmiers, ses animaux familiers, les cérémonies de son mariage, les rites de ses funérailles, n'est-ce pas, selon la pressante exhortation de S. S. Paul VI, engager "un dialogue centré sur l'homme et non sur les denrées ou les techniques" ? (Encyclique sur le Développement des Peuples, N° 73).

Ce vrai dialogue, de vie et de cœur, conditionne le succès du développement, premier droit des peuples déshérités, et dont la clé demeure l'éducation de l'homme, son élévation spirituelle et morale. Car ce que tout homme au monde veut avec le plus de légitime avidité, si humble que soit son niveau de culture, c'est la certitude d'être aimé, pour lui-même, avec désintéressement et gratuité.

L'homme porte, au plus profond de lui-même, un appétit de dignité qui est un sceau divin sur son cœur. Mais il est comme le palmier dont

le cœur distille le miel des dattes, en dépit du sel rongeur de la terre pauvre ou les Ouarglis le plantent. Le cœur de l'homme, lui aussi, recèle une douceur de dignité qu'il faut atteindre, malgré les rigueurs et les duretés que l'égoïsme des humains, parfois, amoncelle autour de lui.

Le Père JARDON et le Père DELHEURE nous ont révélé le cœur des Ouarglis. Ils ont droit à notre plus vive reconnaissance. Mais aussi les Ouarglis. N'est-ce pas de l'un d'eux, le plus connu des photographes algériens, que nous est venu le secret d'un art qui consiste à donner le premier son amitié, pour en fixer le renvoi gracieux sur des portraits rayonnants de lumière et de joie?

Il en est ainsi des textes proposés à notre lecture. Un proverbe arabe le dit à sa manière, lorsqu'il s'agit de souffrance humaine: "Quand tu visites un aveugle, ferme toi-même les yeux." C'est la seule façon, en fin de compte, de ne pas dialoguer, savamment mais tristement, avec son miroir.

Georges MERCIER  
Ancien Evêque de Laghouat

- TRANSCRIPTION PHONETIQUE -

CONSONNES

- b bilabiale occlusive sonore;
- č prépalatale chuintante semi-occlusive sourde;
- d apicale alvéolaire occlusive sonore;
- ḍ - - - - emphatique;
- f labiodentale sourde spirante;
- f<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;
- g postpalatale sonore occlusive;
- g<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire, (rare);
- h laryngale spirante sonore;
- ħ pharyngale sourde spirante;
- ħ vélaire sourde spirante;
- k postpalatale sourde occlusive;
- k<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;
- l apicale alvéolaire à bords abaissés, sonore (liquide);

## IV

- ! apicale alvéolaire sonore emphatique;  
 m bilabiale nasale sonore;  
 m<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 n apicale nasale sonore;  
 ṇ - - - emphatique;  
 ñ - - - tamahaq (devant g, k, γ);  
 ṇ̃ - - - ouargli (après d, ɖ, t, ʈ);  
 γ vélaire spirante sonore;  
 γ<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 q vélaire occlusive sourde;  
 q<sup>w</sup> - - - à appendice labiovélaire;  
 ʀ apicale vélaire à battements, sonore;  
 ʀ̣ - - - emphatique;  
 ʂ antéro-dorsale spirante (sifflante), sourde;  
 ʂ̣ - - - emphatique;  
 ʃ prépalatale chuintante sourde;  
 ʃ̣ - - - emphatique;  
 ʈ apicale alvéolaire occlusive sourde;  
 ʈ̣ - - - emphatique;  
 ω sonante vélaire sonore;  
 ɣ - palatale - ;  
 ʐ antéro-dorsale spirante (sifflante), sonore;  
 ʐ̣ - - - emphatique;  
 ʑ prépalatale spirante sonore;  
 ɛ pharyngale spirante sonore.



Assimilations:

dt p a s s e normalement à tt

dṭ - - - tṭ

dṭ̣ - - - tṭ̣

nm - - - m̄m

nb - - - m̄b

n-ɛl - - - n̄-m

Au contact d'une consonne emphatique, une voyelle, pleine ou zéro relatif, sera elle-même emphatisée, même si en pratique, dans la transcription, le point diacritique de l'emphase n'est pas souscrit.

Au contact de y et w, la voyelle zéro tend à i, u, parfois même passe à voyelle i, u, par exemple:

n-ṭiziuṭ ou n-ṭiziuṭ, de la fille;

ɛwɛṭ est perç u comme uwuṭ;

devant γ, la voyelle zéro tend nettement vers o : əffoy.

T A B L E des C H A P I T R E S

---

- La vie des Ouarglis chez eux . . . . .	3
- Ce que mangent les Ouarglis . . . . .	37
- L'artisan ouargli . . . . .	71
- L'âtre à Ouargla . . . . .	85
- La mort à Ouargla . . . . .	97
- Ce que les Ouarglis retirent du palmier . . . . .	181

---

## -- VIE des OUARGLIS dans leur MAISON --

Pour t'aider un peu à connaître l e s Ouarglis, je t e dirai qu'il y a ici des nomades et des sédentaires. Les nomades aiment les grands espaces ; ils vont au désert pour faire paître leurs troupeaux. Autrefois, ils partaient et revenaient, transportant des marchandises qu'ils emportaient ou ramenaient des oasis lointaines. Maintenant qu'il y a des camions en grand nombre, ces caravanes ont cessé. Ils n'apportent que du bois qu'ils vendent sur la place du marché. S'ils ont ici quelques palmiers, ils les laissent à la garde des sédentaires et partent pour le désert après la récolte des dattes.

Parmi les sédentaires, il faut distinguer différents groupes qui n'ont pas la même mentalité. Il y a des Troud commerçants qui ne cherchent qu'à gagner de l'argent. Leur richesse leur permet de se procurer plus facilement que les autres la nourriture, la boisson et le vêtement. Il y en a d'autres à qui le commerce ne rapporte rien : c'est de la culture des jardins qu'ils doivent tirer leurs moyens de subsistance. Nos Ouarglis s o n t de ceux-là. La terre qu'ils cultivent n'est pas très bonne ; elle est salée. La culture de ces jardins ne rapporte quelque chose qu'à ceux qui fournissent de pénibles

## -Tamoddurt n-At-Wargron taddart-nison-

Ab-akk ak-gauna ikkij i-yissan m-middoi m-m<sup>w</sup> Argrom ak-  
iniy allan irshalon, allan at-umaday (at-tomdint). Irshalon sh-  
son ayyeg; ttahon n-ssshort ab-akk szwayal-nson ad-sson. Bakri  
ttahon ttasm-d, ttawin-d ttarran shiyat n-stmura; imar-u i  
llan id-alkamyun uylab, ul-ellin ttahon, allan ttawin-d day  
isparn i zonzan ammas n-ssuk. Matta n-ayz-nson tir-  
dayin, ttazzan-trit-ed i-yid-bab-on n-umaday, zeggan  
mmi trirkod liini.

S-yid-bab-on i ttarman da, i llan zunon t tiqbal i-y-ul-eggwont  
abrid iggon, llan ibunatiyon frud i tkellabon dai n-ssurd. S-wam-  
mu idrimon-nson d-witli-nson ttawin-ason-d issa d-yiswa, d-yirad  
bl<sup>a</sup> a-u-d azzalon fell-as am-yididnin. Llan ididnin i llan tab-  
nut w-ason tatti; ini tamoddurt-nison tttf-ason tigomma.  
At-Wargron-mma d ini-n ya. Wamma tamurt i haddomon u-  
tabhi uylab, t tamallabt, w-ason-tatti lflahat day i mmu gogon

efforts. Beaucoup n'ont pas ce courage. C'est pourquoi certains quittent Ouargla pour s'en aller vers des régions éloignées afin de trouver de quoi vivre. Ils vont à Tunis ou à Alger où ils sont employés comme domestiques dans les maisons ou comme balayeurs de rues. D'autres s'engagent dans l'armée parce qu'ils y gagnent beaucoup d'argent. Mais le service militaire leur paraît difficile à supporter. D'autres, plus instruits, sont employés comme secrétaires dans les bureaux de l'Administration. La majorité des Ouarglis sont des jardiniers. Nous comprenons dès lors qu'ils ne sont pas riches et qu'ils vivent dans la misère.

Toutes les familles ouarglies ont le même genre de vie. Elles marchent toutes dans le chemin laissé par les ancêtres. Pour les connaître, il nous suffira de regarder de près l'une d'entre elles. Examinons ceux qui vivent ensemble dans cette famille. Voyons-les agir à l'intérieur de leur maison comme dans la rue.

Regardez cet homme assis sur un banc de pierre. C'est un vieillard. Il est mal habillé, négligé. Il est grand, maigre, a le visage ridé. Quel âge a-t-il? Personne ne peut le dire exactement. Les uns disent qu'il a plus de cent ans, d'autres quatre-vingts ou quatre-vingt-dix. À le voir de près, on lui donnerait soixante-cinq ans. Il se chauffe au soleil.

Je vais maintenant te raconter sa vie, car je le connais. Il se nomme El Hadj Sayah Abdelqader, ou, comme on dit en ouargli, El Hady n-Aqader Sayah. Il a deux frères: Amar et Tebbi. À la mort de son père, El Hadj ne put s'entendre avec ses frères. Pour vivre en paix, Tebbi s'éloigna et alla s'installer dans un autre quartier de Ouargla. Depuis lors, ils ne se sont jamais réconciliés. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, ils n'ont aucun rapport entre eux. Il prétend avoir été lésé dans ses biens. Mais allez voir quel est celui qui est coupable d'injustice. El Hadj,

fəll-as. Uyləb si-sən ul-həddəmən tiğəmna, biha ul ttəttəfən ul-nəmən mğas.  
 Gəddəra n-n<sup>w</sup>am-mu i llan i ttəttəfən tinura ab-akk ad-d-afən matt<sup>a</sup>  
 al<sup>a</sup> ad-xəm. Zəgqan n-Zunət d-Drayər, mani ttəqiman tiddarin ini  
 fərrədən d upulad. llan ini-n i ttəttəfən n-nəskər, biha din rəbbəhən  
 idrimən əbhan; wamma ihdam n-nəskər yəttas-ason-d ikkəh yəzəa.  
 llan ini-n i llan ihf-nəmən yəssuf-ason həddəmən id-əlbiru. Uyləb  
 s-At-Warqəm d ihəmmason; s-matta i nəmən din din ya ul-ək-  
 sibən aitli, ttəddərən dai s-ərrəmütat.

Gəg tiddarin m-n<sup>w</sup>Arqəm taməddurt-nəmən d iggət. Gəg-m-  
 sət əgqurət abrid i-d-əzzin imizzar. I-yissan-nəmən ayn-yəl-  
 zəm an-nər iggət si-sət, an-nəkəd middən i ttəddərən tad-  
 dət iggət, an-nəkəd mak i ttəgən taddurt ini aylad.

•Nəkəd wən i llan əqqimən əddukkan! D awəssar, u-yirid d  
 awəhdi, yəzə-əd ya. D azəgluk, d azdad, udm-əs yəzəd ya.  
 Mənnəst n-əyr-əs n-yisəgqason? Ula d iggən u-y-izəmmər  
 ad-yini mənnəst; llan ini-n i qqarən n-əyr-əs uzar n-miyat  
 n-yisəgqason, llan i qqarən n-əyr-əs tmanin ini təgin. Mat-  
 ta təkəd d addiw-əs at-tinid d bab n-həmsa u-səttin n-  
 yisəgqason. Yəlla idəffa n-tf<sup>w</sup>it.

Imar-u ak-iniy f-təməddurt-əs, biha lliy sənəh-t. Ism-əs  
 əhaz Sayəh bən əabd-əl-qadər ini am mak əqqarən s-təg-  
 qarənt əhaz n-əqadər Sayəh. N-əyr-əs sən aytma: əa-  
 mar t-Əbbi. Səgət-in i yəmmut baba-s u-yətbit d itbat mğ<sup>a</sup>  
 aytma-s. Ab-akk ad-əqqimən talwit, Əbbi yəzəwa n-nəgəs  
 wididən. N-səgq trū ul-ədwilən. S-wam-mu ul-əssinən  
 iman-nəmən matta llan. Yəlla yəqqar qin-as təhrəimət ai-  
 tli-s; wamma, əzəb, fətəs mam-mu dəlmən? əhaz yənnə

lui, prétend n'avoir jamais fait de tort à personne. Quant à Amar, il est parti pour Tunis où il a trouvé du travail. Il est resté là-bas. Il s'est fait embauché comme domestique. Il a fait quelques économies grâce auxquelles il a pu monter un petit commerce. Travailleur et courageux, il s'est installé définitivement là-bas où il possède une maison et un jardin. On ne le voit plus à Ouargla. Il n'écrit pas à son frère resté à Ouargla.

El Hadj est le chef d'une famille qui serait nombreuse si la mort n'était pas venue lui enlever ses enfants. D'un premier mariage, il en a eu douze. Sa fille Fatma est la seule survivante. Les onze autres sont morts avant le mariage. Après la mort de sa première femme, il en épousa une autre, Bahri Fatma, qui est encore à la maison. De ce deuxième mariage, il a eu neuf enfants parmi lesquels six sont morts comme les précédents. Il a donc eu en tout vingt et un enfants dont quatre seulement sont encore en vie. Dans beaucoup de familles il en est ainsi.

Les parents veulent beaucoup d'enfants. Ils ont confiance en Dieu et ils disent : Celui qui arrive apporte avec lui son bien ; Celui qui donne des enfants donne aussi de quoi les élever. Mais ils ne suivent pas les conseils que leur donnent les gens connaissant l'hygiène moderne : c'est pourquoi beaucoup d'enfants meurent prématurément parce que leurs parents ne se sont pas rendu compte (de leur état). Actuellement, cependant, les hommes et surtout les femmes acceptent l'intervention du médecin et suivent ses conseils. Malgré tout, étant données leurs conditions d'habitat, de nourriture et de boisson, il y a encore beaucoup d'enfants qui meurent. Dans beaucoup de familles, les enfants meurent comme dans celle d'El Hadj. Il y a même des vieillards de soixante-cinq ou soixante-dix ans, mariés avec des jeunes filles et qui ont des enfants à la mamelle.

Que je te parle de la famille d'El Hadj. Comme je viens de te le dire, il a eu beaucoup d'épreuves dans sa vie de famille. Sa première femme lui a donné

y-akk u-yadlim ula d iggön addunnit-ss. Matta f-Gamar yazwa n-Zunast mani yufu ihdam. Yzqqim din, yutaf q-iggot taddart. Tlayon ikksh n-yidrimon, sid-onion yabda yassay yazzonza. Matta d bab m-muyil, yet la yzqqim din ya, mani yolla yaksab taddart n-yiman-ss t-tgommni n-yiman-ss. U-nelli nzzar-i gag Warqon d-w-ar-d-yuri i-mm'as i llan Warqon.

Thaž ad-yili d baba n-taddart t-tamqornant matta utelli tamttant as-iwin tarwa-s. S-asitaf amizzar yiru tneš; illi-s Fatna, ai-n t-tri i-d-zqqimon si-son, thdžš ididnin mmutrni Kolb a-u-d-ssit-fm. Ssagt-in i tmmut tamttut-ss tamizzart, yiwi iggot dididot, ism-ss Bəhri Fatna i llan al-imar-u taddart. S-usitf-u yiru tneša n-tarwiwin; si-son sotta mmutrni am-yididnin. Yiru ddunnit-ss wšhd-u-ğšrin n-tarwiwin, si-son rbea llan addərm. G-ğəyləb n-təddarin yettsara am-mu ya.

Uwaldin thson tarwiwin uyləb, ttamnon s-Rəbbi; qqarm: «Wm i-dd-usin, yettas-ss s-əlhir-ss; Wm (Rəbbi) i tri-ttišon, d Wm i tthəddan fəll-asm.» Wamma iwalmn asm-ttišon middri i smon adawi n-at-imar-u, u-tri-yism; f-f<sup>w</sup> am-mu uyləb n-nbəzə ttməttan d ikhiyon, biha lwaldin-onson ul-yison asm-d-awin ləbbar. Dai n-yimar-u irgazon, t-tədnan uzar-onson, hšont atbib, əgğurmt s-wawal-ss. Tlayon awal-ss; wamma matta tttəhd n-təddarin-onson, d-yiša-nson, d-yiswa-nson, llan uyləb n-nbəzə ttməttan. llan uyləb m-middri asm-ttməttan əbəzə, am-<sup>2</sup>Thaž. llan ula d iwassaron n-homsa-u-səttin n-yilan i llan ssatafon mğa-tədnan t-tikhiyin, i llan n-əyr-onson ikhiyon tttədnən nanna-t-son.

Ak-ssiula f-təddart n-<sup>2</sup>Thaž Sayə. Mak ak-mniy igəddəb uyləb taddart-ss n-addunnit: tamttut-ss tamizzart tirw-as

douze enfants dont un seul est encore vivant : c'est sa fille Fatma qui peut bien avoir une quarantaine d'années. Elle est mariée depuis longtemps. Comme toujours, elle est sortie de la maison paternelle et est allée vivre dans la maison de son mari. Dans celle-ci, elle n'a pas été tranquille, car sa belle-mère ne l'aimait pas : le travail lourd, elle le lui laissait, comme la mouture des mesures de blé, sans compter le travail de la maison. Son beau-père ne lui adressait pas de bonnes paroles ; c'est pourquoi, l'ayant trop boudé, elle fut répudiée et revint à la maison de son père, El Hadj, où elle est aujourd'hui. Elle accoucha chez eux, mais, comme c'était un garçon du nom d'Abderrahmane, elle le laissa à son père.

En effet, quand il y a divorce, les garçons vont avec leur père, les filles avec leur mère. Si, à ce moment-là, la fille doit rester avec son père, sa mère doit le dire.

Fatma est donc à la maison paternelle ; sa marmite, cependant, (elle la fait cuire) à part, car l'autre femme de son père ne s'entend pas avec elle parce qu'elle est sa belle-fille. Son père, cependant, ne la met pas à la rue, parce qu'elle est de son sang.

Chez El Hadj, il y a une autre femme ; son nom est Bahri Fatma. Elle a environ soixante ans. Elle lui a donné neuf enfants ; la mort lui en a enlevé six. Leur mère a toujours le cœur brisé à leur sujet : quand tu lui parles de ses enfants qui sont morts, elle se met à pleurer. L'aîné des garçons vivants se nomme Belkhir. Il a environ trente ans. C'est un homme fait, au teint noir. C'est lui qui restera à la place de son père quand il sera mort. Voilà onze ans qu'il est marié. Il a un garçon de cinq mois, nommé Sayah. Sa femme, Oum-elkhir, (ou Nanna-khir), est là avec ses beaux-parents et ils n'ont jamais de dispute. Mahrez est plus jeune que lui : il n'a que vingt et un ans. Lui aussi est un homme fait. Il apporte à son père l'argent de son travail afin d'aider à nourrir la famille, "parce qu'on n'applaudit pas d'une seule main." Il a appris le français et des travaux manuels. Ainsi,

tnəçə n-tarwiwin, iggən si-sm i llan əddərən, d illi-s Fatna, at-t-tas  
 n-əyz-əs rəbcin n-yisəggason. Nəttat təssitəf n-səgg ətkzi. Am dima təf  
 fəy-əd s-təddart m-baba-s, təwa n-təddart n-urqaz-əs. Gi tu, u tərsi di-s  
 biha tədəggalt-əs u-tət-tyis; ihdam i zəan təggar-i fəll-as, am-yizda  
 n-tərbəçitin, bla-yihdam n-təddart. Adəgqal-əs w-as-yəttiş əwal i bhan.  
 S-wam-mu tuf-əd uyləb fəll-as, tətəwabəda, tədər-əd n-təddart n-əhəz  
 baba-s, mani təlla əss-u. Firu mēa-sm; wamma biha d əiziç ism-əs  
 əabd-ərrahman, tēz-t-id mēa-baba-s.

Gəddəra m-məam-mu, mmi yolla ibda, içiwon zəgqan mēa-  
 baba-t-sm, içiwon mēa-nanna-t-sm. Matta ləwəqt-ən t-təziç, u  
 əs-yəzəm at-təqqim mēa-baba-s, at-tini nanna-s.

Fatna təlla təddart m-baba-s; təbüst-əs əkk-is iman-əs,  
 biha təməttut tədidət m-baba-s u-tətbit mēa-s biha təlla t-tərbit  
 əs. Wamma baba-s u-tət-yəçri əylad biha d idammən-əs.

Əhəz, təlla təməttut tədidət yər-sm, ism-əs Bəhri Fatna. At-t-tas  
 n-əyz-əs iggət səttin n-yiçlan, Firu-as təgə n-tarwiwin, təməttant  
 tiwi-y-as sətta. Nanna-t-sm dima ul-əs ihəlk-as fəll-asm; məkk  
 əs-təsiçləd f-tarwa-s i mmutən, at-təbda təttrə. Aşəgluk n-tarwa-  
 s i llan əddərən ism-əs Bəhri. At-t-tas n-əyz-əs iggət tlatin n-yisə-  
 ggason. D ərgaz yəmda, d əyşəgə. Əi-n d-mitta əl-əd-əqqimən ək-  
 kat m-baba-s, mmi yəmmut. Çu d iggət əhəççəç m-yiçlan n-səgg i yə-  
 sətç; n-əyz-əs əkçiç n-yiççət hənəsa n-yiçarən, ism-əs Sayçç. Çə-  
 məttut-əs Um-m-əhri (ini Nanna-hri) təlla mēa-təgqal-in-əs u-  
 tənuyin d əmyi. Məhrəz əkk-is d əkçih fəll-asm. N-əyz-əs dəç wə-  
 çəd-u-çərin n-yiçlan. Ula d nətta yəmda; yəttawi-d i-baba-s idri-  
 mən n-yihdam-əs əb-əkk əd-çəçmən i-yiççə n-nəççal, biha "firs  
 iggən u-yəççəççis". Yəlməd tarumit d-yid-ihdam. S-wam-mu

il peut arranger à la maison ce qui est défectueux. L u i aussi est marié depuis un an. Sa femme, Aïcha, est jeune. Elle a environ quinze ans. Elle apporte de la joie à El Hadj dans sa maison. Jusqu'au moment de se marier, elle allait chez les Sœurs et apprenait le travail des tapis. Maintenant, elle est à la maison, elle travaille la laine. A la Fête, Oum-elkhir et Aïcha vont à la maison de leurs parents. Elles apportent un plat de cous-cous ou quelque chose qu'elles ont préparé dans la maison d'El Hadj. C'est ainsi que les jeunes femmes d'Ouargla s'assurent gain et bénédiction de la part de leurs parents.

El Hadj a encore une fille, nommée Messaouda. Celle-ci n'est pas normale. Elle est née sourde-muette. De plus, elle est incapable de marcher; ses jambes ne la soutiennent pas, quand elle veut marcher. Elle n'a pas toujours été ainsi: quand elle était petite, elle marchait correctement. Alors qu'elle marchait, à l'âge de cinq ans, elle reçut un coup sans qu'elle s'y attende. Elle en resta sans marcher. Vers l'âge de douze ans, elle se mit à marcher, mais un peu seulement, grâce à Dieu. Messaouda, de la fraction des At-Azzi, a été mariée à un nommé Mohammed, de la fraction des At-Tourast. Contrairement aux autres (femmes), Messaouda n'a pas quitté la maison paternelle. En effet, Mohammed était sans rien et ne possédait pas de palmeraie. El Hadj Sayah lui fit comprendre qu'il pouvait habiter chez lui, en travaillant et en prenant soin de ses jardins; quant à son manger et boire, il y pourvoirait lui-même. Il resta donc chez El Hadj environ six ans. C'était un paresseux, vivant aux dépens des autres, comme un moineau. El Hadj lui dit donc: Puisque tu ne veux pas travailler, reprends la rue.

Voilà tous ceux qui vivent dans la maison d'El Hadj: cela fait neuf personnes: El Hadj, sa femme Bahri Fatma, sa fille unique Fatma, son fils Belkhir avec sa femme et son fils

ad-yəzmər ad-yəgdəl taddart-əs ai-n i-y-usrm. Ula d nətta yəssitəf, tu  
 d asəggas. Təmottut-əs Ğisā t takšit; at-tas n-əyr-əs day iggət hōm-  
 stəgī m-yūlan. Fəssəfrah ʔħaž taddart-əs. Asagga i tħs at-tssitəf  
 təttaħ tīmzabutin tlməd ihdam n-tərbīyin. Imar-u tōlla tad-  
 dart thəddom tədduft. Faska, Umm-əlħir d-Ğisā ttaħont n-təddar-  
 in n-yid-baba-t-ənt, ttawint awəra n-ušū ini lħiyt i gint tad-  
 dart n-ʔħaž. S-wam-mu tssədnan tikħiyin m-mʔArgron ttaħont  
 əwəbħ t-tmmint s-ləhl-nsənt.

ʔħaž n-əyr-əs diħ tairiūt i llan ism-əs Məsguda. Tu u-tmudi;  
 n-əyr-əs stmmətəgī m-yūlan n-səg i d-təllul, təllul-əd ttaəggunt  
 Uəar m-mʔam-mu, u-təmmər i-təguri; idarn-əs u-tt-ttəttə-  
 fən tamurt, day mmi tħs at-tiqur, ad-əaibən idarn-əs. U-təqqim  
 dina q-qʔam-mu; sət-in i tōlla t takħiyt təgqur d-awəħdi. Sə-  
 g-in i tiqur hōmsa n-yisəggason tus-az-d tili dar-əs bla a-u-d-  
 tədma fəll-əs, təqqim u-təgqur. Asagga tqu tħgī n-yūlan tōbda  
 təgqur day ikħħ s-waddai n-Rəbbi. Məsguda i llan n-at-əazzi  
 tssitəf mēa-Mħomməd n-at-Zurast. Uħu am-yididnin, Məsgu-  
 da u-təffiy s-təddart m-baba-s; s-wam-mu Mħomməd laš n-  
 əyr-əs ula d-əra, u-yəksib la taddart la təgmmi. ʔħaž Sayħħ  
 yonna-yas ad-yəzmər ad-yəqqim taddart-əs, ad-yəħdōm ibədd  
 dai f-təgmma; wamma f-išā d-yiswā, as-yuš d nətta. Yəqqim  
 taddart n-ʔħaž at-tas iggət sətta n-yiyaron. Nətta d əddarəħ,  
 yəħs ad-yəš ləgrəg m-middōn am-əg-qiyā. ʔħaž yonna-yas  
 : « Sagga u-tiyəd ihdam, ʔttəf aylad ! »

Šətnani gəg ini-n i ttdəddōm taddart n-ʔħaž; ad-d-əsn  
 təgga n-təkrumin : ʔħaž t-tmottut-əs Bəħri Fatna, d-yilli-s ta-  
 fərdit Fatna, d-əmmi-s Bəlħir, nətta t-tmottut-əs, d-əmmi-s

plus jeune, Mahrez, avec sa femme Baba Ammi Aïcha et enfin sa plus jeune fille Messaouda.

Que je te décrive maintenant en quelques mots leur maison, où ils passent la nuit. La maison d'El Hadj n'est pas bien riche mais elle est toujours propre. Elle est bâtie, comme les autres, en pierre et plâtre. Les murs sont crépis au plâtre de Ouargla. Derrière la porte se dresse un mur afin que les gens de la rue ne puissent voir à l'intérieur. Au milieu de la maison se trouve le patio qui peut avoir seize coudées sur dix. A côté du patio sont les chambres. Après le mur(-chicane de l'entrée), il y a le moulin domestique sur son banc de pierre. A côté, le métier à tisser avec ses montants et ses rouleaux. A ta droite, c'est l'entrée du patio. Cette entrée du patio franchie, tu trouves la partie couverte, où l'on fait la cuisine en été. Tout près, à gauche, c'est la chambre d'El Hadj. A côté de la chambre, il y a des marches qui permettent de monter à la terrasse. Ensuite, le magasin où sont tous les ustensiles de ménage. Sur le côté de la partie couverte, à droite, il y a la fosse d'aisance. Après la fosse, un réduit où l'on met la réserve d'eau. A la suite de ce réduit, c'est la chambre où couche Fatma. Dans la partie opposée du patio se trouve la galerie, un peu surélevée par rapport au patio. Pour recevoir les hôtes, il y a des chambres : celle-ci, devant toi, (sert à entreposer) les dattes ; l'autre, sur ta gauche, Mahrez y dort ; Belkhir, lui, dort à l'étage.

Leur nourriture ? Un jour, je te parlerai longuement de ces nourritures ouarglies. Pour le moment, je te décris en quelques mots leur alimentation. Elle n'est pas variée et n'abonde pas en légumes de choix. Voici ce qu'un jour Mahrez nous en disait : "Le matin, nous faisons réchauffer du couscous, s'il en reste de la veille ; nous mangeons un morceau de pain et buvons le thé.

akhiy wididrii Maḥrūr, natta t-tomöttut-ss Baba Gammi Ğiṣa, d-yilli-s takhiyt Meṣuda.

Imar-ū ak-ssiula s-monnaut n-yiwalon f-taddart-rison i na sson di-s. Taddart n-<sup>2</sup>Ḥaḥ u-taksib aṭli, wamma dima nattat tin-dif. Fesku am-tididritin s-udḡay t-tomšont. Imuran ttwanəllə-son s-tomšont n-m<sup>w</sup> Arḡron. Daffər-təwurt yolla ammud ab-akk middrii n-uyfad ul-əzziron aḡ allan taddart. Ammas n-taddart yolla ammisiddar, ad-d-yas sətṭəḡ n-yiyilon f-ḡəira. Idis n-ummisiddar llan id-ikumar. Daffər-ummud tolla tasirt əzonna n-əddukkan-ss. S-addiw-ss yolla azəttə s-ətməndwin-ss d-yifəz-žəzon-ss. N-trifusit-ək yolla di-s imi n-ummisiddar. Mmitu-ṭfəd imi n-ummisiddar, at-ṭafəd tahəžžə mani rəkkəbrii di-s əssif. S-addiw-ss, tazəlmət, yolla di-s ikumar n-<sup>2</sup>Ḥaḥ. S-addu-ukumar, llant di-s titunan i ssalayont n-mnəžž. S-addiw-ss t-tazəqqa mani llan di-s id-šra n-yirkab. Saddu-thəžžə, tan-fuit-ək, yolla di-s apəzzu. S-addu-uyəzzu yolla di-s iləmsi, mani ttəggon di-s aman. S-addu-yiləmsi yolla di-s ukumar i tətṭəttəs di-s Fatma. Daffər-ummisiddar yolla slam i-dd-usin yuli ikkəf f-ummisiddar. I-yəqimi n-əddyaḡ llan sən-yid-ukumar: wən i llan dəsət-ək n-təini, wididrii i llan s-təlmət-ək yəttəttəs di-s Maḥrūr; Bəḥir yəttəttəs əḡali.

Iṣṣa-nəm? Iggom-m<sup>w</sup>ass ak-ssiula uyələb f-yid-iṣṣa n-At-Warḡron, wamma f-yimar-ū ak-ssiula s-monnaut n-yiwalon f-yiṣṣa-nəm. U-yəttəddəl dima, u-yəššur n-nəff<sup>w</sup> ašək. Štay-u matta aṣn-yonna iggom-m<sup>w</sup>ass Maḥrūr: «Yəbššə nəsšəma uššə, matta yəqqim-əd s-dəḡ-ḡid, mttətt afəlsus n-uyrun, nšu lətai.

Au milieu du jour, nous mangeons des dattes et une assiettée de légumes cueillis dans nos jardins et nous buvons le thé, quand il y en a. Le soir, tard, nous mangeons un plat de couscous avec un peu de viande "pour essuyer la bouche". Voilà ce que mangent les Ouarglis."

Voyons un peu en quoi consiste la vie des gens qui sont dans la maison d'El Hadj. Ils s'aiment entre eux vraiment, mais tu ne le verras pas comme chez les Européens. Entre El Hadjet Bahri Fatma, Belkhir et Oumelkhir, Mahrez et Aïcha, il n'y a pas (devant des tiers) des (signes ou) paroles d'affection, comme chez les Français. Cependant, entre mari et femme, il n'y a pas de dureté. La femme ne baisse pas les yeux devant son mari : quand ils sont encore jeunes, on les dirait frère et sœur ; ce n'est qu'en vieillissant qu'ils apparaissent vraiment comme mari et femme.

Le père aime bien ses enfants. Devant un étranger, il fera semblant de ne pas les connaître ou fera comme s'ils n'étaient pas ses enfants : il leur parle sèchement. En agissant ainsi, il veut montrer à l'étranger qu'il est réellement celui qui commande à la maison et qu'il désire qu'on le reconnaisse comme tel. Si aucun étranger n'est avec lui, il change d'attitude et parle gentiment à ses enfants, les laissant eux-mêmes s'exprimer devant lui, même les filles dont, cependant, les paroles sont prises en moindre considération que celles des garçons lorsqu'elles conversent avec leur père. Il y a de nombreuses années, quand ses enfants étaient petits, El Hadj jouait avec eux, les faisant danser ; mais il ne les caressait jamais. Quant à la mère, sa parole est sans contrainte avec ses enfants.

Les enfants aiment beaucoup leurs parents. Ils n'embrassent jamais leur père ; ils l'aiment cependant de tout leur cœur et de toutes leurs fibres sensibles. Ils pensent à leurs parents avant de penser à eux-mêmes. Si, quand ils étaient tout jeunes, leur oncle maternel ou leur tante paternelle donnait quelque chose à Belkhir ou à Mahrez, ils ne l'auraient jamais mangé les premiers : ils partaient en courant, joyeux, le porter à leur famille et ce qu'ils avaient reçu était partagé entre tous les habitants de la maison. Maintenant qu'ils sont grands, ils apportent à leur famille l'argent qu'ils ont gagné de leur

Dəg-gass nttətt tiimi d-yiqqət-təbsi n-tzizut i-d-nəbbi s-tgmma, nsu lətai,  
matta yəlla. Dəg-gid nttətt awzəra n-yiṣṣu d-yikkəḥ n-təhmist i-yiṣfəd n-yimi.  
Ai-n d ai-n i ttətrri At-Wargrən.

An-nəzər iKKəḥ mak stqu taməddurt m-middri i llan taddart n-Ḥ-  
ḥaḥ. Hsm iman-məm yadi; wamma u-tri-təzizəd am-mnəṣara. Ḥar  
Ḥḥaḥ d-Bəhri Fatna, Ḥar Bəhri d-Umm-əḥi, Ḥar Maḥrəz d-Ḥiṣa ləsi  
iwaln i lhan am-mnəṣara. Wamma Ḥar-argaz t-tməttut-əs ləḥ iwa-  
lən kəḥən. Təməttut u-təttidər tittawin-əs f-urqaz-əs; sagga llan ddiy  
d ikḥiḥm at-tinid d aitma; mmi wəsrən əg-d-banm yadi d argaz  
t-tməttut.

Baba yəḥs d awəḥdi tarwa-s. Dəssat-ubərrani yəttəra iman-əs  
am-masi u-tri-yəssin ini uḥu t tarwa-s, yəttis-asm awal yəqqur.  
S-yiq<sup>a</sup> am-mu yəḥs as-yəskən i-y-ubərrani yadi d nətta əg əllan iḥək  
km taddart, yəḥs middri ad-əssən fəll-əs. Matt<sup>a</sup> abərrani u-yəlli  
məg-s, yəttəddəl tikli-s, yəssawal-asm awal awəḥdi i-tarwa-s, yəttəz-  
zə-tri ssawaln dəssat-əs, ula d issi-s, wamma awal-mənt yuda f-  
f<sup>w</sup> awal n-yikkḥiḥm, mmi llant ssawalnt-əs i-baba-t-snt. Fu d iilan  
d-yisəggasm, si llan tarwa-s d ikṣiṣən, Ḥḥaḥ yəttirar məg-sm, yə-  
sərkas-in; wamma u-tri-yəttməlləs gəg. Matta f-nanna, awal-əs yə-  
qqur d awəḥdi məg-tarwa-s.

Fərwiiwin əḥsm d awəḥdi ləwaldin-məm. Fərwiiwin ul-əssudunən  
gəg baba-t-sm; wamma ḥsm-t s-wul-mən d-uzuran-mən. Fthm-  
mən f-əwaldin-məm kəlb a-u-d-ḥmmən f-yiman-mən. Matta  
səg-in i llan d ikṣiṣən, ḥali-t-sm ini bətti-t-sm tū-əs əḥiyət i Bə-  
ḥir ini i-Maḥrəz, u-t-tətrri d imizzar; ad-əzwan ttəzələn, fərrəḥən,  
as-t-awin i-ləhl-mən, ai-n i-y-uyin ad-yəttwəzun f-middri n-tə-  
dard. Imar-u i zəgəlkm, ttawin-d i-ləhl-mən idrimm i-dd-iwin s-əgəg

sueur. Quant à Messaouda, son père et sa mère l'aiment, non parce qu'elle est la plus jeune, mais parce qu'elle n'est pas normale : ils sont patients avec elle et la supportent.

Dans les autres maisons où il y a des enfants petits, la mère aime le dernier plus que ses frères. Un jour, j'étais allé dans une autre maison. Quand j'y arrivai, je trouvai la mère tenant son fils dans ses bras, tout brûlant de fièvre. Je l'entendis se lamenter et dire : "Peut-être qu'il va mourir comme son frère !" Le père était là, souriant, presque riant, et lui disait : "Pourquoi ces larmes ? Qu'apporteront-elles ? Dieu sait ce qu'Il veut faire : ce qu'Il fait est bien : s'Il tue ton fils maintenant, Il le tue : les larmes ne lui rendront pas la vie : ce petit n'est pas à toi : il est à Dieu : s'Il veut lui ôter la vie, il te laissera le cadavre en ta main. L'arbre est à son propriétaire : s'il veut l'arracher et même le brûler, personne n'a rien à lui demander." Voilà un père : c'est tout ce qu'il trouve pour consoler sa femme. C'est alors, en entendant ce langage, que j'eus mal au cœur : je crus qu'elle éclaterait en larmes, mais elle ne pleurera pas. Du revers de sa main, elle essuya une larme sur le point de s'écouler de son œil. Elle lui répondit : "Ta parole est la parole (vraie)." Elle se ressaisit pour l'amour de son fils, afin d'être avec lui sous la protection de Dieu qui est (le Maître) dans sa création.

Voici d'autres cas encore qui nous montreront ce que pensent les Ouarglis en leurs cœurs. A El Hadj et à Bahri Fatma il est arrivé, non pas une fois, non pas deux fois, d'avoir à chercher des femmes pour leurs fils ou des maris pour leurs filles et les enfants, par force, acceptant ce que les parents ont voulu.

Pour trouver une fille à leur garçon, les familles se rencontrent : on parle de ce que l'on fera. C'est qu'à l'approche des noccs que l'on discutera de la dot et de tout le nécessaire. Il advient parfois que les familles font un échange. Dans ce cas, on ne donne pas de dot. Le motif de cela, (c'est) l'intention d'éviter de céder trop d'argent : on les marie tous en une seule fois.

msm. Matta f-Masguda, baba-s d-nanna-s hsm-tot uhu biha i tälla i tak-  
figh, wamma biha i-y-u-trmndi, gaq sabborn-as, ttammorm-tot.

Fiddarin tididritin, mani llan di-smt ikhijon, nanna tohs aneggaru  
u'zar n-aitma-s. Igm-m<sup>w</sup>ass zwiy n-yiggot taddart tididot. Ssaqt-in i-  
dd-iuda taddart, ufiy-ed nanna tottettaf mmi-s iyallon-as, iragg d ir-  
ya s-ehommot. Selly-as tsmmuruu, teggat: «Awissan ad-yommot am-  
m<sup>w</sup>a-s!» Baba yella din, yeggim ibssom n-tassa, yeggat-as: «J-matta  
imattawom? matta hs ad-d-awin? Rabbi ag-ssom matta yohs ad-ig;  
ag igu yelha: matta ad-inoy mmi-m imar-u, a-t-inoy; imattawom  
w-as-torin rruh-as. Akhij-u uhu nn-m; n-Rabbi, matta yohs imar-u  
as-yelbi rruh-as, am-d-y<sup>z</sup>z day sgu<sup>s</sup>mt fus-m. <sup>z</sup>S<sup>z</sup>zart, m-bab-as;  
matta yohs a-tot-yelbi, yossery-it ula d irya, ula d iggon w-as-yettsili.»  
Stay-u baba, d ai-n i-dd-yufu yelha i-y-asusom n-tmattut-as. Ssaqt-in  
i-sella i-wawal-u, ayi-sshokkon ul-ue, miy tohs at-taggat n-yimattawom  
wamma u-tru. S-daffor fus-as t<sup>s</sup>fed tayattit n-yimattawom i hs ad-  
s<sup>s</sup>an s-titt-as. Zmna-y-as: «Awal-ak d awal.» F<sup>s</sup>ttaf iman-as f-yihsa  
n-mmi-s ab-akk at-tili n<sup>s</sup>ttat did-as waddai n-fus n-Rabbi i llan ed-  
dunnit-as.

Stnani ddib elhiyat ididrin ala ai-n-sakon ag eggaron At-War-  
gon ulawom-msm! Zha<sup>s</sup> d-Babri Fatma yus-asm-d uhu d iggot tokli,  
uhu d martin aggai n-tsdnan i-tarwiwin-msm ini irgazon i-yis-  
si-t-sm, elb<sup>s</sup>z, d ayil fell-asm ad-shon ai-n i hsm lahl-msm.

Matta i-y-afa n-tiziut i-wiziu, lahl-msm ttamlagan, sawalon  
g-goman-msm f-matta ala ad-gon. Day mmi qarbon islan ala ad-  
siulom f-sisord d-ai-n ala asm-l<sup>s</sup>emom. Yattas-ed ssaqt lahl-msm  
ttaggom d abad<sup>s</sup>. F-f<sup>w</sup>am-mu la<sup>s</sup> tuki n-sisord. Matta f-f<sup>w</sup>am-mu,  
ab-ak w-asm-ttall<sup>s</sup>on i-yidrimon up<sup>s</sup>eb, seatafm-ton f-yiggot tokli.

Quand on choisit une fille pour un garçon, la mère du garçon dit si elle accepte ou n'accepte pas la fille qu'a choisie le père. Si la mère ne la veut pas, la parole du père ne vaut rien, car la mère sait que sa propre vie sera d'être toujours ensemble, elle et cette petite que le père veut faire entrer dans la maison. Les femmes connaissent ce qu'il y a dans les maisons mieux que les hommes. Elles ne sortent jamais de leur maison, mais, par-dessus les terrasses, quand elles causent avec les voisines, elles apprennent beaucoup de choses. Il y a aussi les vieilles, qui sont les sœurs du diable et qui s'introduisent entre les pierres du foyer et la marmite : elles répètent tout ce qu'a vu leur œil et tout ce qu'a entendu leur oreille. Les femmes savent ce qu'il y a dans la fille que le père prend pour son fils. Si la fille ne leur plaît pas, elles ne craignent pas d'annuler son choix. On ne prend pas une fille qui ne plaît pas à sa belle-mère. Pour la fille, le mieux est d'être bien avec sa belle-mère plus qu'avec son mari, parce qu'elle reste avec elle plus qu'avec son mari. Elle reste à travailler avec sa belle-mère tout le long du jour et ne voit son mari que le soir, lorsqu'il revient de son travail. C'est cela que l'on désire pour la tranquillité de la maison.

Ce sont toujours les vieilles, les grand-mères et les mères qui choisissent la fille. Pour un mariage, ils cherchent parmi les cousins germains, ou dans leur tribu, parce qu'ils se connaissent bien entre eux. On ne regarde pas ce que veut le garçon, mais on considère la richesse et l'origine.

Une fille ouarglie peut faire changer d'avis à sa famille et cela, tu ne le trouveras pas chez les Arabes. Voici une histoire qui te renseignera à ce sujet.

Une jeune fille fut donnée par les siens à un homme qui était à Tunis. Puisqu'il ne voulait pas venir pour le mariage, on la donna à un autre qui était là. Au moment où ils allaient célébrer le mariage, arrive de Tunis le premier homme qui

Matta i-y-aggay m-tiziūt i-wiziu, nanna-s n-wiziu at-tini tħs ini u-tyis taiziūt i yšm baba. Matta nanna u-tət-tyis, baba awal-s u-yattətt, biha nanna tšm at-d-tas taməddurt-s dima f-yiggot təkli nəttot t-təkšist-u i llan baba yšs asitf-s n-təddart. Žisədnan əs-nənt aq əllan tiddarin užar n-yirgəzən. U-ttəffəyont dima s-təddartə mənt, wamma, əžmna n-ənəžūž, mmi llant əsawəlmənt nət-ninti d-əžiran-mənt, tšəsnənt əhijət ufləb. llant diħ tiwəssarin i llant d istma-s n-nəblis, tətənt žar-yinni f-təhbušt, tğawa-dənt gəg ai-n i təžru titt-nənt d-ai-n i təll taməžžit-mənt. Žisədnan əs-nənt ai-n i llan taiziūt as-yiwi baba-s i-y-əmmi-s; matta taiziūt-u w-asən-təžib, u-ttəggədmənt i-qəllət n-aggay-s. U-ttiwin taiziūt i w-as-əžibən i-təžəggalt-s. I-tiziūt, aq əbhan fəll-as at-tili təbha mğa-təžəggalt-s užar n-urğaz-s, biha tətqi-ma mğa-s užar n-aq tətqi-ma nəttat d-urğaz-s. Žəttqi-ma tə-ħəddəm mğa-təžəggalt-s tūl m-məss, u-təžžir arğaz-s dai-ğəggid, mmi dd-yusu s-yiħdam-s. Ai-n dai-ni ħən i-yiřsa n-təddart.

Dima t tiwəssarin d-yid-ħənnə, d-yid-nanna aq fərrənmənt taiziūt, I-y-asitəf tħəlləbən tarwa n-ğəmmi-t-šm ini n-nəğrš-ənən, biha əsnən iman-mənt d awəħdi. U-ttəqqələn n-aq yəħs ai-ziu, wamma nəħkədrəni n-witli d-uzuran.

Žaiziūt n-At-Warğən təmməz at-ħəddəl awal n-nəhl-s; t trən i-y-u-təttifəd ağrabən. Štay-u igğot təifust ala aħ-səħnən f-fəmmu.

Iggot təkħiħt, ušin-as-tət ləhl-s i-yiğğən i llan žunəst. Səəgt-in i-y-u-iyis ad-d-yas n-usitəf, ušin-as-tət i-yiğğən i llan da. Səəg i ħt ad-əħkərn n-usitəf, yas-əd s-žunəst arğaz əmizzar i-dd-

venait pour le mariage. Le feu prit entre eux. Ils allèrent chez le juge pour qu'il leur arrange la situation. Le juge, sans s'informer de ce qui avait déjà été donné, convoqua cette fille et lui demanda : "Et toi, lequel aimes-tu?" Elle répondit : "J'aime le premier." Le juge lui accorda son droit.

Le jeune homme ne peut désigner à son père celle qu'il aime mais il peut le dire à sa mère, ou bien les siens s'en aperçoivent et s'en rendent compte par l'envoi de petites choses à l'être aimé, par exemple un flacon de parfum ou une bague.

Les deux familles des enfants parlent de mariage quand les enfants sont encore petits. Pour célébrer les noces, ils attendent qu'ils aient grandi ou qu'on ait réuni l'argent. Les mariages ont lieu en même temps, afin de se soutenir les uns les autres. Ils se marient au printemps ou, parfois, en automne. Quand ils adviennent au printemps, il y a jusqu'à treize filles qui se marient en même temps. De la sorte, on fait quelque chose de bien, des noces grandioses. C'est pourquoi tout Ouargla est au spectacle et s'entraide. Alors, la poudre éclate. Pour "le jeu de la poudre", il faut une permission du caïd et de l'administration. Pendant le mariage a lieu la visite aux *marabouts* situés à l'extérieur ou dans les autres fractions; cette tournée est obligatoire pour les mariés et les mariées.

Que je te parle un peu maintenant des relations des gens de Ouargla par rapport aux gens de la rue.

Les relations de Fatma, d'Oumelkhir, de Aïcha et de Messaouda avec la rue sont nulles, car elles restent toujours à la maison. Ce sont les hommes qui vont aux jardins ou au marché, apportent à manger et à boire. Il n'y a que les grand-mères, les tantes paternelles et maternelles, qui se visitent dans les maisons. Lorsque les hommes ne sont pas à la maison, les femmes vont de ci de là, leur fuseau à la main, caqueter entre elles. Le soir, quand les hommes reviennent de leur travail, chacune regagne sa maison. Elles ne connaissent que ce qui se dit dans la fraction.

usin n-usitəf. Fay timsi gə-d-omsn. Zwan n-nqadi ab-akk csm-yəgdəl əddu-  
nuit. Lqadi bla a-u-d-ikəllət n-ai-n i-y-üşin, igəyyəd-əz-d i-tizit-u, ym-  
na-y-as: «D-šmmin, mai wən i təhsəd?» Zrina-y-as: «Hsa d wən ami-  
zəzar.» Yus-as əlqadi ləzəq-əs.

Akhiş u-y-izəmmər as-yini i baba-s trü i yəhs, wamma ad-yəzəmr  
as-tət-yini i-nanna-s, ini zrint ləhl-əs, smont fəll-as s-azəan n-nhiyat  
i-mmu yəhs, am-tfiyyəst n-ərihət ini thətm.

Ləhl m-nbəzə sawalon f-f<sup>w</sup>asitəf mmi llan əlbəzə d ikhişon. I-yik  
kar n-usitəf ssgumən ala ad-əgmən əlbəzə ini ala ad-laimən idri-  
mən. Sətafən uylət f-yiqqət təkli ab-akk iggən ad-išmər igg-ən.  
Sətafən ərsəbiç ini, saçat, ləhrif. Mui dd-usin ərsəbiç, sətafən ab-  
təltəğ n-tiziwən. S-wam-mu tteggən əlhiyat yəbha, islan ttəzəlibən.  
I-wam-mu wəzəron gəç yəttəfəz, yəttəwan. Təzəqt-rü əlbərud yə-  
təf. I-yirar n-nbərud ad-yəzəron ərsəbiç s-əqayəd d-əbiru. Asitəf  
d əha n-yimrəbd-rü i llan əzəar ini tiqbal tididritin; aduri-y-u d  
əpil fəll-ason, f-yisliyan t-təslatin.

Ak-siula ikkiş imar-u f-təguri m-middən m-m<sup>w</sup>Arəron mçə-  
at-uyulad.

Zəguri n-Fatna d-Umm-əlhiz, d-Eiša, d-Məscuda mçə-at-uyul-  
lad ləşi; ttəqimant taddart. D irəzən əç əttəhən n-təgumma ini  
n-əruk, ttəwin-d işa d-yiswa. Ləşi day id-honna, d-yid-bətti,  
d-yid-bətti i zəarənt iman-nsənt tiddarin. Mmi ul-əllin irəzən  
taddart, tışədnən ttəhənt s-sa n-da s-yinki-nsənt fəs-nsənt, sa-  
walənt q-əgman-nsənt. Zəməddit, mmi-d-dəylən irəzən s-yik-  
dam-nsən, maKK iggət tətəttəf taddart-əs. U-ttəssənt day awal  
i llan ləzməçt-rü.

Les filles vont chaque jour chez les Sœurs ou aux écoles; elles étudient et travaillent les tapis. Quand elles sortent de chez les Sœurs ou des écoles, elles ne jouent pas dans les rues comme les garçons. Leurs mères les envoient, quand elles sont gênées, dans les boutiques; le père y va lui-même de peur que ses filles restent dans les rues.

Les garçons vont dans les jardins pour y ramasser du bois et de l'herbe. Certains vont à l'école où ils apprennent l'arabe et le français. Tu les trouves toujours devant toi dans les rues à jouer. C'est pour ce motif que les jeunes garçons ont l'habitude d'aller de chez un oncle paternel chez une tante dans les maisons qu'ils connaissent pour manger. Le jeune garçon qui fait ainsi, nous l'appelons "chien des foyers". Le "foyer", c'est une bande d'enfants qui restent à faire du feu pour se chauffer. Ces foyers, ils ne les font qu'en hiver. Parfois, il fait comme le chien du clan d'El Hadj Omar qui fut oublié ici et là. El Hadj Omar était un Ouargli qui avait deux palmeraies très grandes. Quand venait l'automne, il montait la garde contre les voleurs. Il partageait les gens de sa maison en deux: une partie habitait la première palmeraie et l'autre, la deuxième. Son chien mangeait d'un côté et de l'autre, jusqu'à un certain jour, chacun pensant qu'il avait mangé chez l'autre, ne lui réserva rien: il resta de ci de là, oublié.

Ce que connaissent les gens de la maison? El Hadj n'est pas allé à l'école dans son enfance; mais, tout en vendant les produits de ses cultures, il a appris quelques mots avec quoi il se tire d'affaire. Il sait l'arabe, mais il ne le parle que lorsqu'il est chez les Arabes. Par contre, avec les gens de la maison et les Ouarglis, ils parlent ouargli. Entre hommes, ils ne parlent ouargli que lorsqu'ils sont avec les femmes à la maison, qui ne savent pas l'arabe; ils aiment, en effet, parler arabe entre hommes, de temps en temps, pas toujours.

La fille aînée d'El Hadj, Fatma, et la femme de son fils, Oumelkhir, ont fréquenté les Sœurs et ont appris à travailler la laine et quelques mots de français. Aïcha, femme de Mahrez, sait parler le français  
mieux

Fiziwin ktahont makk ass timrabutin ini likulat, gazzomont, haddomont  
tizarbiyin. Muni d-afayont s-timrabutin ini s-likulat, u-ttiraront iyulad  
am-yiiziom; id-nanna-t-sont ttaznont tont, mmi uhlont, n-thuna;  
wamma baba-t-sont yottah goman-as a-u-d-sqqimont issi-s uyulad.

Fiziwin ktahon u-tomma i-yibbai n-yiqarom t-tuga. Monnaut si-som  
ktahon n-nikul mani gazzomom taqrabt t-trumit. Fottafo-d-toni dima  
dassat-ak iyulad ttiraron. Gaddara m-mam-mu lwasul ktahon  
dima s-hali m-batti tiddarin i som ab-akk ad-ssom. Akhib i  
ttoggon am-mu naqqar-as "aidi n-yikadiyan". Akdi t-takonnunt  
n-nbazz qqimom ttoggon laffit ab-akk ad-solan. Ikadiyan-u ttoggon-  
toni dai tazrost. Saqat yottogq am-mwidi n-At-sbai gumar, yottwa-  
tta-d sa d-sa. Sbai gumar d iggon sq-gargron n-syr-as sont igomma  
tizglak. Sogq i dd-yiwod lahrif, igass i-yimkardoni. Izun at-taddart  
s f-sont = iggot tazdoy tagommi tamizzart, tididat tagommi tididat.  
Aidi-s yottatt sa d-sa, al iggon-mwas, makk iggon yonna yassu wi-  
didon, w-as-yabbi; yqqim sa d-sa yottwatta-d.

Matta som at-taddart a? Sbaž u-yazwi n-nikul sogq i yella  
d akisi; wamma s-uzenzi n-noflakt-as, yalmad monnaut n-yiwalom  
al<sup>a</sup> ad-yassufay ihf<sup>s</sup> sid-som. Yassom taqrabt; u-tot-yassiwil dai  
mmi yella agrabon. Wamma m<sup>a</sup> at-taddart d-At-Wargom sawa-  
lon s-toggarom. Mga-yiqaron sawalon s-toggarom dai mmi  
lan mga-tadnan taddart i-yul-ssimont taqrabt, h<sup>s</sup>om akk-is as-  
iwol s-taqrabt g-goman-som irgazon, saqat uhu dima.

Ille-s tazglukt n-sbaž Fatna t-tmattut n-mmi-s Umm-sbir  
zwant timrabutin, londrit ihdam n-tadduft d-som-yiwalom n-  
trumit. Eisa, tamattut m-Mahraz, tassom iwalon n-trumit uzar-

qu'elles et travailler plus qu'elles aussi, mais laisse passer quelques années, elle oubliera tout cela.

Quant à Belkhir et Mahrez, ils savent le français, l'écrivent, le lisent, parce qu'il leur sert. Mahrez écrit et lit plus que son frère; son travail de chaque jour est d'enseigner les petits garçons de Ouargla, à l'école de l'Ancien Marché.

Ce que font les gens de la maison? El Hadj Sayah a trois jardins, qui ont environ quarante dattiers chacun. Deux de ces jardins sont proches de la ville. Ils ont nom Baïbib et Zidhi. Le troisième est situé loin de la ville; il se nomme Tibzizine. Les jardins qu'il possède, il les cultive pour s'approvisionner de dattes en automne; il y fait des cultures fourragères et des légumes qu'il consomme chez eux ou qu'il vend au marché.

Ces jardins ne rapportent rien si leur maître n'en prend pas soin. Il faut quelqu'un dans les jardins pour retourner la terre, la soigner, semer, irriguer et faire tout travail avenant. Autrefois, El Hadj exécutait ces travaux car il était capable; maintenant qu'il est vieux, il en est incapable et ses jardins restent entre les mains de ses fils, Belkhir et Mahrez qui les travaillent le dimanche ou quand il n'y a pas le travail habituel. Les autres jours veille sur eux un jeune homme rétribué.

Les jardins de Tibzizine et de Baïbib reçoivent l'eau d'une source proche d'eux. Cette source est partagée entre plusieurs personnes dont chacune prend sa part d'eau quand c'est son tour. Il est bon de s'en tenir à son propre horaire d'eau. L'eau ne vient pas en un seul jour ni en un seul moment. Quand l'eau vient,

msont d-yihdam uzar-msont, wamma hollaf-as mmmant n-yii-  
lan a-tii-totta gag-mson.

Matta f-Bahir d-Mahrez sson tarumit, ttarin-tat, gazzomon-  
tat, biha ason-tneffeg. Mahrez yattari, igazzom uzar n-mmmwa-s,  
ihdam-as makKass d asgazzom n-nwawul n-At-wargom li-  
kul n-ssuk aqdim.

Ai-n i ttoggon at-teddart ?

Alhaž Sayah n-ozz-as tlata n-togomma, ad-d-asont di-sont  
rsbein n-tzdayin makK iggat. Sont-togomma-y-u llant  
s-add<sup>u</sup> umazday, ism-msont Ba-ibib d-Zidi; lall m-tla-  
ta tus<sup>u</sup> ad tattattaf sbaid f-umazday, ism-as Fibzizin.  
F-togomma-s i yaksab ihaddom-int i-y-aggai n-tini lhrif,  
ihaddom lflahat d-yifommayon i yattatt yor-son ini yez-  
zanza ssuk.

Figomma-y-u u-t-tiwint ula d šra matta bab-mson u-y-ibedd  
fall-asom. Ad-yelzom iggon hedd figomma i-torzi d-yiedal, d-yiezag  
d-usswi, d-yihdam al<sup>o</sup> ad-d-asom. Bakri, Alhaž ihaddom id-ihdam-  
u biha tabššit-as tšqon; imar-u natta yuzuz, tabššit-as turu, ti-  
gomma qqimont-ad ifasson n-tarwa-s Bahir d-Mahrez i-tant-had-  
domon asom n-nhadd ini mmi laš ihdam. Ussan ididnin  
ihoruz-int d akhib s-šhəqq-as.

Figomma Fibzizin d-Ba-ibib ttassont s-tala i qarbon n-ozz-msont.  
Zala-y-u torsu f-middon uflab i llan makK iggon ad-yawi aman-as.  
makK az-d-usin. D sbiyot i lhan ittaf n-ulgam m-m<sup>u</sup> aman-as.  
Aman u-d-ttison ass-iggon ini lwaqt iggat. Mmi dd-usin aman,

Beikhir ou Mahrez avertit le jeune homme d'aller "rendre" l'eau et dans quel jardin. à quel moment. Il renvoie l'eau dans la rigole principale. De la rigole principale, il déplace le barrage vers le jardin. Un jardin est divisé en rigoles secondaires. Il ouvre ces rigoles une par une jusqu'à ce que tout le jardin ait été arrosé. Quand il a été irrigué, il laisse couler librement, jusqu'à ce que son associé renvoie l'eau.

El Hadj Sayah réserve de ses produits la quantité de légumes (pour chez lui) et le reste, il le vend au marché pour acheter les autres choses comme le thé, le sucre, les grains et ce dont il a besoin. Pour vendre ses produits au marché, il avait deux boutiques : une qui était sa propriété et l'autre qu'il avait louée aux Domaines. Il y a environ deux ans, depuis qu'il a vieilli, qu'il reste au marché à vendre ses produits aux gens pour se payer à souper. Depuis qu'il est tombé malade, il a fermé les portes de ses boutiques. Depuis lors, il est resté sans travail et mange les produits qui viennent de ses jardins. Comme les autres, il ne laisse pas ses produits arriver (à maturité) et les mange encore verts car les Ouarglis craignent les Arabes qui leur mangent leurs récoltes. Les Arabes viennent en automne, campent aux environs de Ouargla et s'emparent de ce qu'ils trouvent sur leur chemin, si le propriétaire n'y veille pas.

Quant à Zidhi, son entretien est plus dur que dans les autres jardins. Il a une source, mais elle est beaucoup plus basse que les jardins qu'elle arrose. Quand on détourne l'eau de cette source, on l'envoie dans un puisard d'où on la tire au moyen d'une "poutre de traction". Voici comment est faite cette poutre. La poutre est fixée entre deux colonnes sur un empan de tronc d'arbre. Cette poutre n'est pas fixée en son milieu; elle est fixée au tiers (de sa longueur). Du côté court, on a attaché un bloc de pierre dure qui permet à la poutre de s'élever. De l'autre côté, (plus) long, on attache, au bout de la poutre, une corde qui tient un récipient. Celui qui tire (se tient) entre le puisard et le déversoir, sur le bord du puisard; il se tient debout sur l'endroit dit "lieu de station", qui est en troncs (de palmiers). Quand il a puisé un plein récipient, il le fait monter et le verse dans le déversoir qui est une demi-poutre creusée en forme de rigole. L'eau va dans la rigole principale comme pour les autres sources. Pour l'arrosage de Zidhi, un homme met deux heures à manier le récipient.

C'est Mahrez qui fait

Bəhür ini Mağrəz as-yini i-y-ukhif ad-yəzwa ad-yərr aman d-maj ta-  
gəmmi, d-maj ləwqt. A-tri-d-yərr s-tala n-thommalt. S-thommalt ad-yərr  
asəggaru n-təgəmmi. Fəgəmmi tən d ləqərat. Ad-yar i-ləqərat iggən  
s-addu-yiggən al-d-təu təgəmmi. Mui tswu, as-yəzdi al-d-yərr əsrik-aman.

Əhaz Sayəş yəssəsa ləfləht-əs ələdd n-nəfakiyt-əs, ai-n i-d-əq-qimən  
yəzənza-t əssuk i-yisya n-nəhəyat tididəntin am-latai d-əssukkor, d-  
əhəbbat d-aq yusər. J-y-azənzi n-nəfləht-əs əssuk n-əy-əs sən tənuna:  
iggət d aytli-s, tididət yətri-tət f-bailik. Ad-d-tas sən yilan, səgg i you-  
sər, yəttəqima əssuk yəzənza-y-əsn ləfləht-əs i-middən ab-akk ad-d-  
ya əmmsi-s. N-səgg i yuda atən, yələş təwira n-tənuna-s. N-səgg trü  
yolla yəqqim d war-ihdam, yəttət ləfləht i d-təsn s-təgəmna-s. Am-yi-  
didnin u-yəttizzi ləfləht at-tawəd; yəttət ləfləht-əs mmi təlla t-təf-  
hif, biha At-wəgərən əggərən i-yəgərən əsn-təttrü ləfləht-əsn. Aq-  
rəbn tətən-d ləhrif, rəsn idisan n-m<sup>w</sup> Arəgən, tətəbbin aq-d-ufin  
abrid-əsn, mətta bab-əs u-yəlli ibədd fəll-əs.

F-zidi akk-is ihdam-əs yəksəş f-təgəmna tididəntin. Fəla təlla di-s,  
wəmna təs-əd tuda uyləş f-təgəmna i təsəta. Mui d-əwim aman  
s-tala-y-u, gəgərən trü aliy i trü-əbbədni s-uyr, n-yižbad. Štay-u  
makigu ayr, n-yižbad. Ayru, n-yižbad yəttwəttəf žar sən təsal  
s-fus n-əšəzət. Ayru-u u-yəttwəttəf s-ummas-əs, yəttwəttəf s-tətt-əs.  
N-tmə-y-m təqəzult tətəqən-əs adyay n-tiri i tətəttəfən ayru yuli.  
N-tmə-y-m tididət təzəqrant tətəqən, ihf n-uyru, yan i tətəttəfən təg-  
nint. Uu i llan əbbədni žar aliy t-təzənt, ambur n-m<sup>w</sup> liy, yəttəbda  
əbbədəd i llan n-ukərkuš. Mui dd-yugən təgnint, a-tət-əd-yəssili,  
inəyl-it təzənt i llan t-təidənt fəttwəttəfər am-thommalt. Aman  
zəgən təhommalt am-təliwin tididəntin. J-y-ussəwi n-zidi atə-  
ras ad-ig iggət səgən nətta yəšət təgnint, D Mağrəz aq həddənən

ce travail le dimanche. Ne manie le seau que l'homme fort et celui qui y a le cœur.

Belkhir aime le travail chez les soldats parce qu'on y ramasse beaucoup d'argent. Il est allé à l'école et l i t bien. C'est ainsi que celui qui l'enseignait voulait lui donner le certificat mais, son père ayant eu besoin de lui pour travailler aux jardins, il le f i t sortir (de l'école). Encore maintenant il sait lire et écrire en français, de quoi se tirer d'affaire.

Quant à Mahrez, selon ce que nous avons déjà dit de lui, son travail est d'apprendre à lire à ses petits frères. S'il lui arrivait quelque chose, il pourrait faire (le métier de) menuisier ou d'autres travaux. Tout ce qui se présente lui plaît. Le jour où il n'y a pas de travail à l'école dans l'enseignement, il travaille de ses mains.

Beaucoup parmi les Ouarglis travaillent dans leurs jardins; un certain nombre sont menuisiers et travaillent le bois (pour faire) des caisses, des fenêtres, des tables à thé et ce que désirent les gens. Il y a une fraction de bouchers, qui égorgent des chameaux, des chèvres, des moutons qu'ils vendent au marché. Leurs étals sont l'un près de l'autre, contre un mur et, dans leur rue, tu flaires leur odeur en passant. Certains sont forgerons et fabriquent, en fer, des faucilles, des couteaux, n'importe quoi. Parmi les autres, certains, industriels, o n t ouvert des ateliers où ils réparent ce qu'il y a comme marmites, cafetières, phonographes, montres, bicyclettes et tout ce qui vient. D'autres ont monté des magasins de commerce. D'autres s'engagent comme soldats ou bien travaillent dans des Compagnies pour la cuisine, la blanchisserie, le ménage. Il y en a beaucoup qui quittent Ouargla et vont dans d'autres pays, à Tunis ou Alger. Il y en a qui reviennent; il y en a qui ne reviennent pas. Dans ces pays, leur travail consiste à balayer les rues, à faire d e s travaux de gens de maison ou à être gardiens de jardins. Voilà l e s travaux des Ouarglis.

Les travaux des femmes sont moins nombreux q u e ceux d e s hommes. Ce sont elles qui font la cuisine dans les maisons. Ce sont elles qui tissent les effets de laine pour les gens

ihdam-u ass-m n-nhodd. U-yässiit taqniint dai bab n-m<sup>w</sup> yil d-mmu ttat-  
təfom ul-ss meə-s.

Balhiir yəhs ihdam s-addu ləskər biha ittaf n-akradrii uyləb. Yəzwa  
n-nikul, yəzəm d awəhdi; s-wam-mu i t-ssəzəmən yəhs as-yuü serti-  
ka, wamma baba-s yuhəl n-əyr-ss i-yihdam n-tgomma, yəssufy-i. Al-  
imar-u yəssən tiira d-yigzəm s-trumit as-ssufyont ihf-ss.

Matta f-Mahraz, mak i nssiwal fəll-as ya, ihdam-ss d-assezəm n=  
aitma-s ikhihən. Matta tus-az-d iggət ihoddəm d anəžžar d-yid-ihdam  
ididnin; aq d-usin igəžb-as. Ass-m i laši ihdam likul asəzəm, yəss-  
kəlkud ifassn-ss.

Uyləb s-middrii n-At-Wargəm hoddəmən tigomma-nson, mənnaüt  
d inəžžarən hoddəmən əlluh am-əsswanduk t-twira, d-əšwabbək  
t-twawəl n-natai d-aq əhsən middrii. Iggət ələmgeat d igəzəzəm, yəz-  
rəzəm ilman t-təhsiwən d-yikərrwan i zəmzan əssuk. Ttwawəl-mən  
usint-əd iggət s-addu yiggət q-gəggəm-muru, əšsarəg-nson tətəkəkəd=  
as adu mmi tətthattid si-s. Mənnaüt d ihoddadrii, hoddəmən uzal,  
am-yimsəran d-ləmməasa d-aq əllan. Ididnin, mənnaüt si-son  
ason-yəssufy ihf-mən, urin tihuma, mani gəddəlm di-ssit aq əllan,  
am-təhbūš, id-fakatira, id-biyannu, id-əssaəat, id-bäsklit d-aq-d-u-  
sin. Ididnin gin tihuma n-yisra d-uzməi. Ididnin ttgažan ləskər  
ini hoddəmən ləqbabən i-y-asməwi, d-usirəd, d-yihdam n-təddart.  
Əllan uyləb si-son ttəffəyon s-Wargəm, ttahən n-tmura, Zimst ini  
Dzayr. Əllan ini-n i d-dəggələn, əllan ini-n i-y-u-d-dəggələn. Fimura-  
y-u ihdam-mən d ifrad n-uyuləd ini ihdam tiddarin ini aqəssi  
tigomma. Sətnani matta hoddəmən At-Wargəm.

Id-ihdam n-təzəman d drus f-yid-ihdam n-yirgəzəm. D nəininti  
aq rəkkəbont tiddarin. D nəininti aq zəttirūt id-šra n-tədduft i-y-at-

de la maison. Dans la maison d'El Hadj, les femmes sont cinq : ce sont elles qui tiennent la maison : elles moulent, cuisinent. Il faut moudre le grain, rouler le couscous, cuisiner pour faire le manger, qui est toujours le même. Pour la mouture des céréales, elles moulent avec un moulin à bras. Ce moulin consiste en deux pierres posées l'une sur l'autre. Celle de dessous à un miquet en son milieu, elle reste immobile. Celle de dessus a un trou en son milieu, avec bâton sur le côté, afin que la femme puisse la faire marcher. Elle jette des grains, par petites poignées, dans le cœur de la meule qu'est le trou dans celle du dessus. Le trou pour le manche de la meule s'appelle tijjent.

Pour cuisiner, il faut de l'eau. Cette eau n'est pas dans les maisons. Il n'y a que quelques fontaines publiques qui amènent l'eau depuis un réservoir : c'est là qu'on va chercher l'eau. Les Ouarglis font provision d'eau au moyen de deux seaux et d'une perche qu'ils chargent sur leurs épaules. Comme la fontaine donne peu, ils attendent longtemps. Quand il y a beaucoup de monde, des disputes éclatent. Les femmes mariées ne vont pas à la provision d'eau : y vont, les jeunes garçons et les filles. Quand il n'y a pas d'enfants, c'est un homme qui va chercher l'eau. S'il n'a pas le temps, il prend un enfant dans sa maison pour la corvée d'eau. Il y a aussi des gens qui ne voient pas, des aveugles, dont le travail est l'approvisionnement en eau. Tu les vois, deux seaux et une perche sur l'épaule, ils vont chercher l'eau pour les gens qui leur donnent de l'argent. Ils connaissent toutes les rues de Ouargla et ses maisons. Ils ne se trompent pas et marchent, un bâton à la main, frappant le sol devant eux pour reconnaître le chemin.

Beaucoup de femmes sont allées chez les Sœurs où elles ont appris à travailler la laine. Dans leurs maisons, elles confectionnent des effets d'hiver pour la famille, burnous, gandouras et cachabias ; elles font aussi des tapis pour elles-mêmes ou pour la vente. Certaines femmes dont le mari est mort en leur laissant des enfants ou sans rien laisser pour leur subsistance vont travailler chez les Sœurs ou dans des maisons de riches ou chez des Européens.

En automne, avant la récolte des dattes, on va habiter dans les jardins pour surveiller

taddart. Zaddart n-<sup>3</sup>ħaž tisednan gi-ħomsa, nstninti ttobbint taddart: zžadrit, rakkabont. Ad-yolom izda n-nħabbat, izlam n-ušš, d-yirkab n-yā-ša i llan dima d notta. I-yizda n-nħabbat, zžadrit s-tsirt. Fasirt-u tolla d sont tsdyarin rsint iggət f-yiggət. Fm̄ m-maddaj di-s žiž ammas-əs, u-togger. Fm̄ n-uššonna di-s ahbu ammas-əs, t-tarotta idis-əs ab-akk at-təmər tamottut a-tot-tsigur. Foggar əħabbat tamottirt tamottirt ul n-tsirt i llan d ahbu gi-tri n-uššonna. Ahbu n-fus n-tsirt t tižžont.

I-yirkab yohs aman. Aman-u laš tiddarin. ħant dai mornaut n-taliwin m-bailik i d-ttawint aman-mson sagg iggən əlmažən; ai-n din mani ttawin aman. At-Wargən ttšaran-tri-d gi-som-yimnason d-uždud, ttšormorm-tri tiyrušin-mson. Biha tala u-telli aman d awšdi ssuggumən d asuggom. Mni llan middri uyləb, ttəqqəson d id-anuyi. Fisednan i ssitfnt u-ttširint aman; ttšaran-d d əlwə-šul t-tiziwin. Matta laši lbəz, d argaz aq d-ttšaran. Matta u-yufi ihf-əs, yəttəgg iggən ukhib taddart-əs i-y-ašari n-aman. llan diħ ula d id-bab-m i-y-ul-nəkkədrī, d idoryarən, ihdam-mson d ašari n-aman. Fəzərəd-tri, som-yimnason d-uždud tayrut-mson ttšaran-d aman i-middri asm-tišm idrimən. Ssmən gağ iyulad m-m<sup>3</sup>Argən t-təddarin-əs; ul-ğərəkən, əgqurən s-tarotta fus-mson, ššatri tamurt dəsət-rimən i-yissan n-ubrid.

Fisednan uyləb zwant timrabutin mani ləmdrit ihdymn-tədd-uft. Fiddarin-msonit həddomnt id-šra n-təzəst i-y-at-~~id~~ dart, am-ubonnis t-təkrin, t-təššabiwin. Həddomnt diħ tižərbifin i-yiman-msonit ini n-yinza. ħant tisednan i ymmut argaz-msonit, yəžž-asm-t-əd tarwiwin ini u-dd-yəžži i-yiša-nsonit, ttəlynt həddomnt timrabutin ini tiddarin n-yimərkanitijən ini irumijən.

Lšrif, Kəlb-yinkad n-toini, zəgqan zəddəym tiğomma i-y-abəddi

les dattes, car il y a des rats qui courent partout pour prendre des dattes. Ces rats sont des voleurs, des Arabes qui viennent en automne. Lorsque les dattes sont mûres, ce sont les hommes qui les cueillent. Ils montent au dattier, coupent un régime, le jettent dans une grande toile ou un grand couffin par terre. Là, les femmes les prennent, les mettent en tas et les trient pour la nourriture de l'année.

Leurs distractions et leurs jeux? Voici comment on se distrait à Ouargla. On ne travaille pas toujours: on joue parfois. Pour les gens, se distraire consiste à aller dans les jardins un jour de fête ou le dimanche. Pour les femmes, leur grande distraction est de rester dans les maisons à parler et boire le thé, car il délie la langue. S'il s'agit de parler, les femmes battent les hommes: comme on dit: "Leur bouche brûle comme (la piqûre du) scorpion."

Les jeunes gens vont boire une tasse de café ou de thé, mais, quoique le vin soit défendu, beaucoup en boivent. Il y en a qui vont jouer au ballon avec des Ouarglis, des Arabes, mélangés. Ceux qui ont de l'argent vont au cinéma où ils voient ce qu'ils n'ont jamais vu. Tu en trouves certains assis en groupe avec leurs camarades, qui parlent du monde avec ce qu'il comporte. Passe donc près des remparts, à l'une des portes de la ville: tu verras des groupes, l'un près de l'autre, assis au pied de la muraille. Ils jouent au *bou-neggaz* ou à la *kherbaga* ou au *hbiz* ou à "Deux et il est mort". Tous ces jeux, à part le *hbiz*, ressemblent au jeu de dames: des trous creusés en terre, ressemblant à ux cases blanches et noires des dames; les pions, pour l'un, sont des cailloux blancs; pour l'autre, des crottes noires de chameau. Si tu observes, tu croiras qu'il y a là enjeu, car deux jouent et seize regardent. En été, ils jouent au *sig*. C'est un jeu qui se joue avec six bâtonnets. Il se joue avec enjeu plus que les autres, car on y joue le thé, des soupers et des déjeuners. Ce jeu se joue entre hommes et femmes. C'est

f-tiini-nson, biha llan iyerdaym i ttazzalm n-tma-y-u tma-y-u ab-akkad-  
 abbin tiini. Iyerdaym-u d imkardri i llan d agrabm i d-tasom l'arif. Mmi  
 tamm<sup>u</sup> u tiini, d irgarm ag tot-nakkadri, Ztalin taddait, nakkadri - d  
 ziwa, qrm-t-id omndil ini issni i llan tamurt. Din a-tot-ttobbint tis-  
 ednan, a-tot-laimont, formont i-yissa n-usggas.

Aslhi d-yirar-nson? Stay-u mamak i ssalhan iman-nson At-War-  
 grom. Ul-hoddomon dima; ttirarm ssagat. S-middri uylab, aslhi n-yi-  
 man-nson d aha n-tgmma ass-m n-flaska ini l'edd. I-ttednan  
 aslhi-nson azgluk d aqimi tiddarin i-y-asiwal d-yiswa n-natai,  
 biha yattar ini. Matta n-m<sup>u</sup> awal, ttednan ttomnant irgarm,  
 mak i qqarm "imi-nson yohma am-tyardmit".

Lomkaris ttahm ttason tapellust n-nqahwat ini n-natai. Wam-  
 ma, ula ssrab d abram, llan uylab i ttason. Lan ini-n i zggan n-yi-  
 rar n-thurt meq-At-Wargrom d-ugrabom h'eddri. Ini-n i n-ayz-nson  
 idrimon ttahm n-ssinima mani zgarom ai-n i-y-ul-zarin. Tot-  
 tafd-ed monnant qqimon takonnunt meq-yid-huya-t-son sa-  
 walom f-zddunnit d-ag d-tiwi. zggab ikkaf s-addu ssur n-nhu-  
 hot, at-tzrod tikmmunin, iggat s-addu yiggat, qqimont waddai  
 n-ssur. Lan ttirarm bu-neggaz ini h'rogba ini h'biz ini zuz-u-  
 mat. Gag id-irar-u, kks si-son h'biz, gin am-yirar n-damma,  
 ihbiyan h'fom tamurt, tt'abahom tib'adin timellalin t-tyeggalin  
 n-yirar n-damma; t-talwab-nson, iggom d idraym d imellabon,  
 wididri t-tiskin t-tyeggalin n-ulom. Mmi turkdad, at-tinid di-  
 d alfait, biha son ttirarm, s'otog' nakkadri. Ssif ttirarm d s-  
 sig. Irar-u ttirarm-t s-satta n-trattwin. Irar-u di-s alfait  
 uzar n-yididnin, biha ttirarm-t s-latai d-yimmsiwm d-yi-  
 mokliwm. Irar-u ttirarm-t irgarm meq-ttednan; qaddora

pour cela qu'ils jouent à ce jeu dans leurs maisons. Les enfants, toutefois, jouent à *sig* dans la rue, pour rire.

Ami, je t'ai beaucoup parlé de la vie des Ouarglis. Peut-être, je pense, t'ont plu des mots que tu ne connaissais pas, des choses que tu n'avais pas vues. Il y a encore bien des choses que je pourrais dire. J'ai pensé que, sans doute, c'était trop pour toi aujourd'hui. Mais tu peux voir que ce n'est pas pareil chez toi et chez eux. Les Ouarglis ne possèdent rien, mais ils s'aiment entre eux et s'entraident l'un l'autre. Si tu veux les connaître, ne leur adresse aucune parole dure; ne t'élève pas au-dessus d'eux: traite-les en hommes, ou mieux, en frères. Si Dieu t'a donné plus qu'à eux, une intelligence supérieure pour ton travail et l'habileté de tes mains, donne-leur un peu de toi-même, montre-leur que tu les aimes et que tu veux qu'ils soient comme toi. C'est ainsi que tu pourras constater chez eux qu'ils t'aiment et qu'ils te portent "dans leurs mains", comme si tu étais Ouargli avec eux.

S'il plaît à Dieu, tu y parviendras.

---

m-m<sup>w</sup>am-mu i ttirarm irar-u taddart-nism. ɔɔɔɔ akk-is ttirarm ɔɔɔɔ aɔɔɔ dai n-tkarkas.

Ay-amɔddukl-iu, ɔɔɔɔɔɔ-ak uɔɔɔɔ f-tmɔddurt n-At-Wargarm. Abani, nniɔ, ak-ɔɔɔɔɔ iwalɔn i-y-u-tɔɔɔɔ d-ɔɔɔɔɔ i-y-u-tɔɔ-tɔɔ rid; ɔɔɔɔɔɔ ɔɔɔɔɔ uɔɔɔɔ aɔɔ ad-zɔɔra ak-iniɔ. Niɔ abani uɔɔɔɔ fɔɔ-ak aɔɔ-u; wamma aɔ-tɔɔɔɔ uɔɔ am-ɔɔɔ am-nɔɔ-nin. At-Wargarm ul-ɔɔɔɔɔ ɔɔ; wamma ɔɔɔ iman-mɔɔɔ, ttɔɔɔɔɔ ɔɔɔɔ ɔɔɔɔ. Matta tɔɔɔɔ a-tɔɔ-tɔɔɔɔ, w-aɔɔ-tɔɔ-tɔɔɔ aɔɔɔ ɔɔɔɔɔ, u-ttɔɔɔɔɔ iman-ɔɔ fɔɔ-aɔɔ; g-in am-brudam, ini uɔɔ, am-aɔɔɔ. Matta Rabbi yuɔ-ak uɔɔɔ-mɔɔɔ ihf fɔɔ-aɔɔ ihdam d-aɔɔɔɔ n-yifassɔ-ɔɔ, uɔ-aɔɔ-d ik-kɔɔ ɔɔɔ-ɔɔ, ɔɔɔ-aɔɔ am-m<sup>w</sup>asi tɔɔɔ-tɔɔ, tɔɔɔ ad-ilin am-ɔɔɔɔ. F-f<sup>w</sup>am-mu aɔ-tɔɔɔɔ di-ɔɔ ɔɔɔ-ak, ak-ɔɔ-mɔɔɔɔ ifassɔ-mɔɔ am-m<sup>w</sup>asi tɔɔɔ d ɔɔ-gargarm mɔɔ-aɔɔ. In-ɔ<sup>a</sup>-Allah, aɔ-taɔɔɔ m-m<sup>w</sup>am-mu!

- Ce que mangent les OUARGLIS -

Nous nous sommes introduits chez El Hadj Sayah et ceux qui vivent avec lui dans la même maison. Nous connaissons ses enfants, Belkhir, Mahrez, Fatma, Aïcha et Messaouda, la pauvre, et leurs enfants. Ils n'ont pas eu (en partage) des jours comme ceux d'un caïd, qui mange, boit, étendu sur son lit. Pour El Hadj comme pour tous les autres, s'il ne remue pas la main, il ne mange pas.

Il faut manger pour entretenir sa force. Cette parole est vraie pour les Ouarglis comme pour les gens d'ailleurs. S'ils sont malades ou lents au travail, cela vient d'un manque de nourriture abondante. Leur nourriture est toujours la même et ne varie guère.

Voyons donc aujourd'hui ce que mangent les Ouarglis. Pour cela, notre ami Mahrez nous servira de guide, car il est dans son pays et il y a été élevé. Accompagnons-le au marché, dans les magasins et même dans ses jardins. De la sorte, nous saurons ce qu'ils mangent. En plus de cela, son père El Hadj sera content de nous voir et il nous retiendra pour boire un verre de thé. Peut-être se mettra-t-il en dette pour nous faire (faire) une assiettée de cette nourriture que mangent tous les Ouarglis, du couscous à la viande

~ Ai-n i ttattiri At-Wargron ~

Nsittaf iman-mna mġa-Lhaż Sayġ d-yid-bab-m i ttaddrom mġa-taddart igġat. Nassm tarwa-s Balħir, Mahraz, Fatna, Ġiġa d-Mosġuda tal-qqi-s, d-yikġiġm-mom. W-asm-d-usin ussan am-yini-n n-n-qayad i llan yattatt, yattass, yassad-as i-y-ukkat-as. I-Lhaż am-yidid-nin, matta u-yakkalkad fus-as u-yattatt.

Ad-yelzm iġġa i-yittaf n-uzur. Awal-u yadi n-tidat i-y-At-Wargron am-At-tmura. Matta udnim ini dorkon, s-qallat n-yiġġa uylab. Id-iġġa i ttattiri dima d igġon, u-ttaddolm dima.

Iyya, an-nzar ass-u ai-n i ttattiri At-Wargron. I-wam-mu d huya-t-na Mahraz ala ain-ittafon algam, liha natta d amzdayas, yakkaz-sd q-qwam-mu. An-naddiu mġa-s n-ssuk, n-thuna d-ula n-tgmma-s. S-wam-mu an-nassm ikkġy matta ttattiri. Uzar m-mwam-mu, baba-s s-lhaż ad-yafroġ sid-mna, ain-yattaf n-nkäs n-natai. Abani ad-d-yawi ula d amzwas ab-akk ain-ig tbsi n-yiġġa i ttattiri At-Wargron qag, n-ussu s-uissum

au piment avec des légumes et quelques dattes. Le couscous, il le fera faire un peu selon nos habitudes, car il sait que notre gosier n'est pas comme le leur et qu'un Européen ne peut manger sans faire la grimace ce qui plaît à un Ouargli.

C'est aujourd'hui jeudi : il n'y a pas classe : Mahrez n'a pas de travail. Il va se distraire en faisant les achats pour la maison, car son père est vieux et son frère, Belkhir, est à son travail. Le voici qui vient, avec un couffin à la main : il va au marché, là, devant nous. Allons avec lui. Ouvrons les yeux pour bien voir. Tendons l'oreille pour bien entendre les paroles qu'il nous adressera.

Ce marché est un endroit carré, vaste, au milieu duquel se trouve un bâtiment à arcades, carré lui aussi. Sous ces arcades se tiennent les revendeurs en été. En ce moment, il n'y a personne dans cet édifice ; tous les revendeurs sont assis à l'entour. Chacun d'eux est assis sur une natte grossière ou sur une caisse ; ses affaires sont près de lui ; ses marchandises sont placées dans des récipients en métal, dans de petits et grands couffins. Au milieu de ses affaires, tu trouves la balance avec quelques poids.

Viens, suivons notre compagnon, Mahrez, qui se dirige vers un marchand de pain. Il achète trois galettes, qu'il met dans son couffin, donne au marchand son argent et s'en va vers les revendeurs.

Les récipients du détaillant, auprès desquels il se tient, contiennent diverses choses : du piment doux en poudre, du piment sec, des tomates sèches et les choses qui sont dans de plus petits récipients : condiments, abricots secs, cumin, coriandre, thé, sucre, pois chiches grillés, pois chiches (non grillés), vermicelle, pâtes, lentilles, graisse de bosse de chameau, huile, blé et orge. Le voici qui achète de la *merhia*, qui est du piment doux pilé très fin : nous le mettons dans la nourriture "pour rougir la marmite" : il n'a pas de saveur. Il achète des condiments, comme cumin noir, feuilles de roses séchées, cannelle et piment fort.

t-tyalabt d-alfakiyat d-monnaut n-yiiniwon. Uššu-y-u a-t-ig iKkš f-ai-  
n innum, biha yəssm tkuržamt-nina uhu am-tkuržamt-nison,  
d-urumi u-y-izommər ad-yəšš bla-tuəymiy ai-n as-əžžəm i-g-gərgən.

Ass-u d-əhmis, laši likul; Mafrəz laš n-əyz-əs ihdam. Jəzğga yəss-  
əha iman-əs i-yiəya n-nhiyat i-təddart, biha baba-s d awəssar d-əm-  
m<sup>a</sup>-s Bəlhiə yəlla s-yihdam-əs. Štay-u, yus-əd s-təsnit fur-əs, yəz-  
wa n-əsuk i llan d-əsət-nina. Yallahat, an-nəwat mēa-s! An-nar  
tittawin-mna i-yinkad d awəhdi. An-nəwat taməžžit-nina i-y-əsl-  
li d awəhdi i-yiwaln ala ain-yuš.

əSuk-u d iggən ukkat d imrəbbəz, d azəgluk, ammas-əs di-s  
am-yiggən əsslam d imrəbbəz ula d ritta. əSslam-u, ttqiman di-s  
iqəššarən əšif. Imar-u laš ula d hədd taddart-u; gəz iqəššarən  
llan əqqimən idisan-əs. MakK iggən yəqqim g-gəggət təhširt ini  
ssənduk, id-šra-s s-addiw-əs, id-šra-s i ttəggən imənnasən m-  
m<sup>a</sup>uzzal t-təsnayin d-yisnayən. Ammas n-yid-šra-s at-tafəd  
əlmizan s-monnaut n-əsruf.

Jyga an-nəwa nənin d-huya-t-na Mafrəz i zwan n-s-addu-  
yiggən i zənzən aqum. Yəsyu tlata n-təknifin ig-int təsnit-əs, yuš-  
as idrimən i-bab n-uyrum, yəzwa n-yiqəššarən.

Imənnasən n-ugəššar i-y-ibədd s-addiw-əs di-sən id-šra am-  
mərhija d-fəfəla i qquən t-tmatəm i qquən d-yini-n n-tmənn-  
nasin, d-yid-šra n-təhbušt, d-əfərməs, d-yisammən, d-əlkusbəz,  
d-latäi, d-əsukKər, d-bablabi, d-əhəm m<sup>a</sup>əz, d-əššurba tazdat  
t-tziwart, d-əgəds, t-tədunt n-uməddis, d-əzəz, d-əhəbbat t-təm-  
zin. Štay-u yəlla yəssay mərhija i llan d-fəfəla təddi tilqiy nət-  
təgg-it iša i-y-əzəwəy n-təhbušt, laši di-s ələnnət. Yəsyu id-  
šra n-təhbušt am-yisammən i tğğalən, d-əlwərd, d-əqəfə d-ləfəyqa.

Il y a deux sortes de cumin : le blanc et le noir. Il a l'apparence de grains de pourpier ou de crottes de rat. Le coriandre ressemble à des pois chiches tout petits, de couleur jaune pâle. Les roses sont de vraies roses que l'on pile en même temps que ces condiments, pour aromatiser la marmite. La cannelle est une écorce d'arbre importée. Le piment fort est du piment à petites (gousses) mais fort piquant. Le *fermès*, ce sont des abricots secs que l'on met pour donner un goût acide à la nourriture. Ces différentes choses sont pilées ensemble et jetées dans la marmite.

Voici qu'il se dirige vers un autre qui vend aux gens de l'huile dans un bidon. Il lui dit : Donne-moi un quart d'huile. Fais bien attention que cette huile qu'il achète n'est pas pour la cuisine, mais pour enduire la tête d'Aïcha. Pour la cuisine, il achète de la graisse de bosse de chameau. Il achète aussi des cacahuètes, des *bablabi* pour prendre avec le thé. Les *bablabi* sont des pois chiches grillés.

Un peu en avant de nous sont des marchands de légumes. Mahrez ne s'arrête pas chez eux, parce qu'il a des légumes dans son jardin de Zidhi. Il va cependant chez un (homme) qui vend des légumes importés de l'extérieur. Il achète des pommes de terre et quelques oranges pour les enfants. Les pommes de terre pousseraient à Ouargla, mais on n'en plante pas.

Marchons encore et voyons les autres marchands, avec leurs grands couffins pleins de blé, d'orge et de farine. On mange de l'orge quand on n'a pas (assez) d'argent pour se payer du blé. Voici Mahrez qui achète du blé pour faire le couscous et le pain.

Devant nous, un mur nous fait face, où se tiennent les bouchers et leurs étals, l'un près de l'autre. Chaque étal a sa balance et ses poids, avec, à côté, un couteau, un fusil à affiler et des folioles de palmes pour attacher la viande. Près de tout cela est posée la viande à la vue de tout le monde. Derrière le mur, il y a des crochets où sont suspendues les bêtes égorgées. Quand tu vois tous ces morceaux de viande, tu croirais des chiffons sanglants, car

Isammou llan f-som : imollalm d-yiyeggalm. Gin am-wifex n-ubdriqa ini am-takkin n-uyrda. Lkusbax igu am-slymmwax azdad, allun-ax t-taw-rah t-axfu. Lward d-ward i d-nabbi d-akhij nttaddi-t meq-yid-sra-y-u i-y-asfubi n-tahbuft. Lqarfa t-tifrit n-axsaxrt i d-ttasm s-uzuyar. Lghriqa d-falpla tazdat tghma uylab. Lformax t-tabarkukt i qquxon nttagg-it i-y-axsmom n-tahbuft. Gag id-sra-y-u ttaddin f-yiggat takli ttawm-gran tahbuft.

Stay-u yagax n-yiggon wididni i llan s-sbudun n-axxit yaxxon-za i-middni. Yonna-y-as : « Uš-iyi-d tadwat n-axxit. » Au-d lab-bar axxit-u i yaxxu uhu i-tahbuft, wamma i-yidhan n-yihf n-šaxa. I-tahbuft-ax ad-isax tadunt n-umaddis. Yaxxu kankau d-bablabi i-y-axstax n-natai. Bablabi llan d-slymmwax yuraf.

IKKax n-daxat llan di-s middni i zaxxon tazizut. Mahrax u-y-ibedd n-ayr-mom biha tazizut talla n-ayr-ax ayur-ax i llan Zidi. Wamma yaxwa n-yiggon i zaxxon tazizut i d-ttasm s-uzuyar. Yaxx-sd si-s batata d-monnaut n-yid-sina i-lbax. Batata iym-mi-d waxxon, wamma u-t-šattalon.

Iyya an-niqur ddiy an-naxr iqaxxarm ididnin s-yisnaxm-mom šsurm n-yimondi t-tomzin d-urm. Zimzin nttatt-int mat-ta u-nakib idrimon i-yiya n-yimondi. Stay-u Mahrax yaxxu im-ondi i-y-ušsu d-ufaxis.

Daxat-nina muru ain-d-qablon, llan di-s igaxxon s-attwa-wal-mom iggat s-addu-yiggat. MakK tawlt s-slmizan-ax d-axruf-ax s-addiw-ax slmisi d-slmashag t-tzin i-yiqqam n-nidam. S-ad-diw-mom yalla yaxsu lidam ab-akk middni a-t-xrom. Daffar-mu-ru, llan di-s izaxxon i-y-aggal n-axxwayal i ttawaxxon. Zimzin u, mmi-trit-takdad, at-tinid t-tymmar s-yidammom, biha

acheteurs et bouchers les palpent en tous sens pour voir le bon morceau. Les mouches s'y rassemblent comme des sauterelles s'emparant d'un palmier. Là, tu trouves de la viande de chameau, de chèvre, de mouton, de chevreau et de mouton à poils ou mouton targui dont la viande, dit-on, s e n t mauvais. Mahrez achète un kilo de chameau pour sa cuisine.

Passons maintenant du côté des Mozabites. Ces gens-là ont de très grands magasins. Tu y trouves tout ce que tu veux, c'est-à-dire, sans compter ce qu'on trouve chez les revendeurs, des produits importés, comme beurre, lentilles, haricots, pois et autres choses. Nous ne cultivons pas ces légumes dans nos jardins parce que notre terre est salée.

Les Ouarglis aussi ont des boutiques, nombreuses et petites. Ce sont des recoins : en y entrant, tu croirais entrer dans une cage à poules. A l'intérieur, tu trouves le patron, assis tout seul, attendant un client éventuel. Il est assis sur une caisse ou un grand sac de dattes. Entre la porte d'entrée et la boutique elle-même, il y a une murette-comptoir. Pour entrer dans la boutique et en sortir, il y a une petite porte. Quand il n'y en a pas, il enjambe le mur sans faire tomber les babouches de ses pieds. Dans ces boutiques, on trouve les mêmes choses que chez les revendeurs : ils n'ont pas de denrées venant d'ailleurs.

— Si vous avez le temps, venez avec moi : nous passerons chez nous, nous y déposerons mon couffin et nous irons aux jardins.

— Voilà qui est bien dit, mais nous n'irons qu'au plus proche, car ce qu'il y a se trouve aussi dans les autres.

Et nous voici arrivés à la source de Baïbib. Dès l'entrée du jardin, une chose qui nous frappe immédiatement, c'est la taille imposante des palmiers par rapport aux autres arbres. Le palmier, en effet, n'est-il pas "la mère des Ouarglis"? C'est lui qui soutient leur vie. Le mois de la récolte des dattes,

middōn i ssayon d-yiqəzzaron ttamint-tōit ssa d-ssa i-yizra n-tōi i bhan,  
d-yizan tlayamon fəll-asont am-turxi mmi tətəf tərdaīt. Din at-ta-  
fəd aīsum n-yilman f-təhsuwin d-yikərrəwan d-yiyäidōi d-yisida-  
wiyon ini idommanon i nəqqar aīsum-mson d zəffar. Maħrəz yəs-  
yū lkhilu n-ulsom i-təhbūst-əs.

An-nəkk imar-u n-tma-y-on n-At-əmzab. Middri-u n-əyr-mson  
tihuna t tizəglak. Zəttəfəd-d diwnt qag aī-n i təhsəd. At-təfəd n-əyr-m-  
son, bla lhiyat n-yiqəšsaron, əlhiyat i d-ttason s-uzufar, am-udi, d-  
əgəds, d-əllubya, d-əžžəlbana d-əlhiyat ididnin. Id-šra-y-u u-tōi=  
nəttəl tiqomma-nna biha tamurt-rina t taməlləht.

Ula d At-Warqon n-əyr-mson tihuna uyləb t tikhihin. Gint am-  
təžmin. Mmi tutfəd n-əyr-mson, at-tinid tutfəd n-ullun. Žəž-  
mson at-təfəd bab-əs yəqqim iman-əs, yəssuggem al-əmmi az-d-  
yusu iggon. Yəqqim q-əgəgon əssənduk ini tərart n-tōini. Žar-yimi  
n-təhnut t-təhnut di-s am-yiggon muru d akhih. I-y-attaf d-yif  
fax n-təhnut yəttəf d yəttəfəf səgg-iggət-tiwrt t takhiht. Matta  
ləsi yəssurəf muru-y-u bla a-u-d-təffəf trihiyat-əs s-dar-əs.  
Tihuna-y-u nttəfəd di-sont aī-n i-d-ntaf tihuna n-yiqəšsaron,  
u-dd-iwin id-šra s-tmura.

« Matta tufim ihf-mkum, iyyat mēa-yi, an-nhatta s-yon-na,  
an-nərs tisnit-iu di-s, an-nəwa tiqomma. »

« Awal-ək d awal; wamma an-nəwa dai n-tōi i qarbm, biha  
aq əllan di-s, yəlla tididəntin. »

Haħ-ana niwəd n-tala m-Ba-ibil. Daij an-natəf n-tqmmi,  
aī-n aīn-əssəbhatōi d amizzar t tərdaīt i llan t tərəglukqag  
f-əššəzrat tididəntin. Nəttat akk-üs d nanna-s n-At-Warqon,  
biha əsm-təttəfəf taməddurt-rison. Yuz i nənəkkəd di-s tiini

on l'appelle le mois qui travaille pour toute l'année. Le palmier nous donne la datte, qui est un aliment complet. Préparée par Dieu, elle contient sel et piment. C'est la seule nourriture des pauvres. Dans ce jardin, il y a environ quinze espèces de dattes. Parmi ces espèces, celle que les Ouarglis préfèrent est la *sammastigen* car elle se conserve longtemps dans les jarres sans se gâter. D'un goût très sucré, si peu que tu en manges, tu es satisfait. Après la récolte des dattes, nous les tassons dans des jarres et des bassins en maçonnerie, dans de grands sacs et des outres. Ces dattes sont mises en réserve dans le cellier. La clé du cellier n'est détenue que par le maître de la maison. C'est lui qui distribue les dattes aux femmes et aux enfants, chaque jour. Il agit ainsi, prévoyant la ruse des femmes et des enfants qui volent des dattes pour les vendre et, ensuite, acheter ce qui leur fait plaisir.

Les dattes sont le déjeuner et le dîner des Ouarglis. Ils en mangent pendant le jour, mais non le soir. Ils attendent le souper, quand il y en a. S'il n'y a pas de souper, ils mangent des dattes et boivent de l'eau. Ils se confient en Dieu. Les Ouarglis mangent des dattes, le jour, avant le déjeuner et, dans la soirée, pour faire patienter leur estomac jusqu'au dîner. Nous mangeons des dattes avec n'importe quoi, pour remplir le ventre : nous en mettons dans la sauce du couscous ; nous les pressons pour faire l'*ideffi*, lorsque nous avons mal à l'estomac, ou bien nous les pressons pour la "calebasse de la mariée" ; enfin, nous les pressons avec du henné pour la coiffure (des femmes) ou pour en faire un emplâtre pour les plaies.

L'*ideffi* est une boisson non fermentée. Pour le faire, nous pressons des dattes dans un vase ; nous y jetons du fromage dur, de l'armoise, beaucoup de piment et de l'eau. Cela plaît beaucoup aux Ouarglis, qui en boivent souvent.

On appelle "calebasse" l'écorce entière séchée d'une sorte de courge. Lorsqu'on a ôté les graines de l'intérieur, on l'enfume, puis on y met les ingrédients suivants : pelure d'orange, citron, amandes, cummin blanc et noir, musc, clous de girofle et autres choses parfumées. Cela fait, on écrase des dattes avec de l'eau et on la remplit. Une fois pleine, nous la laissons fermenter.

nəqqar-as "yur i heddmon f-usəggas". Fəzdait totti-an y-əd tiini illan d i-šayonda. Fəmm-u s-Rəbbi ya, di-s tismt, di-s tahəllabt! I-y-id-bab-on i-y-ul-əksibon laš n-əyr-məon iggən-yiša bla-uttat. Fəgəmmi-y-u a-d-tas di-s iggət hənstəgi n-udmawon n-təini. G-gədmawon-u n-təini, tən i hən At-Warəron uyləb d gəmmastigon, d baba n-nəgyal, biha yəttqima uyləb tihubai bla a-u-d-yəšəz. Ləbənət-risənt t tənibləut; ai-n i tət-šid si-s ad-yəškə. Mmi nəkəš tiini, nəttatm-it tihubai d-yid-bəgu t-təyraz d-yiggəddidən. Fiini-y-u tətəz tazəqqa. Fənast n-təzqqa-y-u yəttətət-it d bab n-təddart. D nətta aq-d-ssufuyon tiini i-tədnan d-əlbəzəz makk-ass. Yəttəgg am-mu biha as-ihuss i-təiti n-tədnan d-əlbəzəz i ttakron tiini i zənzant ab-akk ad-synt ai-n i hənnt.

Fiini d aməkli d umənsi n-At-Warəron. Dəq-gass tətətəni tiini, dai dəq-gid u-tətətəni. Ssugguməon amənsi, matta yolla. Matta laš amənsi, ad-səon tiini, swən aman. Fətəklən f-Rəbbi. At-Warəron tətətəni tiini dəq-gass kəlb-aməkli-nəon, t-tməddit i-yittaf n-əzəzət al-amənsi. Fiini nttəgg-it mani d-tusu a-tət-nəš adan-mna, nq-it əlməzəgət, nami idəffi sid-əs matta ihəlk-ana ul-mna, ini numi-tət i-tkəz-wait n-təšt. Fənəqqarut nttami-tət mēa-lhənni i-yikrad ini i-y-ugtib nttəgg sid-əs ləmsəsiyət.

Idəffi d iggən-yiswə u-yəkkir. I-yiqa n-yidəffi nttami tiini təqət-rit, nəqr-as taklilt d-alala d-uyləb n-təllabt d-waman. Fəzəb-əon uyləb i-y-At-Warəron, tətəon-t dima.

Nəqqar-as takəzwait i-təfit i qquzon n-tməsa. Mmi nəkəkəš ai-fs-əs s-təfit-u as-nbəhhəz, nəqr-as id-šra-s illan: t təfit n-təina d-əlgəzəz, d-ələzəz, d-yisammən gi-əm-tuin, d-ləmsək, d-əquunfəz, d-əlbəiyat i ttəfəjan bhan. Mmi as-nəqrə id-šra-s, an-nami tiini d-waman, nəššar-it. Mmi-tət-nəššur, a-tət-nəšš al-d-təkkəz.

Nous ne la buvons qu'une fois fermentée. On l'appelle aussi "eau de laalebasse" ou "alebasse de la mariée" parce que, au moment des noces, les fiancés avec leurs amis, les fiancées avec leurs compagnes en boivent.

Avec les dattes, on fabrique aussi du vinaigre. La fabrication de ce vinaigre s'effectue en mettant dans une cruche des dattes de s'espèces *horra*, *deguel* ou *kounti*. On complète avec de l'eau et on bouche avec du plâtre. On laisse cela pendant quarante jours, puis on ouvre et on filtre.

Si l'on mélange des dattes avec du beurre et des grains de blé grillé, le tout pilé ensemble, on obtient une sorte de gâteau. C'est ce qu'on appelle *turrift*, sorte de nougat. On en confectionne pendant le Ramadhan et les petits enfants en raffolent.

On conserve les dattes dans des jarres ou dans des bassins en maçonnerie. Ces jarres sont très grandes. Pour en extraire les dattes, lorsqu'on est arrivé à la moitié, le bras ne peut y atteindre. Pour les prendre donc, on pratique un trou au milieu du corps de la jarre afin d'en extraire les dattes jusqu'à la dernière. En bas de la jarre ou du bassin de maçonnerie se trouve aussi un petit trou pour sirop ou miel. Ce miel est, pourrait-on dire, le sang de la datte. Pour le recueillir, on pratique un trou en bas de la jarre. Il est maçonné au plâtre afin que le miel puisse s'écouler. Ce miel est très doux. On le mange avec du pain, de la galette, on en met dans le couscous, mélangé au beurre ou encore dans la marmite, à la place des dattes.

Avec les dattes, on fait beaucoup de choses. Je t'en ai dites quelques-unes. J'en ajouterai une ou deux, comme la *takdurt*, sorte de nougat au blé ou à la pistache.

Ce nougat au blé est composé de blé grillé, de fromage dur pilé, de beurre et de dattes. Le tout, bien pressé ensemble, est mis en boulettes. Cela se mange immédiatement ou on le conserve tant que l'on veut. Le nougat à la pistache est composé de pistaches pilées et de dattes. La pistache, ce sont de petites graines de couleur bleue, noire, jaune et rouge, qui viennent du Sahara.

Mmi takkar, a-tat-nu. Naqqar-as ula d aman n-takrawait ini ta-  
karwait n-talt, biha ttasom-tat iliyar d-yid-huga-t-arn, t-taslatin d-yid-  
buga-t-arn lwaqt n-yiskan.

Nttagg s-tini ula d alhall. I-yigdal n-nhall-u an-nassar zzir n-ti-  
ni n-ahwara, ini n-addakal, ini n-kunti, a-t-nassar m-m'aman nask-  
as ini-s s-tomsomt, a-t-nazze iggat rabein n-ussan, a-t-uar, naffa-t.

Mmi nashlad tiini meawudi d-alhabbat urfom, nttami-trit f-yigat  
takli, nttagg-int am-baskutu. Ghiy-u naqqar-as turift. Turift-u  
nttagg-it s-himdan, tazab-arn uylab i-yikisom.

Tiini tattwahba tihubai ini id-bagu. Thabit t-tazglukt. I-yibbai  
n-tini, mmi tattawad n-ummas-s, ayil-mna u-yattiwad. I-yibbai  
n-tini nttagg-as ahbu ammas n-thabit ab-akk a-d-naklze tiini  
al-ainiu anqaru. Waddai n-thabit ini waddai n-bagu di-s ig-  
qm-uhbu d akhij i-tommimt. Fammimt-u am-m'asi d idammon  
n-tini. I-yibbay-s nshar ahbu waddai n-thabit, nask-i s-tomsomt  
ab-akk at-tor tammit di-s. Fammimt-u t-tmihlaut uylab-  
Nttatt-it meawayrum, meawafsis, nttagg-it ussu ihallad meaw-  
wudi ini nttagg-it tabuif akkat n-tini.

S-tini nttagg alhiyat uylab. Nniy-ak monnaut si-arn; ad-mniy  
iggon ini som am-takdurt n-yimondi t-takdurt n-azem.

Takdurt n-yimondi nead-it s-yimondi yuraf t-taklilt taddi d-wudi  
t-tini. Nttami-trit f-yigat-takli, nttagg-in am-tkurin. Nttatt-in din  
din ya ini nshaba-trit d al-mmi nhas. Takdurt n-azem d azem  
ddin, ttwamin meaw-tini. Azem akk-is d alhabbat t-tikhijin al-  
lum-momt d azizau, d ayaggal, d auray d-uzaggay i-d-tasom  
s-shar.



Nous ne mangeons pas les noyaux, mais nous les donnons aux bêtes. Nous ne les jetons pas par terre non plus, car, sur eux, se trouve le sceau du Prophète. Le mercredi, les enfants qui fréquentent les écoles coraniques apportent une mesure de noyaux au maître.

Le cœur de palmier, que nous appelons *agrouz*, est blanc comme du lait, facile à croquer. Il pousse au sommet du palmier. Cet *agrouz* est formé de folioles blanches très serrées les unes contre les autres. C'est un aliment comme un autre.

Parmi les coutumes ouarglies laissées par les ancêtres, il faut que j'en mentionne une qui a trait à l'*agrouz*. Le jour de la sortie du marié, lorsqu'il va procéder au lavage de ses effets, ses garçons d'honneur vont abattre un palmier dans son jardin pour en retirer le cœur. Ils doivent faire cela loin du marié, car, dit-on, s'il entendait tomber le palmier, il deviendrait sourd. Le palmier abattu, ils en apportent le cœur au marié. Quand ils le lui ont remis, le soir, et qu'ils sont retournés chez eux, il trouve la mariée toute parée : il lui jette l'*agrouz* dans le giron, en disant : "Tiens, ton fils !" afin que son premier-né soit un garçon. Quand elle a reçu l'*agrouz*, elle le partage entre ses demoiselles d'honneur. On appelle aussi ce cœur de palmier "la poupée".

La sève du palmier, son sang, que l'on nomme *ellegmi* en arabe, est extrait au printemps. A cet effet, on enlève toutes ses palmes au dattier, même celles du cœur et on le creuse jusqu'à l'*agrouz*. Cela fait, on adapte une marmite ou un estagnon pour recueillir le *lagmi*. Ce jus se boit dès qu'il est recueilli. On en met dans les aliments, dans le couscous, ou bien on y trempe de la galette, car c'est très sucré. Bien que, pour les Ouarglis, tout ce qui est boisson fermentée soit interdit par la religion, nombre d'entre eux s'enivrent au *lagmi* fermenté, qui prend alors le nom de *qicem*.

Les dattes, voilà la monnaie d'échange des Ouarglis. Avec elles, on fait le commerce. Ce sont parfois les noyaux qui remplacent les sous. Une année que les sauterelles sont venues, les Arabes apportent un grand nombre de sacs de sauterelles : ils les apportent à Ouargla et les vendent en les échangeant, une contre une, avec des dattes. Les Ouarglis aiment



beaucoup les sauterelles. Ils échangent jusqu'à deux plats de dattes contre un plat de sauterelles. On donne aussi des dattes aux pauvres, aux nègres et à l'occasion de Lalla Mansoura. Celle-ci est une litière, ornée de vêtements féminins, que l'on porte en procession dans les rues.

Regarde un peu ces arbres, plus petits que les palmiers : ce sont des abricotiers, des grenadiers, des figuiers, des vignes. Les Ouarglis aiment beaucoup les grenadiers. Ils en mangent les grenades. On fait sécher les pelures de grenade, on les pile, on les écrase avec des dattes pour tanner les outres. On mange les abricots quand ils sont bien mûrs ou bien on les fait sécher pour obtenir le *fermès*. Le raisin se mange quand il est mûr. Les figues aussi se mangent mûres. Quand quelqu'un a été piqué (par un scorpion), il arrache un morceau de peau de figue : un liquide blanc s'échappe, que nous appelons lait de figuier : on en met sur l'endroit de la piqûre pour qu'il suce le venin.

Maintenant, regarde à terre : outre les dattes, tous ces légumes sont aussi notre nourriture : des choux, des fèves. Les fèves se mangent vertes : nous ne les faisons pas sécher. On trouve au marché d'autres fèves, mais elles ne sont pas du pays : elles viennent d'ailleurs. Ces dernières se mangent grillées à la poêle et, lorsque arrive la fête de Babiannou ou une noce, on les cuit à la marmite avec des dattes. On dit aux enfants : "Ne mangez pas de fèves après neuf heures du soir, de peur que vous ne mangiez la tête de vos parents." A côté, j'ai mis des carottes, des navets, de la salade, des courgettes, du pourpier, des blettes, des courges. J'ai aussi des concombres, des aubergines, des tomates, des poivrons, des oignons, de l'ail et de l'herbe pour les bêtes.

— Ami Mahrez, nous sommes bien contents de tout ce que tu viens de nous dire au sujet de la nourriture des Ouarglis. Mais peut-être t'avons-nous retenu un peu longtemps. Retournons en ville : nous t'accompagnons jusqu'à la maison.

Nous voici arrivés à la maison de Mahrez. Laissons-le entrer le premier et attendons-le un peu, pour laisser aux femmes le temps de s'écarter du chemin.

tmuryi uylab. Ztiim al smt-twazzeritin n-toini s-yiggat n-tmuryi. Nst-  
tis i mm<sup>w</sup>asi u-yksib tiini ini i-yismzan ini i-Lalla Mansura  
illan d alkus isawar s-yid-ira n-todnan tsmmrom-t iyulad.

Nkod ikkoh zszrat-u i llant t tikhiljin f-tozdat. Nstninti t tiber-  
kak, t-tarmunin, t-tmsiyyin d-yidilon. At-Wargom hsm tirmunin  
uplab. Zttrii armun-s. Zifrai n-urmun nssqara-trit, naddi-trit,  
nami-trit mca-toini dii i-yidbay n-ugaddid. Zabarkukt nttatt-it mmi  
tiwod ini nazz-it tttqara, nttagg-it d alfermas. Adil nttatt-i mmi  
yiwad. Imssiyan nttatt-in mmi mm<sup>w</sup>in. Mmi yattwaqqas iggon, ad-  
yaz tifat s-tmsiit, aman al<sup>a</sup> ad-afayon d imallalon, nqqar-asn  
ayi n-tmsiit, a-t-nag mani taddad tyardmt ab-akk ad-yizbad  
irion.

Imar-u nkod tamurt, bla-toini, tizuzut-u i llan di. s nttatt-  
it id-issa-nna, am. akromba, awon. Awon-u nttatt-in d izizawon  
u-tri-nttizi ad-zqaron. Nttaf-od awon ididain zsulq, wamma  
u-d-tism s-sa, tasm-d s-tmura. Awon-u nttatt-in urfon afrux  
matta Babiyanmi ini d ilan nsmm<sup>w</sup>a-tri tabust mca-toini.  
Nqqar-as i-lbaza : « U-nttatt awon doffer-tinnidas a-u-d-tissom  
ihf n-nahl-mkum ! » S-addiw-on istla tiftmay d-alfat d-xilat  
d-butzima d-badriqa d-selliq d-kabiwa. N-oz-i ddih tayssimt  
d-badriza d-attmatm d-felfala d-zalim, t-tiist t-tuga i-zwayel.

A-y-amsaddukil-mna, Mahraz, nalla nafsah s-ai-n ain-trinid  
f-yissa n. At-Wargom. Abani nttf-ak ikkoh uplab. An-nadwul n-u-  
mzday, an-naddiu mca-k al-toddart.

Flak-ana niwd-od n-toddart m-Mahraz. A-t-naziz ad-yataf  
d amizzar, a-t-nuggom ikkoh ad-zwant tiodnan s-ubrid.

Il nous dit : "Entrez." A peine arrivons-nous dans le patio qu'El Hadj Sa-yah, qui était assis au pied d'une colonne, se lève pour nous dire bonjour. Après que nous l'ayons nous-même salué, il nous retient pour un verre de thé et nous étend un tapis. Nous ne pouvions pas refuser, de peur de le peiner. A voir son visage, on le dirait malade. Nous nous asseyons donc avec lui et Belkhir qui revenait juste de son travail. Pendant que les femmes font bouillir l'eau, nous continuons notre conversation avec les hommes au sujet de leur nourriture.

Près de nous, presque derrière le mur, dans un coin, une chèvre maigre était attachée. "Peux-tu me dire pourquoi tu gardes une telle chèvre?" Il nous répondit : "Je vais vous le dire. Cette chèvre est maigre parce que nous ne pouvons lui donner à manger comme elle voudrait : nous la nourrissons comme nous pouvons. Dans chaque maison, tu trouveras une ou plusieurs chèvres. Cette chèvre nous aide : elle nous donne du lait, ses petits, sa peau et sa viande, plus tendre que celle du chameau. Avec la peau de chèvre, on confectionne des outres, des seaux et des outres à battre le lait. Cette chèvre-ci nous donne deux tasses de lait par jour. D'autres donnent davantage. Du lait de la chèvre, nous buvons une partie et nous en faisons aussi de la bouillie et du lait dilué ; nous en donnons directement de la chèvre à la bouche du bébé ; enfin, nous en tirons de la crème et du beurre.

Pour le brouet, on fait bouillir le lait ; on y met du piment fort et on verse de la grosse semoule ; c'est le brouet au lait. Le lait dilué se boit comme de l'eau quand on mange des dattes ou lorsqu'on a mal à l'estomac. Pour ce lait dilué, on pile de l'oignon, du piment fort et de l'armoïse. Quand tout est bien pilé, on mélange au lait et on boit.

Comment obtient-on la crème pour faire le beurre ?

Le lait, une fois traité, est versé dans une jatte où on le laisse fermenter jusqu'à deux jours. Quand il a fermenté, on le bat dans une outre spéciale dont on tient l'embouchure ouverte

Yonna-y-ana : « Atfat ! » N-sagg i-d-niwad ammiiddar, stay-u lhaž Sayf  
 i llan yqqim waddai n-negret yakkor-ed ad-isllom fell-ana. N-sagg  
 i nsllom fell-as yttf-ana n-nkās n-natāi, yossu-y-ana tazribit. U-  
 nzommor as-nimi uhu a-u-d-ytnawa. Udm-ss igu at-timid u-yzmir.  
 Nsqqim mqa-s, mqa-Balhir i llan mak-d-yuli s-yihdam-s. Sagger  
 tissodnan llant sabarant aman, an-nkommel aswol mqa-yirqazm  
 al<sup>a</sup> ain-imin matta ttatni.

S-addiw-onna, ikksh daffor muru, q-gaggat taqzomt, tella tottwayqon  
 di-s iggat tshsi tamshult. « At-tzomred ayi-timid i-matta as-tshsd  
 i-tshsi-y-u ? » Yonna-y-ana : « Akom-iniy. Zihsi-y-u t tamshult biha  
 u-nzommor as-nis isha mak tshs, wamma nttis-as f-ai-n i n-  
 mor. Mak taddart at-tafod di-s tshsi iggat ini uylab. Zihsi-y-u ttt-  
 šommor-ana, tttis-ay-əd ayi t-tarwa-s d-uglim-s d-uism-s  
 i llan yshel f-won n-ulom. S-uglim n-tshsi nttagg igoddidni d-  
 sddslwan t-tommarin i-y-usndi n-uyi. Zihsi-y-u tttis-ay-əd  
 sent-twmnatin n-uyi i-wass. Llant tididntin i d-ttšmt uzar.  
 S-uyi n-tshsi nttas-i adan-onna, nttagg sid-s ahrabid, nttagg-  
 i d buhruru, nttis-as i-y-ukhib s-tshsi n-yimi-s, nttagg sid-s  
 tlušti d-wudi.

I-y-ahrabid an-nsiber ayi, nq-as tahllabt, nqz-as iuzan, nq  
 qar-as ahrabid n-mwi. Buhruru akk-is d aman nsakkaf-in  
 mmi nolla nttat tiini ini mmi ain-yshlak ul-onna. I-buhruru  
 n-uyi an-naddi zalim t-tahllabt d-alala. Mmi ddiin d awshdi,  
 asm-nshlad ayi, nolla nsakkaf.

Mak i nttagg i-yibbai n-tlušti i nttagg sid-s udi ?

Mmi d-nzagg ayi, a-t-nqz ayllus, a-t-nzž iggat sm-wut  
 san ad-yakkor. Mmi yakkor, a-t-nsmnd tammart, nar-as imis

pour en prendre la crème qui vient au-dessus du lait. Pour faire notre beurre, nous faisons bouillir la crème dans une casserole avec de l'armoïse et des dattes *sammastigen*; quand cela a bouilli, nous le passons, et voilà un bon beurre, du beurre de Ouargla. Les quelques dattes qui restent dans la casserole sont distribuées aux gens présents.

Pour le fromage dur, quand nous avons retiré la crème, nous la mettons sur un plateau et la plaçons au soleil pour qu'elle sèche. Une fois sèche, nous la mangeons telle quelle ou mélangée à l'*ideffi*.

Quand une chèvre met bas, son premier lait et celui du lendemain, appelé *adhes*, est versé dès le matin dans un vase. On le fait cuire ensuite dans une casserole avec du piment et des oignons. Quand il est cuit, on le distribue aux voisins et aux gens de la maison. On le prend après le repas. Il est blanc avec une teinte jaunâtre.

Voici quelques poules dans le patio d'El Hadj. Elles sont de petite taille. Elles picorent par terre en grattant pour trouver de quoi se mettre dans le bec. "Combien as-tu de poules?" — "Nous en avons quatre. Dans certaines maisons, elles sont nombreuses; dans d'autres, il y en a peu. De maisons sans volaille, on n'en trouve qu'une ou deux, car on dit qu'une femme sans poule dans sa maison n'est pas considérée comme une femme." — "Mais avez-vous des œufs?" — "Oui, nous en avons chaque jour deux, trois. Parfois nous les mangeons et parfois nous les vendons. Les œufs se mangent bouillis dans l'eau, cuits à la poêle ou, quand on les a mêlés dans un bol avec du piment, du beurre, du lait, ils sont cuits en omelette. Nous mangeons de la volaille à l'occasion de la coiffure d'un enfant, appelée "crête", lors d'un accouchement, quand nous en avons trop, quand on fait une offrande pieuse (en l'honneur de ses esprits du vieux) marché, quand une poule est sur le point de mourir, au retour d'un pèlerin de la Mecque, ou quand une femme se marie. Dans ce dernier cas, la poule est égorgée entre les pieds de la femme pendant que cuit une galette fine.

Au milieu du mur, sur notre gauche, il y a des trous comme de petites cages à volaille. Ces trous sont des niches à pigeons. Nous vendons ces pigeons aux Européens, parce que, nous, Ouarglis, nous trouvons qu'ils n'ont pas assez

ab-akk an-nabbi tlusti i d-ttason aẓmna n-uyi. I-y-udi-nna an-nabi  
 bɛr tlusti-y-u tamonnast meɛa alala t-tɛini n-gammastigɛn, mmi yu-  
 bɛr a-t-nɛaffa; ai-u d udi i lhan, d udi m-m<sup>w</sup> Argrɛn. Ijnicɛn i ttiq  
 man tamonnast nɛttɛuna-tɛi i-y-at-tɛddart.

I-tɛklilt, mmi-d-nabbi tlusti, a-tɛt-nɛg tandunt, nq-it n-tɛfɛit at-tɛqqar.  
 Mmi tɛqqur, a-tɛt-nɛs an-mɛn ya ini nq-it idoffi.

Mmi tiru tihɛi, ayi-s amizzar d-wɛn m-m<sup>w</sup> aẓsa-m-ɛs at-nqqar adhɛs,  
 yabɛsɛa nttɛgg-i tɛqqɛrit. S-tɛqqɛrit a-t-nɛm m<sup>w</sup> tamonnast nɛtta t-tɛllabt  
 d-zalim. Mmi ymm<sup>w</sup> u, a-t-nɛun i-lɛiran d-at-tɛddart. Nttɛt-i mmi nɛsɛ.  
 Nɛtta d amɛllal yattɛ tɛit t-taurɛht.

Šatnanti mɛnnaut n-tyazitɛn ammiiddar n-ɛlhaɛ. T-tikhɛijin tiddi-  
 nɛnt. Llant nɛkkunt tamurt tɛgɛsɛrnt-tɛt ab-akk a-dd-afɛnt ai-n ab  
 ad-qɛnt ayɛmbu-nɛnt. «Mmɛst i n-ɛyr-ɛk n-tyazitɛn?» «N-ɛyr-mna  
 rboɛa. Tiddarin tididɛntin llant tɛni-n i di-sɛnt uɛlɛb, llant tɛni-n i  
 di-sɛnt drus. Tiddarin i llant lɛsi di-sɛnt iyazidɛn u-tɛttifɛd day iggɛt  
 ini sɛnt, liha nqqar "tamɛttut i-y-ul-ɛksibɛn tyazit taddart-ɛs u-tɛttɛgg  
 iman-ɛs meɛa-tɛdman.» «Wamma n-ɛyr-mkum timɛdrin?» «Yadi  
 n-ɛyr-mna makɛ ass sɛnt, tlata. Nttɛt-int sɛagat ini nɛzmɛa-tɛnt.  
 Timɛdrin nttɛt-int uɛbrɛnt aman ini nɛzɛ-int afɛruɛ ini nɛzɛ-int  
 tɛyɛllust, nɛsɛhɛld-int meɛa-fɛlɛla d-wɛdi d-uyi, nq-int afɛruɛ. Nttɛt  
 iyazidɛn mmi igu akɛsɛ lɛrruɛs ini mmi tiru tamɛzzurt ini mat-  
 ta n-ɛyr-mna uɛlɛb, ini d-ɛlmɛgruɛ i-y-at-ɛssuk, ini matta tɛhɛ tyazit  
 at-tɛmmɛt, ini matta iggɛn yu-ɛd s-Mɛkka, ini mmi tɛttɛraɛa  
 tamɛttut. I-tɛi as-nɛzɛs tyazit idarn-ɛs ab-d-tɛmm<sup>w</sup> takmift lɛzdat.

Ammas m-murɛ i llan s-tɛlmat-rina di-s ihɛbiyan i gin am-  
 yillunɛn d ikhɛijɛn. Ihɛbiyan-u t-tihɛdrin n-yitbirɛn. Itbirɛn-u nɛzm-  
 za-tɛi i-yirumigɛn, liha nɛsɛnin a-y-At-Wargɛn nqqar lɛsi di-sɛn

de chair même pour nous caler une dent : (ce serait) nous gâter la bouche.

(Il faut que) je te dise, Mahrez : tout ce que nous avons vu dans les jardins, au marché et aussi à la maison, nous a beaucoup intéressés. Mais, pour nous, nos mères savent préparer de nombreux plats : "le goudron, dans leurs mains devient du beurre et l'orge de mauvaise mine, quand il arrive chez elles, prend figure de froment." Mais, pour bien vous connaître, nous aimerions savoir comment la femme ouarglie fait cuire ses aliments, fait sa cuisine.

— Je vais donc vous dire tout de suite ce que vous voulez (savoir). La nourriture que prennent les Ouarglis chaque soir est le couscous. Nous ne le mangeons pas toujours préparé de la même façon : tantôt, il est gros ; tantôt, fin. Il y a le doux, le sans dattes, l'ordinaire et le spécial des mariés.

Rouler le couscous est l'affaire de s jeunes femmes, comme Fatma, ma sœur, Aïcha, ma femme et Oumelkhir, femme de mon frère. Il n'y a pas toujours du blé dans notre réserve : c'est pourquoi, quand elle doit rouler un couscous, la femme demande à son mari de lui en acheter. Cela fait, elle trie le blé, en enlève les impuretés. Après ce triage, elle se met au moulin. Elle se met à essuyer le lit de la meule avec un chiffon et commence à moudre. Quand le grain est moulu, elle le crible, puis le sépare en gros et fin. Ensuite, elle le roule. A cet effet, elle prend un grand plat, un pot d'eau, du sel, des vans et un tamis. Avant de rouler le couscous, elle sépare la farine à l'aide du tamis. Plaçant alors le plat entre ses jambes, elle verse la grosse semoule, y répand de l'eau et commence à le rouler des deux mains alternativement. Elle ajoute un peu de farine et en rajoute peu à peu, puis secoue. Si c'est du gros couscous qu'elle veut faire, elle rejette le fin dans le plat et ajoute un peu d'eau. Si, au contraire, elle veut faire du fin, elle remet le gros dans le plat et ajoute de la farine. Quand le couscous est roulé, elle le met sur un plateau et le pose de côté. Elle a déjà mis la marmite sur le feu avant de rouler. Cette marmite est à moitié remplie d'eau : elle la laisse bouillir.

Si elle veut



faire du *mesfuf*, qui est un couscous excellent, au beurre et sucre, sans sauce, elle ne met que du cumin blanc dans la marmite. Quand le couscous est cuit à la vapeur, elle jette cette eau. Si elle fait du couscous à la sauce, elle met dans cette eau des dattes écrasées, les légumes dont elle dispose et de la viande. Sous la marmite, il y a un bon feu pour faire bouillir l'eau au maximum afin qu'elle cuise le couscous rapidement. S'il s'agit de couscous ordinaire, elle met dans l'eau la viande, les assaisonnements avec du piment fort et du piment doux moulu. Lorsqu'elle a mis ces assaisonnements, elle place le couscoussier sur la marmite et le bouche bien. Quand le couscous est cuit, elle recommence l'opération, ce qui veut dire que, le couscous étant cuit une première fois, elle le verse dans un plat, y ajoute de l'eau et le remet dans le couscoussier. Quand il est un peu posé, elle le remet sur la marmite. Quand il est cuit de nouveau, elle le remet dans le plat, le dégage et le jette dans la marmite. Si c'est du couscous avec sauce, quand il a cuit pour la deuxième fois, on le remet dans le plat et on verse la sauce par-dessus.

Le couscoussier est un ustensile dont le fond est percé pour laisser passer la vapeur. Quand (la femme) a mis le couscous dans le couscoussier, elle place celui-ci sur la marmite. Elle mouille alors une bande mince d'étoffe et elle en entoure le (bord du) couscoussier afin que la vapeur ne puisse passer ailleurs que par les trous. Elle sait que le couscous est cuit quand elle voit la vapeur sortir du couscoussier en faisant monter (le couscous). Quand elle s'aperçoit qu'il en est ainsi, elle enlève le couscoussier et le pose sur un plat. Quand le contenu de la marmite est cuit, elle descend la marmite; si elle n'est pas cuite, elle la laisse encore un peu. Elle la goûte. Si c'est trop salé, elle ajoute de l'eau; s'il n'y en a pas assez, qu'il en manque, elle en ajoute. Après avoir mis le couscous dans un plat, elle met la sauce par-dessus, avec les légumes et la viande: alors, ce couscous n'attend plus que les mains (des convives). Les gens présents s'approchent et se mettent à manger jusqu'à satiété. A la fin du repas, on partage la viande "pour s'essuyer la bouche". Après quoi, on boit le thé, s'il y en a. S'il n'y en a pas, on se soumet à Dieu.

Pour manger le couscous, les hommes le prennent avec la main, le font sauter une ou deux fois pour le mettre en boulette, qu'il devienne une bouchée qu'ils projettent

təg d əlmərfuf i llan d uššu i bhan s-wudi d-əssukKər bla lmrəgət, u-təttəg  
 day isammən iməlləbn təhbūst. Mmi yomm<sup>w</sup>u uššu s-əlfəwəw at-tənyəl  
 aman-u. Matta tqu uššu s-əlmərfət, at-təg aman-u tiini tumi t-təizut  
 i llan, d-lidam. Wadday m-təhbūstəu təlla ləgfit təjma ab-akK aman  
 ad-abrən uyləb, ad-səmm<sup>w</sup>ən uššu din din ya. Matta t-turšimt, as-  
 təg i-waman lidam d-yid-šra n-təhbūst d-fəlləla d-mərhija. Mmi-  
 as-təgru id-šra-y-u, at-təg guni ašəmma n-təhbūst, tmsəl-i. Mmi yom-  
 m<sup>w</sup>u uššu, as-təawəd d aəawəd i llan, mmi yomm<sup>w</sup>u uššu tamizzart  
 a-t-tənyəl tziwa. As-tKəmməl aman, tər-i guni. Mmi yərsu ik-  
 Kəš, a-t-tər ašəmma n-təhbūst. Mmi yomm<sup>w</sup>u, a-t-tər tziwa, a-t-  
 tar, təgr-i təhbūst. Matta d uššu s-əlmərfət, mmi yomm<sup>w</sup>u isəawəd, a-  
 t-gən tziwa, a-t-ərm, n-yəln-as əlmərfət s-ušəmma.

Guni d iggən-məgən i llan yomnukəb s-waddaj i-y-əttəgəb n-nəf-  
 əwəw. Mmi tqu uššu guni, at-təg guni ašəmma n-təhbūst. At-təhmər  
 taftilt, tmsəl sid-əs guni ab-akK əlfəwəw u-yəttif s-mani al<sup>a</sup> ad-ik-  
 attə dai s-təkdijin. Fəməttut təssən uššu yomm<sup>w</sup>u mmi tərre ləf-  
 wəw yəff-y-əd s-guni, mmi-d-yəssili. Mmi tərre am-mən, at-təkləg  
 guni tšərs-i tziwa. Matta təhbūst tmm<sup>w</sup>u, a-tət-təshəwəd; mat-  
 ta u-təmm<sup>w</sup>i, a-tət-təžž ikKəš. At-təmdī, matta di-s timsut uyləb, as-  
 tənni aman; matta ləši di-s, tšərs, as-tənni. Mmi təkKəs uššu təb-  
 si, as-təg əlmərfət s-ušəmma s-əlfəkiyət d-lidam, d-uššu-y-u yəssu-  
 ggum day ifəssən. Middən i llan din a-d-qəşəru n-əyr-əs, bədan tətənni  
 al-mmi ššurən adan-mən. Mmi ššin, ad-zumən lidam i-yisfəd  
 n-yimi. Mmi səfdən imi-mən, ad-swən lətai, matta yəlla. Matta  
 ləši, ad-zəqimən n-Rəbbi.

Š-yišša n-uššu, irgəzən ad-əbbin uššu fus-mən, zəwəddən-t ig-  
 gət-təkili ini mərtin ab-akK ad-yəlwī, ad-yədwəl təgəldim t a-t-gən

d'un coup de pouce dans la bouche ouverte. Les femmes prennent le couscous deux ou trois fois sur le bord du plat et le mettent dans leur bouche ouverte sans l'avoir secoué. L'homme qui mange comme les femmes prête à rire : nous nous moquons de lui, de même, d'ailleurs, qu'au sujet d'une femme qui mange comme un homme. De cet homme, on dit : il mange à la manière des femmes, et de cette femme : elle mange à la manière des hommes. Les enfants, garçons et filles, mangent avec les femmes "tant que le lait de leur mère est encore entre leurs dents." C'est ainsi que l'on dit d'eux jusque vers onze ans. A partir de cet âge, les garçons mangent avec les hommes et les filles avec les femmes. C'est ce que fera, dans quelques années, Sayah, le fils de Belkhir. Il prendra le couscous avec sa main en guise de cuiller, le pouce recourbé vers la paume, et tout ce qu'il trouvera devant lui, il le saisira comme un chien glouton.

Avant de commencer à manger le couscous, chacun creuse, fait une sorte de trou devant lui. On fait ce trou pour recevoir la sauce, qu'elle ne se répande pas de tous côtés. Lorsque quelqu'un ne s'y prend pas de cette façon, on lui dit : Les manières de l'âne sont meilleures que les tiennes. On ne mange la viande qu'en fin de couscous. Celui qui mangerait la viande avant le couscous montrerait à tout le monde qu'il est un goinfre. Cette façon de faire n'est pas correcte chez nous. Au sujet de qui fait ainsi, on dit : Il mange la viande avant de faire le trou. Si un hôte imprévu arrive, on va vite au marché acheter du couscous tout roulé, qui vient du nord. Il est fait de semoule. On l'appelle "le revenu" parce qu'il a déjà subi une première cuisson.

Pour réduire la mouture et le travail de roulage, on moud parfois une grande quantité de blé d'un seul coup et on le passe à la vapeur. Ainsi cuit une fois, nous l'enlevons et le faisons sécher. Quand nous voulons en manger, nous en prenons ce qu'il faut et le faisons repasser à la vapeur. Ce couscous s'appelle "le passé à la vapeur".

En dehors du couscous, la femme ouarglie sait préparer d'autres plats : pâtes, brouet, légumes, céréales concassées, pâtes rondes, grosse semoule,

imi-nson i llan yuru s-nəqəq-tihsin. Matta t̄t̄sədnan ad-amint uššu  
 mərtin ini tlata n-umbur n-tziwa, qm-t imi-nson i llan yuru bla-az-  
 əwəd. Argaz i ttət̄t̄ri am-t̄sədnan nttəgg-i tassa, nəttəzəzə kaukau  
 fəll-as am-t̄mattut i ttət̄t̄ri am-urgaz. Nqgar-as i-y-urgaz-u: "yattətt  
 məttuti", ini i-t̄mattut nqgar-as: "təttətt ərgazi". əbbəz, igrəzm ini  
 t̄sədnan, ttət̄t̄ri m̄ga-t̄sədnan mmi yolla axi n-nanna-t-son ddiy tif  
 mas-mson. Nqgar-ason am̄-mu al-mmi gin iggət əhdəğs n-yiilan.  
 N-əgg-t̄ri lwasul ttət̄t̄ri m̄ga-yigrəzm t̄-tiziwin m̄ga-t̄sədnan. D-ai-  
 n al<sup>a</sup> ad-ig, gi-monnaut n-yiilan, Sayəh, mmi-s m-Bəh̄ir. Ad =  
 yəbbi uššu s-fus-s am-t̄pən̄zait, nəqəq t̄ihsin yəğdof n-umməs  
 n-fus-s, aq illan d̄ssat-s a-t-yəbbi am-widi ifəffas.

Mmi nəhs an-ubda išša n-wuššu, makK iggən ad-iwanna, am-  
 m̄asi ad-yar abbu d̄ssat-s. MakK iggən yəttar abbu-s ab-akK ad-  
 yax di-s əlmərgət i-y-ul-əfsin n-tma-y-u tma-y-u. Matta iggən  
 u-y-iwanna, nqgar-as: "tikli n-uyyul tif tikli-k!" Aisum nttətt  
 -i mmi nəššu uššu. Mm̄asi yəttətt aisum Kəlb-uššu yəssəkna-  
 y-asm i-middri adan-s h̄ərkən. Fikli-y-u u-təbhi n-əyr-əna.  
 Mm̄asi yəttəgg am̄-mu, nqgar-as: "yəttətt aisum Kəlb a-u-d-iwan-  
 na". Matta yus-an̄-səd əddif, nttəh̄ n-əssuk n̄səy-səd uššu yə-  
 zəm ya i d̄-t̄tas̄m s-uzuyar. Yəhdəm s-əssmid. Uššu-y-u nqgar-  
 as "imfəwəwər" biha yomm̄u timm̄i tamizzart.

I-qəllt n-yizda d-yih̄dam d-yizlam, s̄səgət n̄z̄ad im̄ndi  
 uyləb, nəlləm-i, nəsfəwəwər-i. Mmi yomm̄u iggət-t̄k̄li, a-t-nə-  
 k̄ləg, nəsqar-i. Mmi nəhs a-t-nəš̄i, an-nəbbi si-s ai-ni ləzəm,  
 nəsfəwəwər-i iggət-t̄k̄li. Uššu-y-u nqgar-as "imfəwəwər".

Bla-wuššu t̄əggərḡr̄nt t̄əss̄m as̄mm̄i n-yid-išša it̄id̄nin  
 am-š̄šurba, d-uh̄rabid, t̄-tziut, t̄-t̄əddudin, t̄-t̄h̄m̄zin, d-yiuzan,

galette farcie, galette fine, chakchouka, orge grillé et pain levé.

Pour préparer les pâtes fines, elle met de l'eau dans la marmite, de la viande, des condiments, du piment et des oignons. Quand la marmite bout bien, elle y jette les pâtes. Dès que c'est cuit, elle descend la marmite. Pour manger les pâtes fines, on les verse dans une assiette et on commence à y tremper du pain. S'il n'y a pas de pain, on les hume à la cuillère.

Le brouet est un mets préparé avec des grains de blé moulus. On met de l'eau dans la marmite, on ajoute les condiments et on y jette des os, de la viande séchée et des truffes séchées. Quand c'est cuit, on lèche dans la main. Il y a trois sortes d'*ahrabid* : l'épais, le fin et le grossier.

Pour l'épais, on met dans la marmite de la grosse semoule. Pour le fin, de la semoule fine, avec du piment doux moulu et du curry. Quant au grossier, on fait tremper des graines entières dans l'eau, on les écrase grossièrement dans le mortier de bois et on les met à la marmite. Tout cela se mange sans pain.

Les légumes se préparent comme les pâtes.

Les *tiddudin* sont du jeune blé grillé et moulu dont on fait du brouet.

Les *tihenjin* sont du blé moulu fin avec lequel on roule un couscous à gros grains. Séché au soleil, on le fait cuire comme les pâtes.

Les *iuzan* sont une semoule grossière de blé cuite à l'eau dans la marmite dans laquelle, outre les condiments, on a ajouté du fenugrec, du safran. On y met en même temps de l'ail. Quand c'est cuit, on le laisse reposer avant de le manger.

La galette farcie, c'est des oignons, du piment doux moulu, du piment fort, de la tomate, des condiments, de la graisse de bosse et de la cervelle, quand on en trouve. Tout est broyé ensemble, ensuite mis au milieu de la pâte que l'on fait cuire à la poêle. On sort cette galette de la poêle quand sa peau n'est pas collée à la pâte intérieure. On ouvre alors la galette et on verse des œufs à l'intérieur. Une fois refroidie, on l'enduit de beurre et on la mange. On en fait ainsi pour les mariés et pour les femmes enceintes.

t-taknift tadunt, t-taknift taadat, t-taknift, d-mormaz, d-uyrum tasomm<sup>w</sup>i.

I-ššurba at-taq aman tahbušt, d-lidam, d-yid-šra n-tahbušt, d-falpla d-zalim. Mmi tubar tahbušt d-awshdi, as-tgar ššurba. Mmitomm<sup>w</sup>u a-tot-tashawwad. I-yiſša n-ššurba a-t-nag talsi, mabda nttalbez di-s ayrum. Mmi laši ayrum, a-t-naskal s-tronžayin.

Ahrabid d iggon-yiſša yottwahdam s-šhabbat zdint. An-nay aman tahbušt, ng-as i-tahbušt id-šra-s, nagr-as ihsan d-ušum i qqurom, t-tarfas i qqurom. Mmi yomm<sup>w</sup>u, a-t-nalloy s-yifasson-oma. Šan tlata n-yid-ahrabid: won d aziwar, won d azdad f-tahrišt.

I-won aziwar, nttogq-as i-tahbušt d iuzan iziwarom. I-won azdad, nttogq-as d iuzan izdadon, d-marhiya d-yifalpl. Matta f-tahrišt an-nashmar šhabbat mdant, nagr-int tidni, nagr-int i-tahbušt. Zottašša bla ušriš.

Zizizut tttwahdam am-ššurba.

Ziddudin d šhelluf yuraf yəzdu, ng-i d ahrabid.

Zihomzin d imondi yəzdu yilqiq. Nəllom sid-əs ušsu d aziwar. Nəsqara-t nttit, nssomm<sup>w</sup>a-t am-ššurba.

Iuzan d imondi yəzdu d aziwar, nssomm<sup>w</sup>a-t aman tahbušt. Ng-as id-šra-s i-tahbušt f-tfidat, d-bušffir, nagr-as iuzan, notnin f-tiššort. Mmi mm<sup>w</sup>in, a-tri-nšars ad-əron. Mmi rsin, a-tri-nəš.

Zaknift tadunt d zalim, d-marhiya, d-falpla, t-tmatom, d-yid-šra n-tahbušt, t-tadunt n-uməddis, d-uduf matta yolla. Gag id-šra-y-uddin f-yiggot-takli. Mmi ddiin, a-tri-nəg ammas n-witi i nssomm<sup>w</sup>a afuy. Mmi-d-nəbbi taknift s-ufuy aglim-əs u-yalli iləššəq mēawal-əs. An-nəssnikəb taknift, nnypl-as timədrin žəž-əs. Mmi tətməd, as-nədhon udi, nəšš-it. Nttogq-it i-yiſliyan ini i-tməgdwi.

Pour la galette fine, on étale la pâte et on la fait cuire fine à la poêle. Quand elle est cuite, on la coupe en petits morceaux que l'on passe à la vapeur dans le couscoussier. Cela se mange avec de la sauce. Pour préparer celle-ci, on écrase quelques dattes dans la marmite où l'on met aussi du piment doux pilé, beaucoup de tomate, des condiments, des fèves, du piment fort, des oignons, des pommes de terre et une poule, ou un lapin. Au moment de manger, on y verse du beurre. On la fait pour les mariés et l'accouchée.

La *chakchouka* est faite uniquement d'oignons avec de la viande et des assaisonnements.

Le pain levé est celui qui, après avoir été cuit, est partagé en morceaux que l'on met sur un plat. On y verse par-dessus de la sauce sucrée; on le laisse reposer jusqu'à ce que le pain ait absorbé l'eau; ensuite, on le mange.

Quant à la viande, on la mange immédiatement, en andouilles ou en farce. Pour faire des andouilles, l'homme achète des tripes au marché. Quand il les a portées à la maison, la femme les coupe en petits morceaux; elle les attache avec un fil dans un morceau d'estomac. Une fois ainsi ficelées, elle les suspend au soleil pour qu'elles sèchent. Sèches, on les conserve pour l'automne, lorsqu'on va habiter la palmeraie.

Pendant que Mahrez nous parle ainsi, Belkhir a commencé à faire le thé. Il nous appelle pour boire le premier verre.

Selon la coutume, nous devons en boire quatre verres. Comme accompagnement, on sert avec le thé des pois chiches grillés ou des cacahuètes. Le thé coûte cher, mais il est tellement entré dans leur être qu'ils ne peuvent s'en passer. Un ouargli qui n'a pas son thé pour le lendemain matin ne peut, le soir, trouver le sommeil. S'il n'a comme argent que la somme suffisante pour le souper et pas de thé, il ira dormir sans souper plutôt que sans thé. Qu'on donne du blé à quelqu'un, il en vend la moitié pour acheter du thé. S'il a déjà le blé et pas le thé, à voir sa mine, on dirait qu'il ne possède rien du tout car manger sans, ensuite, boire le thé, ce n'est pas manger.

I-taknift tazdat an-nar ariti, nisamm<sup>w</sup>i afray azdad. Mmi yomm<sup>w</sup>u,  
 a-t-nokod d-attufat d ikhlym nassawar-i yuni. Zottwassa s-lmargat.  
 I-lmargat n-taknift tazdat an-nemi ainiy tahbu<sup>t</sup>, ng-as morhiya d-attma-  
 tom uylab d-yid-šra n-tahbu<sup>t</sup>, d-wawon, d-felfala, d-zalim, d-batata, t-tya-  
 zit ini agrogiz. Mmi nahs a-t-nāsī, as-nonyal udi. Attagg-it i-yuliyān,  
 t-tmsazurt.

Zšksuka d zalim yomm<sup>w</sup>u s-yihf-as mēa-wisum d-yid šra n-tahbu<sup>t</sup>.

Ayrum tasamm<sup>w</sup>i d mmi yomm<sup>w</sup>u afšis, a-t-nzun d attufat, n-  
 ssara-int tawšrit. Asant-nonyal lmargat n-tahlaut, a-t-nāšš ad-yars  
 al d-yakšaf aman as-ngu. Mmi tōn-yoswu, a-t-nāsī.

S-lidam nttatt-i dindin ya ini ng-i tikurdasin ini ng-i lmahši.  
 I-yiga n-tkurdasin argaz ad-isay əssuk tadawwart. Mmi tōt-əd-yiwi  
 taddart, taməttut a-tōt-tōnkod ikkəhikkəh, təqqon attufat-u s-tenni  
 g-iggon əttəf n-nkršət. Mmi tōit-təqqon, a-tōit-tagol n-tf<sup>w</sup>it ad-əq-  
 qaront. Mmi qqurent a-tōit-nəhba i ləhrif, mmi nəzəy tigomma.

Ssagt-in i yolla Mahroz yəssawal-ana, Bəhiz yəbda yəssəhlad latāi.  
 Štay-u yolla yəqqar-ana f-yiswa n-nkās amizzar.

Matta f-takli i qquwon di-s, ain-yolzon an-insu rəbga n-nkisan.  
 I-y-asətbəg n-matāi nttiš bablabi ini kaukau. Latāi yəpla; wamma  
 yutf-asn i-y-At-Warəron ulawon-onon, ul-zomməron ad-əqqimən  
 bla-ntta. Iggon əggarəron, matta laši n-əyr-əs latāi n-yabšša ihbi-  
 yan-əs, w-az-d-yəttis anuddon. Matta n-əyr-əs idrimən day əlqimət  
 n-umənsi, laš n-əyr-əs i-latāi, ad-insə bla-umənsi u-la insə bla latāi.  
 Matta nūs-as əhəbbat i-yiggon, ad-ijəzəzəz əzəron-mənt ab-akik ad-  
 isəy latāi. Matta n-əyr-əs əhəbbat bla-latāi, mmi təkədəd n-udm-əs,  
 at-tinid u-yəksib ula d šra, biha, matta yəššu u-yəswi latāi, amm<sup>w</sup>asi u-  
 yəšši.

A Ouargla, nous prenons grand soin du pain et des dattes : nous ne les laissons pas traîner à terre. Si, marchant dans la rue, nous trouvons du pain ou des dattes par terre, nous ne marchons pas dessus : nous les ramassons et les plaçons dans un *marabout* : nous évitons de mettre le pied dessus. Les pauvres qui passent par là peuvent les prendre.

Chez nous, quand le repas est prêt, nous avons une certaine façon de le prendre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes. Chez nous quand le manger est prêt, nous nous mettons ensemble, moi, Belkhir et mon père d'un côté ; ma mère, mes sœurs et les femmes de la maison, d'un autre côté. Avant de manger, nous nous lavons les mains : celui qui ne se lave pas les mains ne mange pas avec nous. S'il s'approche pour manger, nous le chassons en lui disant : Un âne est mieux que toi. Nous ne nous asseyons pas sur des chaises, à l'européenne, mais par terre, jambes croisées. Quand nous sommes peu nombreux et qu'il y a de la place pour tous les convives, nous faisons face au plat. Quand nous sommes nombreux et qu'il n'y a pas beaucoup de place, nous tournons le côté au plat afin de pouvoir tous y puiser ensemble. Si quelqu'un prend le plat entre ses jambes, c'est inconvenant et nous disons de lui : C'est un goinfre. Pour prendre le repas, nous ne mettons pas de serviette de table, à l'européenne : nous n'en avons pas l'habitude et nous n'avons pas les moyens. Avant de commencer à manger, nous disons : "Au nom de Dieu!"

Maintenant, nous n'avons pas les mêmes manières que nos anciens. Actuellement, on mange avec des cuillers, sauf quand on reçoit des *tolba* suivant les anciennes manières et qui mangent avec les mains. Quand ces gens-là sont avec nous, nous suivons nos origines.

Pendant le repas, nous ne nous regardons pas les uns les autres et, si nous nous regardons, nous baissions aussitôt les yeux. En mangeant, nous prenons garde à ne pas faire de bruits de bouche. Nous ne mangeons pas avec hâte. Le pain est présenté sur un plateau et c'est le père de famille qui le partage de ses propres mains. Cela fait, chacun prend un morceau de pain. S'il y a du bouillon, chacun place sa cuiller devant lui, contre l'assiette ou sur la nappe, et trempe son pain dans la sauce. Quand on a fini son pain et qu'il y a encore de la sauce, on la prend avec la cuiller. Nous n'avons pas la coutume européenne d'une assiette pour chaque convive:

Wargom nottawised ləbbar fuyrum t-təini; u-təi-nəgqir tamurt. Matta nolla  
nəgqer aɣlad, naɣ-əd aɣrum ini ainiu tamurt, u-nəgqəb fəll-as. A-t-nəbbi nɣi  
g-iggən umrəbəd, nətthayad fəll-as ɗar. Id-bab-m i-y-ul-skibən, mmi  
gəgben s-addiw-əs, ad-zomron a-t-əbbin.

Mmi yommu u iṣṣa taddart-rina, n-ɣr-onna iggət təkli i-yiṣṣa - s.  
Fissdnam u-ttətrrit mɛa-yirgazon. Ƴm-na, mmi yommu u iṣṣa, nəṣṣin  
d-Bəbhir d-baba-u f-yiggət təkli; nanna-u d-yistma t-təsdnam-onna  
f-yidis. Kəlb a-u-n-nəṣṣi, an-nisired ifassm-onna; wasi u-yəssirəd ifas-  
sm-əs, u-yəttətt mɛa-na. Mmi-d-yəgqəg n-yiṣṣa, a-t-nəgqəg, nini-as : «  
Aɣɣul yif-ək!» U-nəttqimi lkwarsa am-yirumiyən, wamma nət-  
qima tamurt nəttrəbbəg. Matta nolla drus d-matta yolla abrid i-  
middəi i hən ad-ṣṣim, ntti-az-d dəsət-onna i-təbsi. Wamma mat-  
ta nolla uɣləb, ləsi abrid i-middəi, ntti-az-d idis-onna i-y-uwəra  
n-yiṣṣa ab-akk an-nawoi iman-onna. Matta iggən yur-as idəron  
i-təbsi, u-yəbhi; nqqr-as : "ədan-əs həkən". I-yiṣṣa u-nttəg ta-  
məndilt am-yirumiyən, biha u-nonnun sid-əs, was-nəzmir. Mmi  
nəbda iṣṣa, nqqr "B-ismi klah!"

Imar-u u-nəlli nəgqer am-At-Bekri. At-imar-u ttətrri s-tərnə-  
yin; ɗai matta n-ɣr-omən əttəlbə i gqurəm tikli n-At-Bekri ttətrri  
s-yifassm-omən. Mmi llan middəi-u mɛa-na, nttəbbəg-d azur-onna  
Mmi nolla nttətt, u-nənkəkəd iman-onna, matta nənəkəd an-nim-  
mər titt-rina nəsrs-it. Nottawised ləbbar i-y-uməttəg. U-nhərrəs iṣṣa.  
Aɣrum yors tandunt, d-baba n-təddart aq-t-təzunən s-yiffasn-əs. Mmi  
izun, makK iggən ad-yəbhi aɣrif. Matta d ləqliɣət, makK iggən ad-ig  
tərnəzait-əs dəsət-əs təbsi ini təməndilt, yəlla yəbbəz aɣrum dəs-  
sət-əs əlmərgət. Matta yəqda aɣrum, təqqim-əd əlmərgət, a-isi-yəs-  
kəf s-tərnəzait-əs. U-nttəg am-yirumiyən makK iggən s-təbsi;

il n'y a qu'un plat pour tous. Quant au couscous, chacun prend devant lui sans aller prendre devant le voisin. Quand il y a de la viande, nous la mettons de côté; lorsque nous avons fini le couscous, nous la partageons avec nos mains. Pour boire pendant le repas, on place à côté du plat un pot à eau plein. Si quelqu'un veut boire, il boit et passe à son voisin. Nous ne parlons pas en mangeant.

Quand ils sont encore petits, les enfants mangent avec les femmes; quand ils ont grandi, ils mangent avec les hommes. S'ils se mettent à parler en mangeant, le chef de famille leur applique un coup sur la bouche.

Si, à la fin du repas, quelqu'un vient à éructer, ce n'est pas chez nous une impolitesse comme chez les Européens. Celui qui a fait le rot dit: "Louange à Dieu!" Quand nous avons mangé, nous nous lavons les mains avant le thé.

Maintenant nous avons vu ce que mangent les Ouarglis. Un autre jour, s'il plaît à Dieu, nous parlerons d'autre chose.

Merci, Seigneur Hadj; nous ne savons pas quoi faire pour te remercier de la peine que tu t'es donnée aujourd'hui: Dieu seul la connaît. Que Dieu te rende ce que tu nous as fait: qu'Il te réjouisse par la concorde en ta maison; qu'Il écarte de toi tout malheur; qu'Il te protège en tes enfants: qu'ils soient de bons travailleurs pour soutenir leurs parents dans leur vieillesse et te rendent ce que tu as fait pour eux. Au revoir, à un autre jour, si Dieu veut et s'Il nous garde parmi les vivants. Restez dans la paix de Dieu.

---

təbsi iggim i-gaq. Matta d uššū, makh iggim yəttətt s-dəssat-sə u-yəttih n-dəssat n-mmm<sup>w</sup>a-s. Matta yolla lidam, a-t-nəq f-yidi; nmi nəššū uššū, a-t-nəzun s-yifassm-mna. I-yiwa mēa-yišša, nttəq s-addu təbsi ošdu yəššū. m<sup>w</sup>aman. Mmi yəhs iggim ad-isu, a-t-yəbbi, isu, yūš-as-t i-y-mmm<sup>w</sup>a-s. U-nssiwil nmi nolla nttətt.

İbzəz, mmi llan d ikhijom, ttətrri mēa-tsədnan. Mmi gmin, ttətrri mēa-yirgəzom. Matta, nmi llan ttətrri, ssawalom, baba n-təddart isəql-asm əhmūš-mson s-təiti.

Mmi nəqda išša, i yolla yəttəgəzəz iggim, uhu d qəllət n-səddəfət am-yirumiyom. Mmu gəzəzom yəqar: «Fjmd-ullah!» Mmi nəššū, an-nə irəd ifassm-mna Kləb latəi.

İmar-u nəzru ya ai-n i ttətrri At-Warqom. Al-iggim-m<sup>w</sup>ass, mat-ta yəhs Rəbbi, an-niəwəl f-əhijət tididət.

Yərhom waldi-k, a Si Khaš, u-nššin matta al<sup>a</sup> ak-nəq i-y-uš-mil ai-n-təmməzəd əss-u; u-t-yəššin dai Rəbbi. Rəbbi ak-yərr ai-n ai-n-təgid, yəssəfərh-ak s-qəllət m<sup>w</sup>awal təddart-ək, ad-i-bayəd fəll-ək tiiti, ihund-ək f-tarwa-k, ad-ilin d ihəddamm al<sup>a</sup> ad-šəmməzən ləhl-mson ussan-mson inqura, ərrm-ək ai-n i təgid fəll-asm. Al-iggim-m<sup>w</sup>ass, in-ša-Allah, matta uddəz šəqg-yini-n iddəron. Qimat talwit n-Rəbbi!

- L'ARTISAN OUARGLI -

"Celui qui veut manger doit tendre le bras." Ceci est vrai à Ouargla comme en tout pays. Les Ouarglis mangent, mais pas toujours à leur faim. Beaucoup d'entre eux vivent misérablement. Si nous voulons essayer de comprendre pourquoi il en est ainsi, nous remarquerons tout de suite que bien peu travaillent vraiment toute la journée, non seulement pour gagner la nourriture quotidienne, mais aussi pour faire quelques réserves. Ils ne savent pas organiser leur vie matérielle ni prévoir l'avenir. Ils se contentent de trouver de quoi subsister chaque jour, sans se soucier du lendemain. Ils disent : "Ce que le jour apporte, la nuit le mange ; ce que la nuit apporte, le jour le mange." Dans une famille d'une dizaine ou plus de personnes, on en trouve deux ou trois qui travaillent, tandis que les autres vivent sur leur dos.

A quels travaux les Ouarglis s'adonnent-ils ? On peut dire qu'ils sont en majorité ouvriers agricoles. En effet, les propriétaires de palmeraies sont ordinairement des Mozabites et des Arabes, avec quelques Ouarglis. Tous, en somme, travaillent dans leurs propres jardins ou sont ouvriers agricoles chez d'autres. Il existe un grand nombre de petites boutiques dans lesquelles on trouve de tout. Quelques Ouarglis sont courtiers et vendent

## — Asmnaɗ ɗɗ-gargaron —

"Mmu hɗon ad-yəss̄ ad-yəzzəl ayil-əs". Fu tolla Wargaron am-tmura. At-Wargaron təttoŋ, wamma u-tt̄sirin adan-mson dima. Uylɓ si-son tanɓddurt-ɗison t̄ tazzawalit. Matta n̄h̄i an-n̄ssm miya am-mu, an-n̄z̄er din din ya lasi uylɓ hedd̄om̄on t̄ul sm-m̄w̄ass, uhu i-yiṣṣa d-yiṣwa n̄-m̄w̄ass, wamma i-yigra n-yikk̄oh̄ n-dəff̄or. Ul-ss̄inon igdal iman-mson əlhiyat n-əddan-nit d-yiqqal n-ai-n al<sup>a</sup> ad-d-asm. Fərr̄oh̄on s-ai-n al<sup>a</sup> ad-ṣ̄ss̄m makk-<sup>al</sup> u-tteqqal̄on n̄-m̄w̄aṣṣa nn-<sup>al</sup>; qqaron: "Ai-n i-dd-yiwi d̄əg-gass, a-t-yṣṣ̄ d̄əg-gid; ai-n i-dd-yiwi d̄əg-gid, a-t-yṣṣ̄ d̄əg-gass". Zaddart n̄-n̄s̄yal n-yiqqat̄ t̄n̄s̄ḡ̄ ini uḡar n̄-midd̄on, at-taf̄ad di-s̄ son ini tlata i hedd̄om̄on, maff-yidid̄nin təttoŋ f-tk̄ornin n-yid bab i llan hedd̄om̄on.

Matta hedd̄om̄on At-Wargaron? At-t̄m̄r̄ad at-tinid gag-m̄sm d-ih̄om-mason. Id-bab-on n-t̄z̄dait̄ uylɓ n-At-sm̄z̄ab d-aɗrabon d-yiqqon iggon n-At-Wargaron. Gag-m̄son hedd̄om̄on tigm̄ma-n̄son ini d-ih̄om-mason tini-n n-aɗrabon. Klant tih̄una t̄ tik̄hihin uylɓ mani t̄ttaf̄ad di-son̄t əlhiyat uylɓ. At-Wargaron llan m̄m̄n̄ait̄ si-son d idollal̄on i z̄m̄zan

des produits de Ouargla, en touchant une commission de courtage. Outre les travailleurs agricoles et les boutiquiers, il y en a quelques-uns qui exercent les métiers de forgeron, de menuisier, de couturier. On trouve également des maçons, des bouchers, des coiffeurs et des puisatiers.

Qu'est-ce donc qu'un artisan? C'est un homme qui travaille sur une matière et la transforme à sa guise. Ainsi donc, on peut affirmer que, à Ouargla, il n'y a pas de vrais artisans. Nous pouvons donner le nom d'artisan au forgeron, au menuisier, au couturier et aux femmes qui travaillent la laine. A regarder ces artisans, on reste bouche bée. Parmi les six ou sept mille habitants de Ouargla, on trouve quatre forgerons, autant de menuisiers et guère plus de couturiers.

Les enfants ne reçoivent jamais chez eux de conseil professionnel. Les pères de famille sont incapables de leur donner des conseils sur un métier. Ce n'est qu'à l'école, où nous les formons de façon désintéressée, que nous leur donnons quelques avis et leur indiquons la manière de se servir de leurs mains. Nous mettons à leur disposition quelques outils dont nous leur enseignons le maniement. Ces outils sont: le marteau, les tenailles, la lime, la scie à bois et celle à métaux, le burin, l'étau et d'autres encore. Au moyen de ces outils, les enfants confectionnent de petites caisses, des manches d'outils agricoles, des tables, des planchettes d'école coranique. Ils réparent aussi leur propre outillage agricole. Les plus habiles d'entre eux n'arrivent pas à exécuter des objets parfaits. Leur travail est plutôt une imitation. Rien n'est parfaitement travaillé par ces jeunes.

Observons ce que font les plus ingénieux parmi eux. Puisqu'ils ne sont pas nombreux, nous n'aurons pas à nous fatiguer beaucoup à parcourir les rues de Ouargla à leur recherche.

Allons voir d'abord le menuisier.

ai-n i-dd-yiwi Wargron, ttaym alqimat n-əddalt-nisim. Bla-yihəddamon n-tgemma t-tguma llan mənnaüt i həddomon tahəddatt t-tnsəzzart ini ta-gonnait. At-tafəd diħ ibənnaym, iqəzzaron, ihəzzamon, iduyaym.

Ašənnag akik-is d matta? Ašənnag d wən i həddomon q-iggət-əlħiyət, yəttərra-tət-əd f-mak i yħs. Matta f-f<sup>w</sup>am-mu at-təmrəd at-tinid laši isənnagən Wargron. An-nəməz an-nini isənnagən am-uhəddad, anəz-zar, aymnai t-tədnan i həddomət tədduft. Mni təkəd m-middən i llan d isənnagən, ad-yəqqim imi-k yuru. Gi-səttə aləf ini səbca aləf n-At-Wargron at-tafəd səbca d ihəddadən, inəzzaron am-məy, diħ d iqənnaym ikkəħ üzər-nəm.

İbəzz nətmin u-ttəyən ula d awal n-yimi f-yiggət əssəngət. İd-baba n-təddart ul-zəm mərəm asn-üəm mənnaüt n-yiwalən n-yiggət-ət-əngət al<sup>a</sup>-tət-awin n-uyil-nəm. Doi likul mani ntəgg di-sən i-ħəbbi, ntis-əsən mənnaüt n-yiwalən al<sup>a</sup>-asən-əskən əskəkkəd n-yifas-sən-nəm. Ntis-əsən ifassən-nəm mənnaüt n-nəməyəl, nəssəkna-y-əsən mak al<sup>a</sup>-asən-gən i-y-əsiquri-nəm. Ləməyəl-u t-tk adunt, d-əkkullam, d-əšrimiyət, d-əlumnəsar n-əlləħ d-wən n-uzzal, d-əl-məqar, d-əzzəyyar d-əlħiyət ididnin. S-ləməyəl-u İbəzz həddomon əswanduk ikħiyən, d-yifassən n-yid-šra n-tgemma, t-təwawəl, d-əl-ləwəħ i-tməzida. Əddələn ula d əħiyət i həddomon si-d-nisim tigm-ma-nəm. İd-bab-m i bhan si-sən ifassən-nəm w-əsən-ssiwidən ad-gən əħiyət təbħa mak al<sup>a</sup>-ad-d-tas. İhdam-nəm d ihdam n-ugənəd. Laš ula d əħiyət təhdəm akkət-ət s-İbəzz.

İyya an-nəkkəd id-bab-m asən-yəsufuf ihf-nəm q-ağ tteggən. Biha ul-əllin uyləb, u-nəttəddəb iman-mna i-təzzəla n-uyulad ni-m<sup>w</sup>Arqəm i-y-afə-nəm.

Yallah, an-nəzwa an-nəzər iggən-unəzzər!

Son atelier est là, tout près. On sait facilement qu'il est menuisier. Au-dessus de sa porte, il y a une grande plaque qui porte une inscription en un français malhabile et indique aux passants que le patron de céans est un menuisier moderne, habile en t o u t genre de travail. Le long du mur, on aperçoit des caisses et des portes prêtes à être vendues.

Entrons. Nous sommes dans un petit atelier d'environ douze coudées de longueur sur six coudées de largeur. Au milieu de l'atelier est l'établi sur lequel il travaille et qui supporte un étau de fer et d'autres outils. Le long des murs, on voit des caisses, des portes et des tables inachevées, des planches rabotées ou non. Sur les murs sont installés des piquets et des clous auxquels il suspend ses instruments de travail. Tout cela est en désordre. Pour se faire un chemin, le patron de l'atelier a trouvé un stratagème : à mi-hauteur des murs, et allant d'un mur à l'autre, il a placé des poutres recouvertes de planches et formant ainsi un plafond qui recouvre le tiers de l'atelier. Au-dessus de ce plafond, il peut mettre tout ce qu'il veut.

Le patron de l'atelier est un homme fort, très noir. Dès le matin, de bonne heure, on l'entend travailler et on entend résonner son marteau. Il travaille parfois tard la nuit, quand il a beaucoup de travail et que les gens réclament ce qu'ils ont demandé. Que fait-il donc pour que les gens aient ainsi besoin de lui ? C'est ce que nous allons voir maintenant en quelques mots.

Pour une maison, on a besoin de porte, fenêtres, étagères, de petites tables à thé ou à manger, de grands coffres pour ranger les affaires. Certains veulent une armoire fermant à clé. Les ouvriers agricoles veulent faire réparer les poignées de leurs manches d'outils. Les propriétaires de charrettes abîmées vont le trouver. Pour ces travaux et d'autres, c'est à lui que nous avons recours. Il a appris à travailler le bois au contact des Européens, au génie. Il a vu comment ils s'y prennent pour travailler le bois

Zahnut-ss tälla dai da s-addiw-mna. U-nattgeddeb uylab i-yissan-ss d-a-nəžžar. Ažmna n-tswurt-ss tälla t-tolluht di-s t-ttwarī s-trumit t-egyb, t-ssk-na-y-asm i-middōi bab n-təhnut d-anəžžar n-at-imar-u, y-asm d-awb-di ihdam n-ag-d-usin. Idisan n-yimuran llan di-son əsswanduk t-twira n-yinza.

An-natfat! Hak-ana q-iggət təhnut t-takhiht i llan ad-d-tas di-s iggət t-nəgi n-yipilən t-təzzer d-yiggət sətta n-yipilən t-tarut. Ammas n-təhnut di-s taula i-y-ihəddom di-s. Ažmna di-s əzzyyar m-muzzal d-yid-šra ididnin. Idisan n-yimuran di-son əsswanduk t-twira, t-twawəl i llan ddiy uson ihdam, t-tolwəb h-ərdōit ini ubu. Imuran di-son ižəžžon d-yiməsmar mani yəttəgəl di-son id-šra-s n-yihdam Gaç ini rin iggən f-yiggən. I-y-afa n-ubrid bab n-təhnut yufu iggət ə-hiyət = imuran, ammas, igu di-son ixfurər s-muru al-muru. D-yi-xfurər-u ttwadnən s-tolwəb qin am-təkərbust i ttadnən tət n-təhnut. Ažmna n-təkərbust-u ad-yəzmər ad-ig di-s gaç ai-n i yəhs.

Bab n-təhnut d-argaz yonda d-əzggal uylab. Yəbsiia bəbri as-təlləd ihəddom, nəttsəlla-y-as i-tkadumt-ss təttdəndin. Səgət ihəddom al-dəg-gid matta ihdam n-əz-ss uylab d-middōi ssiulon f-ai-n i hson. Matta yəttəgg, middōi hson-t uylab? D ai-n ala-an-nəzər imaru s-mənnaut n-yiwalm.

I-təddart ain-yəlzom tawurt d-sižžbak d-ləmrafəç t-twawəl t-tikhijin n-natāi ini n-yiša, d-əsswanduk izəglak i-yiga n-yid-šra. Mənnaut əhson bəžzanət i məslon s-ətnast. I-homməton əhson iğdal n-yifasson n-təžžhin n-yid-šra-nson. Id-bab-on i n-əz-mson id-karusa, matta rəžžon, ttason-d n-əz-ss. I-yid-ihdam-u d-yid-ihdam ididnin nttəb n-əz-ss. Yəlməd ihdam s-ubənsək n-ənnu-ru ihdam n-əllub ə-žini. Yəzru mak as-təggən i-llub i-yihdam

et en faire tel ou tel objet. Il a acheté ses outils ici ou il les a fait venir d'ailleurs. Il ne trouve pas ici le bois qu'il désire, parce que, à Ouargla, le bois de palmier est impropre à la menuiserie. Le bois dont il se sert vient de Djelfa ou d'ailleurs.

Il fabrique des caisses aux arêtes couvertes de tôle, des caisses peintes de couleurs vives, rouge, bleu, vert, car ces couleurs plaisent aux Arabes et aux Ouarglis. Si nous passons sur elles la main, nous nous rendons compte de ce que ces planches ne sont pas finement rabotées, qu'elles sont rugueuses, que, parfois, elles ne joignent pas bien et qu'il y a du vide entre elles. Il fabrique ces objets à la commande des clients ou bien pour les exposer à la vente. Il ne risque pas le chômage et ne se soucie guère des concurrents meilleurs que lui, car il n'y en a pas. Il a de nombreuses pratiques, pas seulement des Ouarglis, mais aussi des gens de N'gouça et des Arabes. A cause de cela, il a son souper assuré, car c'est un homme fort, à qui plaît son métier.

Autrefois, il n'y avait pas de menuisiers, mais seulement des charpentiers, qui taillaient des poutres, des ensouples de métiers à tisser, les troncs de palmier des leviers à bascule pour puiser l'eau. Il y en a encore aujourd'hui.

Voyons un autre métier exercé par quatre ou cinq Warglis : celui de forgeron.

Tout le monde aime les forgerons parce qu'ils aiment tout le monde. Leurs instruments sont primitifs : une masse, une enclume, un soufflet en peau de chèvre et des tenailles. Actuellement, ils utilisent beaucoup d'outils européens. Leur travail consiste à réparer des ferrures de portes ou fenêtres, aiguïser des couteaux, réparer des faucilles, rétamener les marmites et bien d'autres choses. Leur atelier est exigü et sombre ; eux-mêmes sont noirs de fumée.

Allons visiter l'un d'entre eux, très habile. C'est Belkhir Messâoud Mimouni, un jeune homme. Quand tu le verras, remarque ses mains et ses haillons noircis et tachés d'huile. Il ne sait pas bien le français, mais

n-nhiyt-ni ini n-nhiyt-ni. Yosu id-šra-s s-sa ini s-tmura. I-lluy i-yəhs  
u-yəttif da, biha Wargron əlluy n-təzdait u-təbhi i-təzəart. Əlluy i-y-ihəddom  
sid-s yəttas-əd s-šəffa ini s-tma-y-on tididət.

Ihəddom əswanduk i llan tiqəzmin-məm udnont s-əqəzdir, əswanduk  
u ttwahədmən s-əllwan əşglən am-təzəqəht, tasmawit ini tazizənt, biha  
llwan-u əzəbm-asm i-y-əcrabm d-At-Wargron. Matta n-əkk-int, ad-na  
wi ləhbar f-təlwəb ul-əhriddit d awəhdi, t-tikərdadin, t-təlwəb səgət  
ul-ləiqənt d awəhdi, t-təzəant-əd əbrid. Ihəddom əhjiyat-u f-ai-n i hən  
id-bab-məm, ini ihəddom-in, yəssərs-in i-mmu hən. U-yəttəqimi  
d war-ihdam, u-yəttəmməm f-yididnin i qəwən tikli-s a-u-d-həd-  
mən ifm-t, biha ləši. Middən n-əyr-s əyləb, uhu day At-Wargron, wam-  
ma ula d At-Yingusa, d-əcrabm i d-ttəsm. Gəddəra-m-məam-mu  
amənsi-s yəlli-d zəff, biha nətta d bab m-məyil, i-əzəb-as ihdam-s.

Bəkriləši inəzəron; llan day ihəššabən i ttəgən iyurər d-yifəzə-  
zən, t-təidmin, d-uyrur n-yizbad. Ddiy llan al-imar-u.

Iyya an-nəzər iggən-yihdam i ttwahədmən s-rəbga ini hənəsa n-At-  
Wargron, d wən n-uhəddad.

Gəg middən hən ihəddadən biha nətmin hən middən. Id-šra-  
məm d id-šra m-bəkriləši: t-təadumt t-təzəglukt, əzəzəbət t-təsudit n-  
uqlim n-təhəsi, d-ətkullam. Imar-u həddəmən əyləb s-yid-šra n-  
yirumiyən. Ihdam-məm d igdal n-əzəzəzət, əsməəd n-mməasa,  
d igdal n-yiməzəran, əlshəm n-təhbəšin d-əhjiyat ididnin. Zəhnut-  
məm t-təkhijət t-təallast, nətmin q-gəman-məm yəulən s-əddəhban.

Iyya an-nəzər iggən i llan ihf-s yəssufuy-as. D-Bəhbir Məgud Mi-  
muni, d aməkrus. Muni t-təzrid, at-təzəd ifəssn-s, mēa-t-yəmmi-  
s t-tiyyəgalin əqəqəqənt s-əzət. U-yəssim tarumit d awəhdi, wamma

il le parle un peu et arrive à exprimer ce qu'il veut. Il a voyagé à Alger, Constantine. C'est quelqu'un qui s'intéresse aux secrets de l'ère moderne. Il a côtoyé des Européens au travail et il a vu leurs méthodes de travail. Il a lu des livres de technique. Intéressé par tout cela, il a voulu le réaliser pour son propre compte chez lui et faire lui-même ce qu'il a vu et lu. A cet effet, il s'est procuré de l'outillage, sur place ou ailleurs. En voilà un qui n'est pas comme tout le monde. Un bon nombre de jeunes ont vu par eux-mêmes la manière de travailler des Européens et ceux-ci la leur ont montrée, mais bien peu d'entre eux s'y sont appliqués et en ont profité comme lui.

Son atelier ne se distingue en rien des autres maisons au milieu desquelles il se trouve. Il a aménagé sa maison pour y travailler et recevoir les clients. C'est une maison ouarglie ordinaire, avec sa cloison chicane face à la porte d'entrée, son patio avec les chambres autour. Au fond du vestibule, il y a le bassin en ciment où il garde l'eau pour la trempe. Contre le mur, une petite armoire est pleine de pièces de cycles. On y voit aussi un plateau de phonographe. Par terre, près du mur, des roues de bicyclettes.

Entrons dans le patio. Il te sera malaisé d'y circuler parce qu'il est encombré de bien des choses. Que voyons-nous en premier lieu? Une perceuse. Elle est surmontée d'une grande roue très lourde qui entraîne la mécanique. Cette machine date de son père, qui fut lui aussi forgeron. Son fils continue son travail et essaie de faire mieux que lui. Sur notre gauche, tu peux voir des enfoncements dans le mur, pleins de morceaux de fer de toute sorte, et des outils pendus aux murs. Au pied du mur, et contre lui, une grosse table huileuse, maintenue par deux barres de fer plantées en terre. Sur cette table, des lampes à carbure, des boîtes, des clous, des clefs, depuis la toute petite jusqu'à la très grosse, des ustensiles de cuisine, etc... Au milieu du patio, au pied d'une colonne, une enclume est posée sur un billot de bois. Au fond du patio, voici la forge  
à soufflets.

yessawal ikkōh, yəqqar aq ihəs. Yəzwa n-tmura, n-Drayer d-Qəmtina. D iggōn i llan yəhs əssər n-at-imar-u. Iḥank mmasara heddōm, yəzru mak i ttəg-gōn i-yihdam. Yəzəm ləktubat i sawal m f-yid-ihdam. Yəzəb-as am-mu, yəhs g-goman-əs iga yor-sən, ihdam n-ai-n i yəzru d-ai-n i yəzəm. I-wam-mu yəpuloṣayl i llan s-sa ini s-tmura. Štay-u iggōn hedd i llan u-y-igi am-middōn ididnin. Uyləb n-nbəz zrin immiyon s-titt-risən mak i-ttəg-gōn i-yihdam, əsknən-asən; wanma laš uyləb i llan əssərən tim-mən d awəhdi, lbin si-sən am-notta.

Zəhnut-əs u-təttbini s-wammas n-təddarin i tolla di-s. Yəzəl taddart-əs i-yihdam, mani d-ḥasən middōn, zəarən-t. Z-taddart n-At-Wargōn s-ummud-əs dəffər-twurt, d-ummisiddar s-yid-ikumar idisan-əs. Wadday m-təskift di-s əlmažən n-əssima mani yəttəgg aman di-s i-tḥəddat. Muru di-s ləhzanət t-taklyift təššur n-nḥiyat i nəffənt i-bas-klit. Yəlla di-s ula d əssḥōn m-byannu, Zəhnut, s-addu muru llant di-s sōnt-ləzəali m-bas-klit.

Iyya, an-natəf n-ummisiddar! U-təmməzəd at-tiqurəd mak i təhəd di-s, biha yədbək n-yid-šra. Matta nəzər tamizzart? D-mašina n-asmukəb. Ažonna-s di-s iggət-ləzəalt t-təzəlukit təzə i-t-su-guran. Zu, n-əzəg-baba-s i llan ula d notta d əhəddad. Umi-s yəlla ihəddōm aq-d-yəzəu baba-s, yəhs ad-yəhdōm yif-i. Zəzəlmət-mna at-təzəd əkiwat ššurət-əd n-yid-uzzal mak-šəm-ilin, d-ləṣəyəl uqlən imuran. Wadday m-muru s-addiw-əs tolla t-tayla t-təziwart təzəyət ikkōh, tətəwattəf s-səm-yid-uzzal ttwəštən tamurt. Ažonna-s at-təfəd di-s id-əlməsəbah n-udpax, d-yihbiyan, d-yiməs-mar, t-tnisa s-təkdit əl-təzəlukit, t-tmōnnasin n-yirkab, d-aq əllan. Ammas n-ummisiddar, waddai n-nəzərət tolla di-s iggət əzəbōri tərsu ažonna n-təidōmt n-nəzərt. Dəffər-ummisiddar, štay-ut-təsudit.

C'est une petite forge qui lui plaît beaucoup parce qu'elle est légère et transportable. Dans la chambre, à droite, Belkhir nous montre l'énorme forge de son père. C'est une grosse machine qui fonctionne au moyen d'une barre de bois et d'une chaîne. Depuis longtemps, il n'y touche plus et ne s'en sert plus dans son travail. Il y a dans cette chambre un pont arrière de voiture avec ses tambours de roues. Dans la pièce de gauche, voici de vieux cadres de bicyclettes, trois phonographes détériorés et beaucoup de ferraille qu'un Européen jetterait au rebut. Belkhir nous explique qu'il ne jette rien : il ramasse tout ce que repoussent les Européens : il est vraiment débrouillard.

Voilà son atelier. Il n'y travaille pas régulièrement toute la journée, car il est souvent appelé à l'extérieur d'un côté ou d'un autre pour travailler à domicile. Il va réparer des serrures ou installer l'électricité. Quand il est ainsi à l'extérieur, les clients qui lui ont demandé quelques réparations doivent attendre. Parfois, ils veulent leur affaire immédiatement : il y a des mécontents, mais Belkhir ne les laisse pas s'impatienter longtemps, car il se démène pour contenter tout le monde.

On lui propose des réparations de toutes sortes. Il lui faut, ici réparer et redresser un châssis de voiture, là réparer des bicyclettes en mauvais état ; ailleurs, on lui demande de monter une bicyclette avec des pièces de fortune. Il doit aussi réparer des serrures et leur adapter des clés, réparer des marmites et les souder. Il a quelques connaissances en électricité. Au fond du patio se trouvent les escaliers qui donnent accès à la terrasse où il loge. Il a aménagé son étage et y a même installé un poste de radio qui ne lui revient pas cher. C'est, en effet, un poste ancien, mis au rebut, à qui il manquait deux lampes : il l'a remis en état lui-même. D'ailleurs, il répare aussi parfois les postes de radio des clients.

Il a trouvé le moyen de faire sa cuisine proprement et rapidement en achetant un réchaud électrique. C'est vraiment un homme à tout faire et qui s'intéresse à tout. Aussi est-il apprécié de tout le monde.

Fasudit-u t̄ takfihit, t̄ḡāb-as uyl̄ob biha t̄f̄sus d-mani ȳskku t̄lla m̄ga-s. Ikumar i llan tanfusit-r̄ina, Balh̄ir ȳss̄kin-any-sd tasud̄it t̄ taz̄gl̄ukit n-s̄gg-baba-s. Fasud̄it-u t̄ taz̄gl̄ukit uyl̄ob, t̄ggur s-uz̄dud t̄-t̄sonst. N-s̄gg b̄skri u-ȳlli ȳttay di-s ula d yih̄dm sid-s. Ikumar-u llandi-s uz̄al i-d-t̄t̄son dof̄ for n-tunubil s-mani n-yitt̄af n-n̄aḡz̄ali. W̄on i llan taz̄lmat-r̄ina llant di-s t̄ir̄tt̄win n-yid-b̄as̄klit t̄-tiqdam, t̄-tlata n-yid-byannu r̄r̄z̄on, d-uz̄al uyl̄ob i llan, matta n-urumi, a-t̄r̄i-iḡr̄ azyar. Balh̄ir ȳmna-yana u-ȳgḡir ula d š̄ra, ȳtt̄layam gā ai-n i q̄rim i r̄umiȳon; ih̄f-s̄ ȳss̄uf̄us-as.

Stay-u tahnut-s̄. U-y-ih̄dd̄m dima t̄ul m̄-m̄was̄s, biha as-t̄t̄ḡȳȳd̄m̄i ss̄gat n-tma-y-u tma-y-u i-yih̄dam n-t̄dd̄arin. Izz̄gga n-yiḡdal n-yinnason, d-aggal n-trisiti. Mui ȳlla aylad, id-bab-m az-d-iw̄in alhiyat n-yiḡdal ad-sugḡm̄on. Ss̄gat h̄m̄ alhiyat-r̄ison̄ din din ya. K̄an ini-m i w-as̄m-iḡz̄z̄ob alhal, wam̄ma Balh̄ir u-ȳtt̄iz̄zi ad-d̄b̄ḡm̄ midd̄m̄i uyl̄ob, biha ȳss̄k̄alkud ifas̄m-s̄ uyl̄ob ab-akk ad-ȳss̄f̄r̄ȳ midd̄m̄i gā-m̄on.

Midd̄m̄i t̄tawin-az-d i-yiḡdal gā ag-d-usin. Ss̄gat ȳsh̄s̄ iḡdal d-us̄gḡm̄ n-waddai n-tunubil, ad-ȳl̄z̄m̄ iḡdal m-bas̄klit i r̄r̄z̄on, ss̄gat t̄ll̄b̄on-as asili n-yigḡt-bas̄klit s-alhiyat i-dd-usin s-tma-y-u tma-y-u. As-ȳl̄z̄m̄ iḡdal n-yinnason d-usili n-t̄nisa-m̄on, d-yiḡdal n-t̄h̄b̄ūsin d-ul̄sh̄m̄-m̄s̄nt. Ȳss̄m̄ d aw̄sh̄di alhiyat n-trisiti. Dof̄ for um̄misiddar llant di-s t̄isuman i ss̄alaynt n-m̄n̄z̄z̄i mami ȳlla iḡm̄m̄or di-s. Ȳgḡd̄l l̄ḡali-s d aw̄sh̄di, iḡu di-s ula d r̄rad̄ȳu az-d-akk̄or̄on ȳr̄h̄s̄. D iḡḡm̄ r̄rad̄ȳu n-s̄gḡ b̄skri ȳtt̄wam̄ḡor n-d̄ff̄or, ȳss̄r̄ s̄m-yid-albit, iḡd̄l-i iman-s̄. Ss̄gat iḡdd̄l ula d id-r̄rad̄ȳu m̄-midd̄m̄i.

Yufu abrid i-y-as̄m̄m̄i n-yīs̄ia-s s-m̄n̄d̄af̄ot̄ din din ya s-yis̄ȳa m-babur n-trisiti. Notta d abn-ad̄m̄ i s̄son̄ gā i-dd-usin, ȳsh̄s̄ issan n-n̄hiyat uyl̄ob. S-wam̄-mu midd̄m̄i h̄m̄-t uyl̄ob,

Mais il ne peut contenter tous ses clients, parce qu'il est seul et que les gens qui viennent à lui sont, non seulement des Ouarglis, mais aussi des Arabes qui viennent de partout.

---

wamma u-y-izommor ad-yssisfrosy gaq middon as-t-tason, bi-  
ha yolla d afardi, d-middon as-t-tason ubu day At-Warqom,  
wamma ula d aqarabon i t-tason s-tma-y-u tma-y-u.

---

- L'ANE à OUARGLA -

Nous avons déjà dit que la plupart des Ouarglis sont jardiniers. Les palmeraies dans lesquelles ils travaillent ne sont pas toutes à proximité des habitations. Certaines sont très éloignées. Ils ne peuvent les cultiver convenablement que s'ils ont des bêtes de somme à leur disposition. Quant à l'arrosage des jardins, certains le font grâce à des puits ascendants, mais, pour beaucoup, l'irrigation ne se fait qu'à grand peine. C'est pourquoi ils achètent des bêtes de somme pour tirer l'eau.

Ces bêtes sont des chevaux, des mulets et des ânes. Des chevaux, seuls quatre ou cinq en possèdent. Pour les palmeraies très grandes et éloignées, on achète des mulets. Les autres, qui ont de petites palmeraies, en propre ou en gérance, ont des ânes.

Les Ouarglis préfèrent les ânes, car, avec le prix d'un mulet, on achète trois ou quatre ânes et, avec la nourriture journalière d'un mulet, on entretient un âne pendant trois jours.

Revenons à une maison que nous connaissons : celle d'El Hadj Sayah, où nous avons assisté à sa mort ces jours derniers. Ils ont un âne

- Appul m-m<sup>w</sup> Argrom -

Nonna ya uylab n-At-Wargrom d ihommason. Tigomma i heddemon ul-  
ellint gag s-addu-teddarin-mson. Kant tini-n i bgedont uylab, U-tont-  
heddemon d awahdi matta ul-ellin ezwayel ifasson-onson. Y-y-asswi  
n-tigomma-nson llan ini-n i-tont-ssawon s-taliwin, allan uylab,  
u-yasssiu tagommi-s iggon ala ad-yaggar wriq-s. I-wam-mu sa-  
yon-d ezwayel i-yizbad.

Zwai-l-u d lobsunat, d-labyala d-yippal. F-lobsunat, lasi dai  
rabea ini honsa i-ton-Karbon. Tigomma tizglak uylab, bgedont, sa-  
yon-d labyala. Ididmin i Karbon tigomma f tikhibin t-thommasin,  
n-yr-mson d iypal.

At-Wargrom hson iypal uylab, biha ai-n ala at-taxad labyal at-  
taxad sid-s tlata ini rabea n-yippal. Ai-n ala ad-yai labyal f-yig-  
gom-m<sup>w</sup>ass, yattatt-i appul f-tlata n-ussan.

Iyya an-nedwed n-yiggot-teddart i nson, ton n-sbaž Sayyib,  
mani nazu azz-in-ton tamottant-s. Yella n-yr-mson appul,

comme tout le monde, employé au travail des palmeraies. Ils l'ont acheté il y a environ deux ans. Voyons ce qu'ils en font. Ce ne sont ni les femmes ni les hommes qui l'emploient au travail. Les femmes ne sortent pas et les hommes sont à leur emploi. Cet âne, dans la maison d'El Hadj, est entre les mains d'un garçon de N'gouça qui est chez eux. Belkhir le conduit à la palmeraie, ou bien Mahrez, mais seulement quand ils ne sont pas à leur emploi. Le petit N'gouçi l'emmène tous les (autres) jours.

Quand il faut transporter du fumier, du mortier de terre ou du sable de dunes, il lui met tout son harnais : bride et bât ; il lui met sur le dos un grand sac en sparte avec la houe et le couffin. Il prend en main un bâton ou une serpe, car on dit : Celui qui conduit un âne sans bâton est aussi âne que lui. Il le fait sortir de la maison, monte dessus et l'emmène à la palmeraie. L'âne n'aime pas marcher trop vite, mais Ahmed, — c'est le nom du jeune N'gouçi, — veut courir car il a des camarades qui l'attendent à la porte de la ville pour faire la cavalcade en allant aux jardins. C'est pourquoi il ne cesse de frapper l'âne ; il le pique au cou avec sa serpe pour l'exciter. Quand l'âne trouve dans la rue des crottes d'âne, il baisse la tête pour les flairer. Après quoi, il relève le museau en l'air et se met à braire. Cette façon de faire ne plaît pas à Ahmed qui se fâche et le frappe à la tête avec la serpe. A la porte de la ville, il trouve ses camarades qui l'attendent. Ils s'en vont alors vers la palmeraie en faisant la course. Ils se mettent à frapper leurs ânes, à les piquer, à les exciter en les battant des jambes, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux jardins.

Quand il arrive au jardin, le garçon met en place le grand sac en sparte et entreprend le transport du fumier ou du sable jusqu'à midi. Il y a des palmiers envahis par le sable : pour les dégager, on enlève le sable à dos d'âne et on va le jeter dans un endroit plus bas. Quant au fumier, on le transporte d'un jardin à l'autre.

A midi, quand il revient, monté sur le dos de l'âne, il rapporte de l'herbe et du bois. A la porte de la maison, il descend de l'âne, le fait entrer, lui enlève son harnais et va le mettre à l'attache près de la fosse d'aisance.

am-middri ididnin i-yihdam tigomma. Spin-t, tu ad-tas tamurt n-som  
 yiilan. An-nzor matta ttggom sid-s. Uhu t-tisodnan ula d irgazon ag had-  
 donon sid-s, biha tisodnan u-ttffoynt, d-yirgazon llan ihdam-mom. Af-  
 yul-u, taddart n-ahaz, yolla f-fus n-eg-gongusi akhib i llan meq-som. Bal  
 hir yottawi-t n-tgomma, natta ini Mahraz, dai matta ul-ksibon ihdam.  
 Matta f-eg-gongusi, yottawi-t makk-ast.

Matta d aggai n-loybar ini tayuri ini izdi mollal, as-ig id-ira-s  
 am-ulgam-s t-tbarda-s, ig-as taymnat tikermis-s d-umdir t-tsnit.  
 Yalbi tarotta fus-s ini amzor, biha qgarm: "Mm<sup>w</sup>asi yalbi appul bla-ta-  
 ratta, ig<sup>u</sup> am-natta." A-t-yessufay s-taddart, ad-yali di-s, yawi-t n-  
 tgomma. Appul u-y-iyis tikli n-yihras, wamma Ahmad (isom n-eg-  
 gongusi) yohs izwa s-tazzola, biha llan ididnin id-huya-s suggumom-  
 t khubot i-yimorkadri al-tgomma. Goddara m-m<sup>w</sup>am-mu yassat  
 appul, yottakm-as takrumt-s s-umzor ab-akk ad-yigur. Aylad,  
 mmi dd-yufu tiskin n-uyful, ad-ibedd, yinez ihf-s i-y-asm mi-  
 nsnt. Mmi isom, ad-isommor ahonsu-s n-uzonna, igyyed. Am-  
 mu w-as-igazzab i-y-Ahmad, ad-yadbeq, yawt-i n-yihf-s s-umzor.  
 Khubot, ad-d-yaf id-huya-s suggumom-t. Ad-zwan n-tgomma  
 ttism imorkadri. Ad-sbdan ssatri-tri, ttakmon-asm d-akkam,  
 dsbbkon-asm al-d-audri tigomma.

Mmi dd-yiwod tigomma, as-ygedal taymnat-s, yabda yottawi sid-  
 s loybar ini izdi al-tazzarin. Kant tizdayin i trit-yassu izdi;  
 i-yikkas n-yizdi-y-u ttokkasm-t s-uyful, qgarm-t akkat i-y-udan.  
 Matta f-loybar, ttawin-t s-tgommis n-tgommis.

Deg-gass, mmi dd-yiwod, ad-yali di-s, isommor-sd tuga ini  
 isparom. Imi n-nahatubad ad-ihowod si-s, yessitf-i n-taddart, as-  
 yokkas id-ira-s, yessitf-i n-yiqqan-s i llan s-addu uyyazu.

Après l'avoir attaché, il lui donne du foin, de l'herbe et quelques dattes. L'âne ne travaille pas beaucoup l'après-midi. Vers quatre ou cinq heures, Ahmed le fait sortir, l'enfourche et l'emmène à la palmeraie où il l'attache à un palmier avec une longe. L'âne n'aime pas rester longtemps attaché. De plus, il est rusé. Quand celui qui l'a amené au jardin reste à côté de lui, il ne bouge pas. Mais, s'il le voit occupé à son travail, il casse sa longe en la coupant de ses dents et reprend le chemin de Ouargla en courant jusqu'à la maison, la tête entre les jambes et sans regarder derrière lui. Quand Ahmed s'aperçoit que l'âne est parti, il le laisse aller, car il est incapable de le rattraper. S'il le voit au moment où il s'enfuit, il lui saute sur le dos, l'empoigne et, prenant sa serpe, le chevauche. A peine l'a-t-il enfourché qu'il lui administre des coups avec sa serpe, "à lui en faire cuire la chair" et, quand ses mains sont fatiguées de frapper, il retourne à la maison. Lorsqu'il doit aller tirer l'eau l'après-midi, il ne le fait pas travailler beaucoup le matin, à moins d'être un homme au cœur dur.

Vers quatre ou cinq heures, les enfants emmènent les ânes à l'abreuvoir. Ils jouent alors beaucoup avec les ânes le soir, parce qu'il n'y a pas de grande personne avec eux. Ils les font courir, leur apprennent à ruer en sautant; ils leur tirent sur la bride et les piquent. L'âne ne peut courir quand on lui tire sur la bride. Dès que l'aiguillon le mord un peu trop, il se met à ruer en sautant. Le cavalier est parfois désarçonné et tombe. L'âne, en voyant son maître à terre, est tout content: il le regarde et, mettant la tête entre les pattes, rejoint la maison.

Les enfants n'ont aucune pitié pour l'âne: ils le piquent, lui crevassent la nuque, lui font des plaies, le frappent, le blessent au cou, lui écorchent le chanfrein, lui percent les côtes. C'est pourquoi l'âne n'aime pas les enfants et se montre avec eux récalcitrant.

Les grandes personnes elles-mêmes maltraitent les ânes et gaspillent beaucoup d'argent en se conduisant de la sorte. Il y a des gens qui ne savent pas prévoir le lendemain, ne se rendant pas compte de la perte qu'ils se causent en maltraitant ainsi leurs ânes.

A-t-yəqqən, yuḥ-as əddrim t-tuqa d-imnaut n-yiḥniwən. Zaməddit ayyul u-y-ihəddəm d awḥdi. Məa-takk<sup>w</sup>zin, mmi-t-id-yəssuḥəy Aḥməd s-təddart, ad-yali di-s, yawi-t n-təgmma, a-t-yəqqən təzdaḥt s-təstant. Ayyul u-y-iyi dima yəttwaqqan. D ayyul-u d aḥraimi. Ziqmma, mat-ta bab i-t-iwin yəlla s-addiw-əs, ad-yəqqim u-yəttkəlkud. Matta yəzər-i yəlla ihdam-əs, ad-yəkkəd ttant-əs s-təymas-əs, yəttəf-əd abrid m-m<sup>w</sup>Arqəm, ihf-əs žar-yidarn-əs u-yəttəqqəl n-dəffər-əs al-yər-əm. Matta Aḥməd yəzər ayyul yəbgeḥd fəll-as, a-t-yəžž, biha u-y-izəmmər a-t-yəkkəd. Matta dai yəwəy yəzər-i, ad-yəzwa tikəmmi-əs, a-t-yəkkəd, ad-yəbbi amžər, yali di-s. N-səgg al<sup>a</sup> ad-yali di-s, as-yəttəf amžər al as-yəssəmm<sup>w</sup> aḥsum-əs ini eyan ifassm-əs s-təita, ad-yəduwəl n-təddart. Matta yəlla izbad taməddit, u-yəssəhdim uyləb ayyul yabəšša, dai matta iqqən ul-əs yəkkəšy.

Zaməddit, dəffər takk<sup>w</sup>zin, əlbəzž ttawin iyyal n-əsəwi-nəm. Ztirəm uyləb s-yiyyal taməddit, biha laš azəglək məa-əm. Səaz-zalm-təi, səlmadrü-əm tizəgbad, əsm-žəbdri algam-əm, aknəm-əm. Ayyul u-yəttif ad-yəzəl, biha žəbdn-as algam-əs. Mui ihuss i-y-akkam uyləb, ad-yəbda yəttəzəgbid. Bab i llan ulin di-s səagat yəttutta-d d uttu. Ayyul, mmi yəzər bab-əs tamurt, ifər-əy, a-t-yəqqəl, ihf-əs žar-yidarn-əs yəttəttəf yər-əm.

J-lbəzž ayyul w-əm-yəssəqqid ul-əm; ttakm-as, ttəuqqan-as takrūm-əs, ttəgəm-as tužnibt, žəatri-t, dəbbər-m-t, žəllən-as dmay-əs, ttəzərək-n-as idisan-əs. S-wam-mu u-y-iyi əlbəzž, w-əm-yəggur d awḥdi.

Ulla d izəglək ttəffəgəm iyyal, gəəm idrimən-əm tamurt s-tə-kli-nəm. llan middri i-y-u-ttəqqəl m-m<sup>w</sup>əšša-n-əs, u-d-ttiwin ləbbar i-y-ai-n al<sup>a</sup> əsm-udan tamurt s-ūžgəf n-yiyyal-nəm.

A ce sujet, voici l'histoire d'un adulte, père de famille, et de son âne. Il avait un mulet. Il l'emmena un jour à la palmeraie. Comme il refusait d'avancer, il le roua de coups de bâton. Revenu chez lui, il l'attacha à sa longe et alla lui donner de l'herbe. Le mulet, qui l'observait, reconnut celui qui l'avait frappé. Se ramassant sur lui-même, il lui envoya un coup de pied. L'autre le reçut et en souffrit. Il lui dit alors : "Comment? mon argent m'a frappé!" Prenant sa faucille, il lui creva le ventre et le tua. Il traîna le mulet mort jusqu'à la porte de la ville. Quelques jours passèrent. Un jour qu'il mangeait des dattes, sa chèvre vint et lui prit une datte. Voyant cela, il saisit un couteau et l'égorgea. Il avait chez lui les poules de sa femme. Un jour, l'une d'elles fienta sur son passage. Il lui lança une lame de couteau qui l'atteignit à la tête. La poule voleta un peu, puis mourut. Enfin, son âne, qu'il venait d'acheter tout jeune, car "il avait encore le lait de sa mère entre les dents" : il lui mit son harnais, mais, parvenu devant une rigole principale d'irrigation, l'âne refusa d'avancer. Il eut beau le pousser, il reculait : il avait peur, car il était encore jeune. Une fois, il le poussa plus fort : l'âne recula encore. L'homme, revenant vers lui, le poussa de côté et le fit tomber dans la rigole sur le dos. Il lui dit : "Maintenant, reste dans cette rigole qui t'a fait peur : dors!" Prenant sa houe, il l'enterra vivant. Il prit le harnais sur son propre dos, avec la bride, sa serpe et toutes ses affaires et dit : "Tu es débarrassé de moi et je suis débarrassé de toi!" Il rentra chez lui. Et il n'y avait même pas deux jours qu'il l'avait acheté pour sept cents douros.

On ne trouve pas de Ouargli, petit ou grand, sortant avec son âne sans quelque chose à la main. On les voit avec un bâton, une serpe, une grosse épine de palmier ou une aiguille. On trouve même des bâts dans lesquels sont plantées des épines, de telle sorte que, même s'ils ont oublié leur bâton ou leur serpe, ils ont des épines pour les remplacer. La raison de cela, c'est que, pendant sa vie, le Prophète Mohammed avait un âne : il l'enfourcha et partit se promener. Quand ils furent à mi-chemin, l'âne regarda son cavalier et, le voyant avec un bâton en main, lui demanda : "Pour quoi ce bâton?" Le Prophète lui répondit : "C'est pour

F<sup>l</sup> am-mu itay-u tanfust n-yiqqm d azɛgluk s-tarwa-s, natta d-uyyul-s. N-ɣr-s lɛɛɛl. Yawit iggm-m<sup>w</sup>as n-tgmma. Sagga u-y-iyis tikli, ymɣ-i s-tat-ta. Yaɛd-sd n-ɣr-sen, yqqn-i itant-s yɛzwa as-igɛr tuga. Yqqɛl-t-id lɛɛɛl, yessm d won i-t-swɛn. Kmm<sup>s</sup> tiddi-s, yu<sup>s</sup>-as dar. Wm yuxu dar ihuss-as, yonna-y-as : « Idrimm-<sup>u</sup> ayi-wɛn a ! » Yɛbbi-d am<sup>z</sup>ɛr, ikɛrɛk-as adan-s, ymɣ-i. Sagga yommut lɛɛɛl, ikurr-i, yɛr-i lhuhɛt. Yqqim ik Kɛh n-ussan. G-iggm dɛg-gass, yolla yottott tiini, tas-sd tihsi-s, tɛbbi-y-as iggm-m<sup>w</sup>ini<sup>u</sup>. Natta yɛr-it am-m<sup>w</sup>, yɛbbi-d s<sup>m</sup>usi, iyɛr-it. N-ɣr-s tiyazitin n-tmɛttut-s, iggm-m<sup>w</sup>as iggɛt tɛrd-as abrid. Yɛzɛrɛd-as tansɛt, tas-sd ihf-s, tafɛr tafɛr, tɛmmɛt. Aɛgaru d appul-s i yɛyru d aɛdid, ddiy ayi n-nanna-s tiywas-s. Natta ig-as tɛbarda, yi<sup>u</sup>!-sd s-addu-tgmmalt, u-y-iyis as-yiqur; mak<sup>k</sup> i-t-yɛdɛh, appul ad yɛdɛl n-dɛffɛr, biha yɛggɛd, ddiy d akhih. Iggɛt-tɛk<sup>i</sup> idɛh-i d awɛhdi, yɛdɛl-d n-dɛffɛr. Natta yɛdɛl-d, idɛh-i f-yidis-s, yɛr-i targa f-tkɛrmin-s, yonna-y-as : « Qim din ya targa as-tɛggɛsd, at-tɛttɛsd di-s. » Yɛbbi-d amdir-s, idɛfn-i am-m<sup>w</sup> ya yɛddɛr. Iq-sd tɛbarda tikɛrmin-s, d-ulgam, d-um<sup>z</sup>ɛr-s, d-yid-šra ididnin; yonna-y-as : « Šɛkkin tɛrtahɛd sɛgd-i, nɛš s<sup>t</sup>ahja sɛgd-ɛk ! » Yɛzwa-d n-tɛddart-s. Amm-ugi dai tu d sm-wussan sagga-t-yɛyru sɛgɛa miyat duru.

U-tɛttifɛd gɛg ɛg-gargrɛm d akš<sup>i</sup> ini d azɛgluk yeffɛy s-uyyul bla šra ifassm-s. At-tafɛd n-ɣr-s tarɛtta ini am<sup>z</sup>ɛr, ini tɛdri, ini tiszɛnit. S-wam-mu at-tafɛd tibardiwin n-yiyyal t<sup>w</sup>as tɛlmt tɛdriwin ab-akk, ula ttan-sd tarɛtta d-um<sup>z</sup>ɛr, llant tɛdriwin akkat-rnsm. Biha, bɛkri, tamɛddurt n-s<sup>n</sup>ɛbi, yɛkɛb appul, yali di-s, yɛzwa ad-ihɛwɛs. Natta yi<sup>u</sup>!-sd azgɛn m-m<sup>w</sup>brid, yqqɛl-d appul m-bab illan ulin tikɛrmin-s, yaf-t-id s-tarɛtta, yonna-y-as : « I-matta tarɛtta-y-u ? » Yonna-y-as s<sup>n</sup>ɛbi : « Zu, i mat-

m'en servir quand tu ne voudras pas avancer : c'est pour ceux qui ont la tête dure, comme toi." L'âne lui dit : "Jette ce bâton : si je ne marche pas comme tu désires, tu me feras ce que tu voudras." Le Prophète fit le geste de jeter son bâton, mais il le cacha dans le pan de son burnous. Peu après, l'âne refusa d'avancer. Le Prophète lui dit : "Tu m'avais pourtant bien promis de marcher !" L'âne lui répondit : "Oui, je t'ai dit ça, mais à présent je n'ai plus envie de marcher : fais ce que tu peux : tu as tes mains, moi, j'ai mes jambes." En l'entendant parler ainsi, le Prophète retira son bâton de dessous son burnous et lui en administra cent coups, jusqu'à lui en faire tirer la langue et il lui donna la malédiction. Cette malédiction consiste pour lui à recevoir chaque jour cent coups de bâton. S'il ne les reçoit pas de son maître, parce qu'il a bien travaillé, bien obéi, il les recevra des anges.

Les ânes sont très maltraités pendant toute leur vie. On dirait que Dieu les a créés uniquement pour être maltraités. Si seulement, après leur mort, ils pouvaient au moins se reposer un peu quelque part, mais non, car voici ce qu'on raconte à ce sujet.

Un jour, Dieu eut pitié de l'âne et dit : "Cela suffit : je vais le faire entrer au paradis." L'âne s'en réjouit et se dit : Je vais me reposer une fois dans ma vie ! Quand il arriva au paradis, on lui ouvrit la porte pour le faire entrer. Il se disposait à entrer : à peine eut-il introduit son museau qu'il aperçut des groupes d'enfants en train de jouer. En les voyant il fut terrifié : il recula en se disant : Ah ! c'est comme ça ! Les gamins qui torturent les ânes sur la terre sont encore ici ! Il dit : Je ne reste pas ; il vaut mieux pour moi revenir aux mauvais traitements de la terre. Cependant la lumière du paradis lui avait blanchi le museau. Depuis ce jour-là, tous les ânes ont le museau blanc. Si, par hasard, on en trouve un dont le museau n'est pas blanc, on dit : Le pauvre, il n'a pas vu le paradis !

ta u-tyisad at-figuraad. Zu i-yid-bab-in i llan ihf-mson yakksh am-šakk. »  
 Yonna-y-as appul : « Ğer tarotta-y-u! matta w-ak-igura f-mak tħsəd,  
 aq tħsəd q-iyi-t! » Ysbbi-d šnšbi yzszruwad fus-š am-muasi yzgru ta-  
 rotta, yħħba tarotta waddaj n-ufər n-ubšnnus-š. İkksh ikksh u-y-i-  
 yisappul tikli. Yonna-y-as šnšbi = « Yak, tšninid-yi ad-igura? »  
 Yonna-y-as appul : « nñ, mniy-ak, wamma imar-u ihf-iu yon-  
 na-yi : ul-šggur; aq tšmrad q-i, šakk n-šz-šk d ifassm-šk, nšš  
 n-šz-i d idam-iu. » Sagga isəll šnšbi am-mu, isəf-əd tarotta  
 s-ubšnnus-š, yuš-as miya n-tšita asagga d-yeffay ils-š. N-šgg  
 tñ, yuš-as əddagwst n-šššz i llan makK ass ad-yay miya n-  
 tšita. Matta u-tšit-yufi s-bab-š, biha yħħdm d awšħdi, yugur  
 d awšħdi, a-tšit-yay s-ləmlaika.

İppal ššggšm upləb əddunnit-ššm; at-timid Ğəbbi iq-tšn-d dai  
 i-y-üşggšf. Ha matta dai nmi mmutšn, ad-ərtalym ikksh iggm-  
 m-škat, wamma uħu, biha štay-u matta qqarm middšn fəll-as.

İggm-m-šš Ğəbbi yzššggšd-as ul, yonna : « Bərka-y-as; a-t-  
 ššffa n-nšmst! » Appul yfšš, yonna : « Ad-ərtalga ula d-ig-  
 gət-tħkli dunnit-iu. » Yawəd n-nšmst, arm-as tawurt ab-  
 akK ad-yatšf. Yħħ ad-yatšf. Dai yššitšf ahmšš-š, izšz tikon-  
 nunin n-nbšz tħzarəm. Dai yzšz-in, imədd yšdwəl-d n-dəf-  
 fər; yonna ul-š : « Ai-n d matta am-mu : šbšz i llan nəqqən  
 d inya ippal əddunnit, ass-u llan da? » Yonna : « U-tħqimiy  
 da; ayi-ifən d idwal n-üşggšf n-tmurt » Wamma mnur n-  
 nšmst yər-əz-d ahmšš-š d aməllal. N-šgg-tu, gag if-  
 pal ahmšš-ššm d aməllal. Matta iggm iggm i llan ahm-  
 šš-mšm uħu d aməllal, qqarm-as : « Zəbšqi-š, u-y-šššš-  
 lšmst! »

Voici maintenant pour terminer une fable composée par Mahrez

Sayeh :

Vous savez que les enfants de Ouargla  
Maltraitent les ânes qui viennent chez eux.  
La sagesse antique dit : Ils sont tous de même race.  
A ce sujet, voici la fable  
D'un âne venu de Tunis.  
Il fut acheté par un homme,  
Père de nombreux enfants,  
Qui l'abandonna aux mains de ses fils,  
Lesquels s'en servaient chaque jour pour se promener.  
Quiconque le faisait travailler  
Le frappait comme on fait de la viande de boucherie.  
A la mort des enfants de son patron,  
Il tomba entre les mains d'un homme très dur.  
Dès qu'il sortait de la maison,  
Il le faisait travailler de tous côtés.  
Un jour, l'âne mourut.  
Il alla le jeter au pied d'un mur.  
Dieu l'emporta en Paradis  
Et lui dit : "Allons, viens, entre !"  
En entrant, il vit ces enfants  
Et dit : "Voilà les clous qui m'ont piqué !"  
Il s'enfuit en courant loin de ce paradis,  
En disant : "Rester en enfer est mieux pour moi que cela."

---



- La MORT à OUARGLA -

Les pages qui suivent veulent montrer, à la manière d'un témoin oculaire, les pratiques des Ouarglis à l'occasion de la mort de l'un d'entre eux. Ces pratiques sont nombreuses et parfois on peut trouver que certaines d'entre elles ne sont pas cousines. Ils n'ont pas tous la même manière de faire; ils ne suivent pas tous également le même chemin: au moment de faire une chose, les uns proposent telle manière, les autres en proposent une autre.

La personne qui lira ces pages, si elle essaie de considérer ces pratiques d'un seul coup, risque de perdre patience. Pour l'aider, l'auteur de ces pages s'offre à lui frayer la route et à lui montrer le chemin. Il ne prétend pas tout connaître, mais il a fait son possible pour recueillir les paroles mêmes des Ouarglis. Ceux-ci eux-mêmes avouent ne pas connaître toutes les pratiques des femmes, car ce n'est pas seulement devant un étranger qu'elles n'en parlent pas, mais aussi devant les hommes de leur propre famille. Nos connaissances, cependant, sont insuffisantes pour donner une idée des coutumes funèbres à Ouargla.

## ~ Zamstant Wargom ~

Tikurdawin al<sup>a</sup> ad-d-asmt sasknant, am<sup>n</sup> wasi tollid tnskK<sup>a</sup>-  
dad, g-ag ttoggom At-Wargom mmi asm-yommut iggom si-som. Zhiyat  
i ttoggom up<sup>o</sup>, saqat at-tafad mmmant si-smt i llant iggot uhu d  
illi-s n-gammi-s n-yiggot. Tikli-nsm gag u-t-tusi d iggot, ul-sqgu-  
ron gag middni abrid iggom: mmi hs ad-gom zhiyat, llan ini-n i ttog-  
gom am<sup>n</sup>nu, llan ini-n i ttoggom am<sup>n</sup>nu.

Mmu al<sup>a</sup> ad-gzmm tikurdawin-u, matta yozru it-tikli-nsm  
f-yiggot-tikli, ad-yeffy s-lsqql-s. Ab-akk a-t-igawm bab i urin  
tikurdawin-u, yhs as-yar zffrs askni n-ubrid. U-yqqir yss-  
son gag, wamma igu gag ag yzmr ab-akk yufu mmmant n-yi-  
walon n-At-Wargom. Nstnin q-goman-nsm qqaron ul-zmmom  
ad-ssnm gag ai-n i ttoggom tisdnan, biha ul-sqqiront dai dssat  
ubrrani, wamma ula dssat-yiqzom n-toddart-nsm. Gag am<sup>n</sup>-  
mu ai-n i nsm as-yokfa i-yissan n-ag ttoggom mmi yommut ig-  
gom.

Pour faciliter la lecture de ces pages, je les ai placées dans un ordre que je vais indiquer. Donc, je vais, en premier lieu, vous raconter l'histoire authentique d'un Ouargli très connu, du nom d'El Hadj Sayah. Cette histoire sera pour nous un exposé de ce qui se passe autour d'un homme qui meurt à Ouargla. En lisant (le récit de) la mort d'El Hadj, on trouvera des signes entre parenthèses, comme (1) ou (2), etc... Ces numéros nous renvoient à des notes placées à la suite du récit au fur et à mesure de son déroulement. Elles ressemblent à ce qui est dit dans le récit, mais se rapportent à ce qui se passe dans d'autres clans ou à des cas différents de celui d'El Hadj.

Tu connais notre ami El Hadj Sayah, dont je t'ai longuement parlé lors de notre visite ensemble dans une maison ouarglie. C'est chez lui que nous sommes entrés et c'est lui qui nous a reçus. Nous avons vu ses palmeraies en compagnie de son fils Mahrez qui nous servait de guide. Nous avons appris de quoi est faite la nourriture des Ouarglis. Nous sommes sortis de chez lui en recommandant à El Hadj de se ménager et nous lui avons dit : "N'hésite pas à envoyer Belkhir ou Mahrez si tu te sens très mal, même de nuit."

Or, je te dirai, cher ami, qu'aujourd'hui El Hadj n'habite plus sa maison et, si tu veux lui rendre visite, il te faut aller au cimetière. Quant à moi, si je t'écris aujourd'hui, c'est pour te raconter tout ce qui s'est passé il y a environ deux mois. J'en suis sûr que cela t'intéresserait, car il s'agit d'un membre d'une famille que je connais et que je désire te faire connaître comme moi-même.

Ab-akk ad-yeshel i-mmu h ad-gzmon tini, ssrsy-as-trit iggt dffer-yiggat mak i h akm-iniy. Gaddora m-m<sup>w</sup>am-mu akm-mla tamizzart iggt trfust i llan yadi d ssst<sup>h</sup> n-yiggon sq-gargrom ss-senent middon uplb, ism-ss<sup>h</sup>haž Saysh. Zanfust-u ain-taskon ai-n i tsaran mmi asen-yommut iggon-murgaz i-y-At-Wargom. Jezam n-tmtant n-<sup>h</sup>haž at-tafed timitar ammas n-teallakin i gint am-tu : ① ini ② d-ag llan. Zimitar-u ttawint-ana n-yiwalon i d-ttasm s-dffer trfust, sqguron mqa-trfust. Jwaln-u ttawin tifatin n-tmitar i llant tanfust, ssawaln f-ai-n i tsaran tiqbilin tididontin ini tuta i d-ttasent ul-gint am-tri n-<sup>h</sup>haž.

Folid tassned aneddukul-mna <sup>h</sup>haž Saysh, won ak-siula fell-as uplb ssagt-in i nazu f-yiggat-takli taddart n-At-Wargom nutaf yor-sen, ain-yastadon. Nazru tigomma-s nashin d-mmi s Mahraz ain-attafon algam. Nsson mak igu isia n-At-Wargom. Nsfay s-taddart, nomna-y-as i <sup>h</sup>haž f-uhuned n-yiman-ss, nomna-y-as : « Ul-ssbadda ul-ak f-azzan m-Balhir ini m-Mahraz mmi thussed uplb, ula dsq-gid.

Nssin akk-iu mniy-ak, a-y-<sup>w</sup>mm<sup>a</sup>, ass-u <sup>h</sup>haž u-ylli igom-naz taddart-ss; matta tshsed a-t-tazred, ak-ylzom izwa n-trndelt. Ifak-i matta wiy-ag ass-u day ab-akk ak-iniy matta saron, tu tamurt n-sen-yiyaron. <sup>h</sup>niy s-wul-iu ak-yg-žeb, biha tu f-yiggon n-yiggat-taddart i ssna, i hsa at-tassned am-nssin.

Pour te mettre pleinement au courant, je te dirai en quelques mots ce qui s'est passé dans sa maison. Autrefois, il s'est remarié avec Fatma. Le père de celle-ci étant mort la laissa, elle ainsi que sa mère et son jeune frère encore entre les bras de sa mère. En se mariant avec Fatma, El Hadj prit chez lui la mère de celle-ci et son frère Saïd qui était encore jeune et qu'il a élevé comme son fils. Maintenant, celui-ci a grandi; il est avec ses propres enfants dans la maison de son père dont il est devenu le chef. Il revient de temps en temps à la maison d'El Hadj.

Comme de coutume, El Hadj était allé au marché vendre ses légumes. Un jour, vers huit heures du matin, il fut pris de fièvre. Il rassembla les affaires qui étaient dans sa boutique, revint chez lui et se coucha. Les Sœurs, qui avaient l'habitude d'aller le voir chaque jour, car ils sont voisins, apprirent qu'il était souffrant. Elles lui firent des piqûres, lui donnèrent des cachets de quinine pour le soigner. Deux jours après, on lui amena un soigneur qui l'examina et lui fit une amulette, un papier avec une inscription, enroulé dans un morceau de laine, attaché avec des fils de trame et cousu au milieu d'un morceau de cuir qu'il accrocha à sa calotte. Il resta quelque temps sans manger, ne buvant que du thé, de l'eau et du lait. En ces jours-là, il ne mangeait que quelques cuillerées de bouillie. Le sixième jour de sa maladie, tout son entourage était dans la joie en le voyant manger avec appétit une bonne assiettée de bouillie, boire quatre verres de thé comme tout le monde et parler facilement. Il resta seul et fit sa prière. On crut qu'il était guéri. Un peu avant le coucher du soleil, il s'assit un instant et, ayant soif, dit aux femmes: "Donnez-moi un peu d'eau." Elles lui en présentèrent une pleine tasse. Après avoir bu la dernière gorgée, il reposa la tasse, fit sa profession de foi musulmane des deux mains à la fois et ouvrit la bouche. Le voyant ainsi, les femmes s'efforcèrent d'entrer en conversation avec lui, mais il ne répondit rien. Elles le touchèrent et s'aperçurent qu'il était mort. (1)

Ab-akk at-tasmod d awshdi, ak-inic s-monnaut n-yiwalon matta  
 sarm f-taddart-s. Bakri saagin i-y-igawed asitf meq-Fatma i llan  
 baba-s ymmut yz̄z̄-t̄t̄-sd nattat d-nanna-s d-ḥmwa-s ḥm-  
 mal n-nanna-s, n-sagg i yessitf, yawiḥd nanna-s d-ḥmwa-s  
 Seid i llan d akhiḥ n-taddart-s, yesskk̄r-t-id am-mmi-s. I-  
 mar-u yrlla d arzgluk, s-tarwa-s iḥḥwag taddart m-baba-s.  
 Saga-saga yttas-sd n-taddart n-ḥḥaž.

Am-dima ḥḥaž yttah n-ssuk i-y-azmzi n-tzirut. Iggm-m-  
 ass, meq rrbu m-mwas akhiḥ tas-az-d ḥḥmmt. Glaym id-sra-  
 s i gin tahnut-s, yz̄wa n-taddart-s, yttas. Zimrabutin i-d-tta-  
 sent mak-ak-ss n-ḥr-sen, biha d alžiran, ssent fll-as u-yz̄mir,  
 gint-as z̄z̄rarsq, uḥmt-as ḥḥabbat n-kina ab-akk ad-yshla.  
 N-sagg i yz̄qqim sm-wissan, awin-az-d anakkad inakd-as,  
 iq-as ḥḥžab i llan d alqad di-s ḥḥruf, yslwi t̄p̄duft, yz̄qqm s-yi-  
 ḥrsan, yz̄gni ammas n-ḥḥr̄k, yaqel tahfart-s. Yz̄qqim u-ytt-  
 att, yttas dai latai d-waman, d-upi. Ussan-tr̄n u-yttatt uḥlb,  
 dai monnaut n-ḥmžayin n-ahrabid; arz-in n-satta n-ussan  
 n-attan-s gag middri n-taddart f̄rḥm saqqa-t-z̄rin yz̄ḥu  
 d awshdi t̄t̄bsi n-ahrabid, yz̄wu r̄bga n-nkisan am-middri,  
 yz̄siw̄l d awshdi, yz̄qqim iman-s, yz̄z̄all, nnan yshla. Yz̄qqim  
 ikksh meq-tw̄r̄pit n-tf̄it yffad; ymna-y-ssnt: « Uḥmt-iyi-d  
 ikksh m-maman! » Uḥmt-as tamonnast t̄ḥḥur. N-sagg i yz̄-  
 wu taqmmimt taḥgarut, yz̄ssrs tamonnast, iḥḥod s-yifas-  
 sen-s gi-sen-netnin, yar imi-s. Netninti z̄rint-t, z̄yant sa-  
 walnt-as, w-ssnt-yz̄ri awal. Netninti upint di-s afnt-t  
 id ymmut. (1)

Alors, Saïd se trouvait dehors ; son fils Belkhir était occupé à Touggourt et son autre fils, Mahrez, était à son travail : il n'y avait que les femmes à la maison. Elles fermèrent aussitôt la porte donnant sur la rue. Sa femme, Fatma, aidée de sa belle-fille, Fatma, l'emportèrent dans la chambre où elles le déposèrent sur une grosse natte. Sa femme le déshabilla complètement, le lava à l'eau froide et le recouvrit d'une étoffe de laine. Elle sortit alors avec les autres femmes pour pousser ensemble les lamentations funèbres, en criant très fort. Elles envoyèrent le petit n'gouçi, domestique de la maison d'El Hadj, prévenir Saïd et les autres.

Pour les lamentations funèbres, les femmes se mirent à courir dans la rue en pleurant. Elles avaient les mains derrière le dos. D'autres femmes arrivèrent, qui leur sanglèrent la poitrine et la tête avec des ceintures de laine, en leur disant : "Vous avez reçu (le coup de la mort) : que vous mange la terre salée !" Elles disent cela pour exciter les hurlements. Elles ne cessent de crier, en proférant tout ce qui leur vient à l'esprit : "O malheur ! Que vais-je faire ? Le rempart s'est écroulé, le mur de fer est tombé ! J'ai faim ; j'ai soif. Qui veillera sur moi ? Qui me donnera à manger ? à boire ? Je suis nue. La place du marché est interdite. Hélas, mon maître, que vais-je faire ? Combien je suis touchée à cause de mon maître ! Quelle route m'emmènera ? Quelle rivière m'engloutira ? Comment ferai-je pour avoir mes couffins de provisions du marché ? Qui me donnera viande et beurre ? Qui pourvoira à ma subsistance, ô Dieu ? etc ... "

Quant aux autres femmes qui sont venues, si elles pleurent beaucoup, ce n'est pas à cause d'El Hadj décédé ; mais, tandis que l'une pense à son père, une autre songe à son frère, ou à sa mère, ou à ses enfants défunts. Cette pensée les excite à pleurer davantage. (2)

Pendant qu'elles étaient ainsi en train de pleurer, une femme commença à moudre le blé pour préparer le *pain des pieds*. Voici pourquoi nous l'appelons le pain des pieds. Lorsque nous emportons le mort au cimetière, nous le plaçons de telle sorte qu'il ait la tête vers l'avant (du cortège) et les pieds vers

Din Seid yella aylad, mmi -s Bilhir s-yihdam-s yella Ziqqurt, mmi-s  
 Malgraz yella ihdam-s, laši dai tisednan. Din din ya qgasm tawurt  
 m-m<sup>w</sup>ylad. Zamottut-s Fatna, nottat d-Fatna tarlibt-s, iwint-t n-ukur  
 mar, ssasm-t ašmua n-tahsirt. Zamottut-s takkas-as id-šra-s tassi-  
 red-i s-waman d išmmadm, tadn-i s-uhuli. Effoy nottat t-tididm  
 tin n-təziyət, takkar teuyyut. Azumt əq-gongusi akhiy i llan ta dđert  
 n-šhaž az-d-igayyəd i-Seid d-yididnin.

I-təziyət, tisednan qqimont əgqumt ššarəg ttrunt. Ifasson-m  
 smt n-dəffr. Zididritin usint-əd, qqimont-asmt s-tbššitin idm arn  
 mmt d-yihlawm-mmt, mnant-asmt: «Zupint-tət, akmt-tšš ta-  
 murt taməlləjt!» Mnant-asmt am-mu i-y-uzhmi n-teuyy-ut.  
 Zteyyədrit, qgarnt-əd qaq ai-n asmt-əd-usin ihf-mmt: «Ya hli,  
 Matta al<sup>a</sup> ad-ga? Ššur yuda! Muru n-uzzal yuda! Kluz! Ffu-  
 da! Mam-mu al<sup>a</sup> ad-bəddm fəll-a? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šm iša  
 d-yiswa? Əcriy ya! Ššuk yəqqəs fəll-a! Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-baba-u?  
 Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-baba n-təddart-i? Mak əttwaxa i-baba-u! May  
 abrid al<sup>a</sup> ayi-awin? Mai lwəd al<sup>a</sup> ayi-šm? Mak al<sup>a</sup> ad-ga i-  
 tšmazin n-ššuk? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šm ašum d-wudi? Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-əyyəšm, a Rəbbi? d-aqəllan.

Matta t tisednan i-dd-usint ttrunt uyləb ubu f-šhaž i mmut  
 tm, wamma iggət tətškkr d baba-s, iggət d əmmwa-s, iggət d-  
 nanna-s, iggət t tarwa-s i mmutm. Mmi tškkrmt am-mu  
 thmna teuyyut. (2)

Ssagt-in i llant ttrunt, iggət n-šəg-tšdnan tšda tšzad im-  
 mdi i-y-uzrum n-yidarəm. Šəqar-as əzrum n-yidarəm biha, mmi  
 nšmmər bab i mmutm, ntšəg-as ihf-s n-dəssat d-yidarəm n-

l'arrière. Celui qui porte le pain vient en arrière des pieds du défunt. Une autre femme prépara les dattes, une autre pila les aromates dans lesquels il y a des plantes parfumées, des pétales de rose séchés, du henné, des clous de girofle, des écorces aromatiques, des amandes, du musc, de l'alun et d'autres choses qui répandent une bonne odeur. Les femmes n'ont pas fait chauffer l'eau, car El Hadj avait fait le pèlerinage à La Mecque, où il y a l'eau du Puits de Zemzem. Il en a rapporté de la source qui est à l'intérieur de la ville. Il l'avait réservée pour le jour de sa mort. C'est avec cette eau qu'il est lavé, non avec une autre.

Pendant que les femmes étaient en train de se lamenter, le petit n'gouçi prévenait les gens de la famille, lesquels avertissaient les connaissances d'El Hadj. Tandis que l'un allait appeler le laveur, un autre alla acheter de la toile d'une longueur d'environ seize coudées, car El Hadj était un homme grand et de forte stature. L'acheteur de la toile passa ensuite au lieu de réunion de la fraction, car le linceul du défunt ne doit pas être cousu à la machine. Là, le linceul est cousu par un notable de la fraction s'y connaissant. Il déchire l'étoffe, en façonne une sorte de pantalon, une tunique et un capuchon. Il laisse un passage suffisant pour y introduire un homme. On déchire de petites lanières d'étoffe et on pratique des sortes de boutons sur les côtés ouverts du linceul.

Autrefois El Hadj est allé à La Mecque. Des Ouarglis ayant fait ce pèlerinage, El Hadj était le premier parmi ceux qui étaient encore vivants. C'est pourquoi il était le chef des Pèlerins. En toute circonstance concernant les Pèlerins, il passait le premier. C'est pourquoi aussi les pèlerins se réunirent et désignèrent l'un d'entre eux pour le remplacer à leur tête. Celui-là devra aider le laveur et c'est lui qui viendra en tête des Pèlerins jusqu'au cimetière.

Pour le lavage, si le laveur arrive alors que le linceul n'est pas encore prêt, il attend dans la rue. Quand tout est prêt, il entre. Dès qu'il est entré dans la maison, les femmes se sont tues et sont rentrées dans les chambres, car les femmes ne doivent pas pleurer en présence du laveur ou des *tolba*. Le laveur

daffar, bab-m i šmmarom ayruim yattas-ad s-daffar-yidarm. Zididat  
 twšššad tiini. Iggat taddi tagədrigət i llan d bədr, d-əlward, d-əlhm-  
 ni, d-əgnunfər, t-təusərjint, d-əlžuzət, d-lmsk, d-səblimam, d-yid-  
 šra i ttubjan bhan. Zisədnan ul-ssšhmint aman, biha šhaž yəzwa  
 m-Məkkā i llan n-əyr-əs aman m-Bir-Zmzom, yiwit-šri-d s-ta-  
 la i llan ammas m-Məkkā. Aman-u yšš-šri-d asagga ymmut  
 yivid sid-ənšon, u-yəttirid s-waman ididnin.

Sagga llant ttrunt, d-əg-əmgusi igəyyəd-asən i-y-at-təddart,  
 az-d-əyyədri i-middri i ssən šhaž. Iggən yəzwa igəyyəd-as  
 i-y-umsirəd. Iggən yəzwa yəy-əd əkkəttan al<sup>a</sup> ad-asən iggət-  
 sətəgš m-yipilon, biha šhaž yonda, išmmər tiddi tarut. Bab-m  
 i-dd-iwin əkkəttan yəkku sid-əs n-nžmğət, biha əkkəttan m-mmu  
 mmutəri u-y-igənni s-māšina. Din, əkkəttan igənni-t d aməg  
 qran n-nžmğət i ssən. Iħərək-i, igu sid-əs am-ussrawir t-  
 təkmišt t-tənnust, yəžž abrid i-y-usitəf m-bunadom di-s, hət-  
 rəkon tiftal, gən tikədiyin idisan-əs i-y-win.

Bakri šhaž Sayš yəzwa m-Məkkā. N-səgg At-Warqom i zwan  
 am-notta. šhaž d amizzar n-yid-bab-m i llan əddər; s-wa-  
 n-mmu notta d aməqqran n-nhuzžəž. Ag-d-usin n-nhuzžəž,  
 notta aq əllan d amizzar; s-wam-mu n-səgg i-d-laimon əhuz-  
 žəž, gən iggən akkat-əs. D wu al<sup>a</sup> ad-aynon əmsirəd, d-notta  
 al<sup>a</sup> ad-ilin n-dəssat-əhuzžəž al-tridət.

I-y-usirəd, matta əmsirəd yus-əd, yaf-əd əkkəttan u-yəgni,  
 yəssuqum aylad. Matta Kull-hoy yəžžəd, ad-yatəf. Sagga yu-  
 təf n-təddart, ssusmənt tisdənan, atfont n-yid-ukumar. Nūt-  
 ta əmsirəd yəlla din, ini ttəba, tisdənan u-ttrunt. Əmsirəd

est accompagné du chef des Pèlerins qui a été désigné à sa place. Avant son arrivée, on avait apporté un grand tub en fer-blanc, de forme ronde, de dimension telle qu'un homme puisse y être étendu de tout son long. Ce tub est quelque peu incurvé sur un côté pour verser l'eau plus facilement. Il y a des gens qui achètent des tubs semblables pour gagner des mérites (en les prêtant). On trouve d'autres tubs du même genre, mais plus petits, dans lesquels on fait asseoir le défunt. C'est dans ce tub que le laveur étendit El Hadj sur le côté gauche. Le premier des pèlerins tenait une cruche pleine d'eau du Puits de Zemzem. Il resta là, versant l'eau peu à peu, pendant que le laveur accomplissait sa tâche. Après avoir dit : "Au nom de Dieu!", celui-ci commença par les ablutions rituelles. Il fit le lavage du nez, de la bouche, du visage, de la tête et des pieds jusqu'aux chevilles, répétant trois fois chaque opération.

Après avoir fait les ablutions rituelles, il se mit à laver le côté droit depuis les épaules jusqu'au nombril. Il le retourna ensuite sur le côté droit afin de laver le côté gauche. Après avoir ainsi lavé le côté gauche, il le retourna pour laver le côté droit du nombril jusqu'aux pieds. Du côté droit, il passa au côté gauche. Ceci terminé, il le déposa sur une grosse natte sans l'essuyer afin que les aromates puissent adhérer à la peau. Après l'avoir saupoudré d'aromates, il lui lia les deux gros orteils ensemble pour empêcher les pieds de s'écarter. Il lui mit ensuite du coton dans les yeux et les oreilles. Pendant sa vie, comme tout le monde, il a, une fois ou l'autre, tué des scorpions et des scarabées. Les gens croient que, lorsqu'il sera arrivé dans la tombe, ces bêtes viendront sur lui pour se venger de ce qu'il leur a fait. La vue de ces bêtes lui ferait peur : c'est pourquoi on lui met du coton dans les yeux pour qu'il ne puisse pas les voir et dans les oreilles pour qu'il ne puisse pas les entendre. Cette opération terminée, il l'introduisit dans le linceul dont il cousit les côtés restés ouverts en faisant passer les lanières d'étoffe à travers les trous en forme de boutonnières. Il lui mit alors la tête dans une sorte de capuchon

yolla, natta d-unisqqran n-nhužžaaž i qin akkat-s. Kall a-u-dā-yas, iwin-d  
 tziwa t̄kazzglukit t̄-timdsawrit n-uzzal i llan bunadom ad-yazmar  
 ad-yatf žaž-s yssud yuri. Žiwa-y-u tēgdaf ikksh s-yidis-s i-yinyal u-  
 aman. llan middrū i saym tiziwawin-u ttoggm-tōit i-y-arram. llant  
 tiziwawin i llan t̄tikhihin. Bab i mmutoñ ssqiman-t d aqimi tziwa.  
 G-tziwa-y-u ag yssuds žhaž amsired, yssuds-i f-fus-s azalmad.  
 Anisqqran n-nhužžaaž yottaf lbukkal i ššuron n-aman m-Bir-zom-  
 zom, yqqim insqqal aman s-yikksh ikksh sagga yolla amsired yassa-  
 rad. Sagga yonna: «B-ism-illah!» ybda s-usired n-tzallit. Amsired  
 yssired tinzar d-yimi, d-yifason, d-wudom, d-yihf, d-yidarom al-tak-  
 gbtin, makK iggon šarst n-yid-iggat-takli.

Sagga as-yssired n-tzallit, ybda s-tmay-om tanfusit, ybda n-  
 saqq-tayrutin al-tmit-s. Idom-i n-tma-y-om tanfusit ab-akk ad-  
 yssired tma-y-om tazalmat. Sagga yssired tma-y-om tazalmat,  
 igaud-as idran ab-akk ad-yssired tanfusit s-tmit-s al-tfod-  
 nin-s. S-tōifusit yssired tazalmat. Si-t-yssired, yssirs-i tah-  
 širt, u-t-yssid ab-akk tagadrizat at-tlsaq di-s. Sagga as-idarra  
 tagadrizat, yqqn-as tifodnin-s tizglak ab-akk u-ttirm idar-  
 om-s. Sagga as-yqqn tifodnin-s, ig-as tafduht tittawin-s t-tō-  
 mžžin-s. Zamoddurt-s, am-natta ani-middrū ididnin, a-  
 bani yompu tipurdam t-tžžlisin, middrū qqarom ulawm-mom,  
 mmi-dd-yiwad anil, ad-d-dulm fell-as ab-akk ad-hzlfom  
 ai-n asmt-igu. Izra n-nhiyat-u akk-is a-t-sshlzom; s-wam-  
 mu ttoggm-as tafduht tittawin-s ab-akk u-tōit yzžir, t-tmžž-  
 žin-s ab-akk w-asmt-yottalli. Sagga yqda amsired, yssitf-i  
 lkattan, yqni-y-as idisan-s i-y-urin s-usggab n-tftal s-  
 tokdit n-tokdit am-yiqna. Ig-as ihf-s q-iggat-tōm, ust i ttwaq-  
 dom

préparé au moment de la couture du linceul, le lui plaçant sur la tête de telle sorte qu'il soit ouvert sur la figure. Pour fermer ensuite, il fait tenir ensemble, avec une épine de palmier, l'étoffe et l'amulette du tombeau. Quand il fut dans son linceul, quelqu'un alla chercher la civière sur laquelle on le plaça jusqu'à ce que les gens fussent rassemblés. (3) El Hadj étant mort le soir, au moment du coucher du soleil, et parce que c'était un notable, dut être laissé toute la nuit sur la civière, jusqu'au matin. Lorsque le laveur sortit de la chambre, on lui présenta de l'eau pour se laver les mains; après quoi, on lui donna de l'huile dont il se frotta les mains aux extrémités des doigts et les pieds about des orteils, afin que la mort reste en son lieu et qu'il ne l'emporte pas avec lui dans sa maison.

Pour la veillée funèbre, on a fait appel à des tolbas qui sont restés là toute la nuit à lire jusqu'à l'aube. Ils ont soupé là et bu le thé. Dès l'instant où l'on a placé le mort sur la civière, son fils Mahrez est resté à l'entrée de la chambre, surveillant une lumière qui brûlait à l'intérieur. Cette lumière était suspendue au mur. Mahrez l'avait placée, car on dit: Le diable entrera si tu laisses le mort dans les ténèbres ou si l'on ne met pas de fer près de la civière. (4) Cette lumière ne sera éteinte qu'au moment où l'on emporte le mort. Les femmes sont restées dans le vestibule, en silence, car les tolbas sont là. Elles n'ont ni mangé ni bu. Quant à Mahrez, Saïd et les autres de leur clan, ils sont restés avec les tolbas: ils ont mangé et bu comme d'habitude. Ils ont bu deux fois le thé pour permettre aux tolbas de se reposer un peu et de se dégager la gorge.

Au lever du jour, on ne s'est pas empressé d'emporter le défunt au cimetière, car El Hadj était un personnage important, connu de beaucoup de monde. C'est pourquoi on a attendu que les personnes venues en grand nombre fussent rassemblées. Après quoi, on l'a emporté au cimetière.

Voici la description de la civière sur laquelle on porte le mort. Elle est en bois, sans peinture, unie, ni haute ni basse. Elle a quatre pieds courts pour être plus facile à soulever et elle a quatre poignées peu longues pour la prendre sur les épaules des porteurs. Cette civière est habituellement déposée à la mosquée.

n-sagg-yiqna, iqr-tat-sd f-yihf-r; s-wam̄-mu ysqqim-sd mani n-udm-r yu-  
ru. I-yimsal-s yattaf-i s-tadri notta d-lhžab n-unil. Sagga yutaf alkattan, yzwa  
iggon i-y-agga; n-tazza, yssrs-i di-s al-nmri laimn middri (3). Lhaž biha  
yommut xismnissin d-notta d azgluk, smson-t tazza al-yabssa. Sagga  
-d-yeffoy anisred s-ukumar, awin-az-d aman ad-yessired ifassm-s. Sag-  
ga yessired, m̄n-as szzit yams sid-s ifassm-s mani n-yihfawm n-udu-  
dan-s d-yidarn-s mani n-yihfawm n-tdn̄n-s ab-akk tamstant  
at-tqqim mani tella d-u-tst-yattiwi mca-s n-yrr-sm.

I-y-asqab n-daggid, gyyad̄n-asn i-tdlba i qqimn tul n-dag-yid  
gzzmm al-lhžar. Fcaššan din, swm latāi. N-sagg i-t-srsn tazza,  
mmi-s Mahrez ysqqim imi n-ukumar inkkod n-sddu i llan yggel  
ukumar. Ddu-y-u ylla yugl muru. Mahrez yugl-i, biha qqarm: «Mmi  
tazid bab i mmur̄n tsallast, ad-yataf di-s kblis, ini matta ul-gin uz-  
zal s-addu tazza. (4) Ddu-y-u u-yattmattit day nmi ismmar. Fisd-  
nan qqimnt taskift smmmt n-yiman-nsnt, biha tdlba taddart. Ul-  
ššint, ul-swint. Matta f-Mahrez, d-Sgid, d-middri n-tqbilt-nsm sq-  
qimn mca-tdlba ššin, swin am-dima. Swin mrtin latāi ab-akk  
atdlba ad-rtahm ikkš, srrr̄jm tkuržamt-nsm.

N-sagg i-dd-yiwad yabssa, u-t-iwin din din ya n-tridalt, biha lhaž  
d argaz d anisqqran, yssm middri uylb; s-wam̄-mu suggmon asag-  
ga laimn middri i-dd-usin uylb. Sagga laimn, smmzm-t n-tridalt.

Štay-u mak tqu tazza i tšmmzrn di-s bab i mmur̄n. Fzāza-y-  
u n-elluf t tar-sddhinijst, tmnis: u-tuli, u-tqsir. Di-s rbea n-yida-  
rn d iqzzal ab-akk at-tgdal i-y-šmmar. Di-s rbea n-yifassm d-  
ikhifon i-yittaf-s tiprutin m̄-middri. Fzāza-y-utras tamz gida

Celui qui est allé la prendre la rapporte à la mosquée où on la garde habituellement. Cette civière est faite ou achetée par quelqu'un qui a de l'argent, ou un gros propriétaire qui en fait don à la mosquée pour acquérir des mérites.

Le transport au cimetière. Pour porter le mort hors de la maison, personne ne le pouvait en dehors de quatre Pèlerins. Saïd étant devenu le chef de la famille, il dirigeait tout et était obéi. Voyant que beaucoup de monde attendaient les Pèlerins, il commanda: "Emportez-le." Alors, les Pèlerins se présentèrent pour le porter, mais ils étaient vieux et incapables de le soulever. Il n'y en avait que trois assez robustes. Puisqu'il en manquait un, un membre de la famille, non pèlerin, se mit à le porter avec eux et ils le sortirent. Une fois dans la rue, quiconque se présente peut le porter. Au retour du cimetière, les Pèlerins manifestèrent leur mécontentement et dirent à Saïd: "Pourquoi as-tu agi ainsi, en faisant sortir la civière sans nous? Tu n'avais qu'à attendre l'arrivée de tous les Pèlerins et tu ne devais pas laisser quelqu'un qui n'est pas pèlerin le porter avec eux pour le sortir de la maison. Afin que, dorénavant, tu ne recommences pas, nous te mettons à l'amende d'un plat de couscous en supplément de ceux qui nous reviennent de droit." (5)

Pendant le transport au cimetière, le coffre contenant les Livres saints était en tête du cortège, porté par le muezzin. Derrière venaient les tolbas, puis les porteurs bénévoles de la civière. Ensuite, avaient pris place les autres personnes. En arrière du cortège, suivaient un âne porteur du "pain des pieds", un autre âne qui portait des dattes et un troisième chargé d'une pierre, de seaux et d'une poutre en bois de palmier. Il y avait beaucoup de "pain des pieds", environ cent cinquante galettes, et un quintal de dattes. Cela devait être distribué, au cimetière, aux assistants avant leur retour en ville. Derrière les ânes, une vieille femme portait un plateau contenant trois galettes et une mesure de dattes. Elle emporta ce plateau au cimetière et le rapporta après le retour des gens. Dès que la civière fut partie, une vieille vint

mmu t̄st-iwin n-t̄rid̄st, a-t̄st-ȳr̄r n-t̄m̄z̄gida, liha t̄r̄ss di-s dima, ʒaʒ̄a-  
y-u iħ̄dd̄m-it ini ȳssay-it d wasi n-ȳr̄-s idrim̄m uyl̄b, d bab m̄-m̄i-  
t̄li, a-t̄st-ig tam̄z̄gida i-y-aggai n-arr̄az̄n.

Aš̄mm̄r̄ n-t̄rid̄st. I-y-asuf̄y s-t̄ddart, u-ȳssuf̄y ula d-igḡm,  
matta ul-əllin d r̄b̄ga n-n̄ħ̄uʒ̄z̄aʒ̄. Seid ȳd̄w̄l d baba n-t̄ddart, Kul-  
ši waddai n-fus-s; ay igu, ad-ugur̄m di-s. Seid ȳz̄ru midd̄n̄ uyl̄b  
s̄sugḡum̄n d əħ̄uʒ̄z̄aʒ̄; ȳm̄na-y-asm̄: « Š̄mm̄rt-t! » Ĥħ̄uʒ̄z̄aʒ̄ usin-d  
n-aš̄mm̄r̄-s; wam̄na d iw̄ssar̄n ul-z̄mm̄r̄n i-y-aš̄mm̄r̄, laši  
dai t̄lata i llan s̄t̄f̄m̄ iman-m̄m̄. Sagga us̄m̄ igḡm, iš̄mm̄r̄ m̄ga-  
s̄m̄ igḡm n-at-t̄ddart i llan uħ̄u d aħ̄z̄z̄aʒ̄i, s̄suff̄y-m-t. Sagga-dd-  
iud̄n̄ ayl̄ad, mmu dd-usin a-t-iš̄mm̄r̄. Si-d-d̄s̄ul̄m̄ s-t̄rid̄st, əħ̄uʒ̄-  
z̄aʒ̄ d̄b̄ḡm; nman-as i-Seid: « Miya t̄gid am̄-mu, t̄suff̄ad bla-n̄š̄nin?  
At-t̄sugḡm̄d al<sup>a</sup>-ad-d-asm̄ əħ̄uʒ̄z̄aʒ̄ gaʒ̄ ula t̄z̄z̄id igḡm uħ̄u aħ̄z̄-  
z̄aʒ̄i ȳssuf̄y-s̄d m̄ga-s̄m̄. Ab-ak̄k i-t̄nuba u-t̄t̄t̄giwid̄d n̄lla n̄g-ak̄  
t̄ah̄s̄art n-t̄ziwa n-waš̄su uʒ̄ar n-t̄ini-nna. (5)

I-y-aggai n-t̄rid̄st t̄z̄wa t̄ah̄z̄ant t̄tam̄izzart, ʒah̄z̄ant-u d s̄-  
s̄m̄duk̄ ȳš̄s̄ur̄ n-n̄əkt̄ubat, ȳt̄t̄š̄mm̄r̄-it d əlm̄w̄dd̄n̄. Dəff̄r-t̄ah̄z̄ant,  
d s̄t̄t̄lba. S-addu t̄t̄lba, d id-bab-m̄ n-t̄aʒ̄za. S-dəff̄r-t̄aʒ̄za, midd̄n̄  
id̄id̄n̄in. S-dəff̄r midd̄n̄, d ap̄ul iš̄mm̄r̄ ap̄r̄um n-yid̄ar̄m, wid̄i-  
d̄n̄ iš̄mm̄r̄ tīni, bab n-t̄lata iš̄mm̄r̄ ad̄yaf, d-yim̄n̄asm̄, d-u-  
ȳr̄ur̄. Ap̄r̄um n-yid̄ar̄m n-quw̄st, ad-d-tas igḡst miya u-ħ̄m̄s̄in  
n-t̄əkn̄if̄in, tīni aq̄nt̄ar. Ini i-y-az̄uni t̄and̄st̄ K̄əlb a-u-d-d̄s̄ul̄m̄  
midd̄n̄. Dəff̄r-yip̄yal t̄əlla igḡst-t̄w̄ssart t̄t̄t̄š̄mm̄r̄ tadunt di-s  
t̄lata n-t̄əkn̄if̄in t̄-t̄r̄bb̄s̄giȳst n-t̄ini. ʒandunt-u t̄t̄t̄aw̄i-t̄t̄ n-t̄rid̄st  
t̄ərr-t̄t̄-s̄d m̄mi-d-d̄s̄ul̄m̄ midd̄n̄. M̄mi t̄əff̄y t̄aʒ̄za, t̄as-s̄d igḡst-

prendre de l'eau qui a servi à laver le défunt et la versa sur le seuil de la porte d'entrée, afin que la mort ne revienne pas dans cette maison.

Les femmes ne vont pas à l'enterrement : elles restent à la maison. Ce sont les hommes qui y vont, que le défunt soit un homme ou une femme. Si Saïd, qui est maintenant le chef de la famille, n'avait pas été là pour les retenir, elles se seraient livrées à des démonstrations de douleur. Ces démonstrations signifient que certaines se roulent dans la poussière, d'autres se frappent la tête contre un mur, se griffent les joues avec les ongles ; d'autres défont leurs tresses et d'autres enfin se donnent des coups. Si Saïd était allé au cimetière et avait laissé sa place à un étranger, les femmes n'auraient pas fait cas de lui et se seraient livrées à ces démonstrations. Mais Saïd était resté lui-même : c'est pourquoi elles n'ont rien fait de tout cela. Les hommes estiment, en effet, que si cela ne nuit pas, cela ne sert à rien non plus.

Ceux qui portent la civière et ceux qui les accompagnent disent : "Il n'y a de dieu qu'Allah et Mahomet est l'Envoyé d'Allah." Les porteurs de la civière se relaient pour que tous puissent ainsi gagner des mérites. Cependant, ne peut porter la civière qu'un homme marié. (6)

La fosse. Le fossoyeur est allé au cimetière avant tout le monde pour creuser la tombe. Il a pris avec lui ses outils de travail : une hachette, une houe et un couffin. Arrivé au cimetière, il a proclamé, à la manière du muezzin : "Dieu est plus grand !" par trois fois. En commençant le trou, il dit : "Que la demeure soit bénie pour notre frère musulman." (7) Il creuse une fosse de deux empan de large ; quant à la longueur, elle est selon la taille du défunt ; la profondeur ; d'un peu plus de deux coudées. La fosse terminée, il se tient auprès du tombeau jusqu'à l'arrivée du mort sur la civière. On ne peut creuser la tombe de plus ou de moins de deux empan de largeur, parce que, pour le Prophète, on l'a faite de deux empan. Depuis lors, on fait de même. (8)

tuossart tbbi aman i yivid sid-nism, tnyfl-in imi n-nstubat ab-akk tamst-  
tant u-tdsggal n-tddart-ni.

Zissdnan u-tthont n-yindal; tqimant taddart. D irqazm ag ttagm,  
d argaz ini tamattut. Matta u-yalli Seid i llan d baba n-tddart, ihakkom  
di-sont, ad-gont aqzdu. Aqzdu-u ttoqlillizont izdi i mmutorii, isatrit  
ihfawm-nsont m-muru, sarrsont aqgayon-nsont s-yissaron-nsont,  
nattfont tiblazim-nsont, isatrit iman-nsont. Matta Seid yzawa n-tori  
dalt, yzz-sd iggm d aberrani, tisdnan u-ttoqqlont gag n-yr-s, ad-gont  
aqzdu. Wamma Seid yzqqim d natta; ul-gint ula d sra, biha irga-  
zom ufin-d aqzdu u-yinffeg u-yattdarri.

I d-bab-ni i ismmarim tazza d-yini-n i zwan mca-sen, qqaron: «  
La ilaha illa Allah, Muhammad rasul Allah!» I-y-asmur tbedde-  
lon iggm n-yiggon ab-akk ad-d-awin gag arraron. U-yattismur taz-  
za dai bab i sitfon. (6)

Ihfar n-unil. Kabb a-u-d-zwan middni, yzawa amshfar i-yihfar  
n-unil. Yivi mca-s id-sra-s n-yihdam: am-Kadim, d-umdir, t-tat-  
nit. Sagga d-yiwad tandalt, yzddon am-lmwaddni: «Allah akbar!»  
Sarst n-yid-iggat-tkli. Sagga yzba ihfar, yonna: «Zaddart t tamba-  
rakt i-y-anni-a-t-Kum imslom.» (7) I-yihfar igu sont-treda-  
sin t tarut, t-tzqror xqimst n-tiddi m-bab-s, m-maddai yshfar  
iggat son-yixilon d-yikksh. Sagga yzqda ihfar, yzqqim s-addu unil  
al-d-yas bab i mmutorii tazza. Ul-zmmarim ad-gon uzar n-sont  
trddasin t tarut ini dun, biha Nnbi gin-as sont-tredasin; n-  
sagg-tri, qgurim di-s. (8)

Sépulture. Quand les porteurs de la civière arrivèrent au cimetière, ils s'arrêtèrent dans un endroit dépourvu de tombes, posèrent la civière sur le sol, se mirent debout par rangées dans la direction de La Mecque et firent la prière pour le mort sans remuer les orteils. Celui, en effet, qui ne peut empêcher ses orteils de remuer ne peut prier avec les autres, car ceux du défunt sont immobiles. Après cette prière, les tolbas formèrent un cercle pour faire la lecture sacrée. Le muezzin alla poser le coffre au milieu d'eux, puis regagna sa place.

Pendant que les tolbas étaient en train de lire, les autres assistants portèrent le défunt près du tombeau, le posèrent à terre, puis ils tendirent une grande étoffe de laine, comme une tente, au-dessus de la fosse et de la civière. Le fossoyeur appela quelqu'un de la famille, en disant : "O son patron !" Aussitôt, son fils, Mahrez, descendit avec lui dans la fosse. Ils enlevèrent le mort de la civière, le placèrent dans la tombe, couché sur le côté droit. Ils retirèrent l'épine de palmier qui fermait le linceul sur le visage et, au moyen de cette épine, fixèrent l'amulette du tombeau, contre la paroi, devant le mort. Cette amulette est un papier sur lequel un taleb a tracé une inscription. Quand viendra Azraël, l'ange interrogateur, vers neuf heures de la première nuit du mort dans sa tombe, ainsi que les deux nuits suivantes, c'est cette amulette qui répondra à sa place. Ils remontèrent de la fosse, prirent la poutre et la placèrent sur la tombe, mettant ensuite des pierres sur les côtés et colmatant les trous qui restaient avec du mortier de terre. Quand ils eurent maçonné, ils enlevèrent la grande étoffe. Le préposé à la civière prit celle-ci et la rapporta à la mosquée où il l'avait prise. Ils mirent la grande étoffe sur un âne. Ils comblèrent la tombe avec du sable et construisirent une sorte de mausolée (9). C'est une construction en forme de petite terrasse, dont la partie supérieure ressemble à un petit banc de pierre à l'extrémité duquel ils placèrent deux pierres l'une derrière l'autre, scellées avec du mortier. Pour reconnaître sa tombe, ils y placèrent une assiette cassée et son éventail. (10)

Tout cela étant terminé, le fossoyeur se lava et lava ses outils. On posa au milieu des tolbas des dattes et du pain. Ils prirent leur part; le reste fut enlevé pour le fossoyeur, le laveur et le souper dit "du coffre";

Indal. Sagga iudrii middrii s-tažža n-trüdült, qqimn g-iggat-tma  
 n-tmurt i llan laši di-s imiln, sšrsn tažža tamurt, baddrii d-sšrut  
 qabłon m-Makka, zalln f-bab i mmutoi bla-askkksd n-šfđnir.  
 Mm<sup>o</sup>asi u-y-izemmör i-yittaf n-šfđnir-ss, u-yattzilli, biha tífđnir  
 m-bab i mmutoi u-ttkkkudrit. N-səgg i zulln šttłba, qqimn ta-  
 gllakt ad-gzurn d igzam. Lomwəddrii yəssərs tahzant ammas=  
 msn, yədwəl-d n-ukkat-ss.

Sagga llan gəzəmon šttłba, ididnir iwir bab i mmutoi n-s-addū-  
 unil, sšrsn-t tomurt, adnən anil s-uhuli am-təhhyant ažmna  
 n-unil t-tažža. Aməhfar igəyyəd-as i-yiggən n-at-təddart, yonna-y-ət  
 =« Ya wali-h!» Din ya Mahrəz mmi-s ihəwəd mēa-s anil, əblin-t  
 s-tažža, sšrsn-t anil f-fus-ss anfusi, kksn-as tadri i ttłm mani  
 n-udm-ss, aqln sid-ss ləhžab n-unil dəsət-ss mürü. Ləhžab-u d-  
 əlad i llan yuri-t d šttłb. Mmi-dd-yusu gəzin, malək əswəl,  
 dəffər tin-n-idəs, dəg-gid amizzar al<sup>a</sup>-ad-yons anil-ss, d-sm n-yid  
 dəg-gid i d-tasn s-dəffər-ss, d ləhžab-u al<sup>a</sup>-ad-siuln akkat-ss.  
 Alin ikkəh, əblin ayru, sšrsn-t ažmna n-unil, qn-as idyayon  
 s-yidisan-ss, məslon s-turi ihəbiyan i d-səqimn. N-səgg i škin,  
 škksn əhuli, bab n-tažža yəbbi tažža, yawi-tət n-tməzgida i-tət-  
 əd-yəbbi si-s, qm əhuli ažmna n-uyful, ərn-as iždi i-y-unil, škn  
 ləllimiyət. (9) Ləllimiyət-u d iggən-yiska am-təryart, ažm-  
 na-s am-əddukkan d akhij. İhf n-əddukkan-u, qm sm-yidya-  
 yon, iggən dəffər-yiggən, qn-as tayuri. İ-yisan n-unil-ss qin-as  
 šttłbi yərrəz t-təwəwəh-t-ss. (10)

N-səgg i qdan id-šra-y-u, aməhfar yəsirod əhəlt-ss d-yid-šra-s.  
 Sšrsn ammas n-šttłba tiini d-uyrum, əblin əsam-ənsən: ai-n  
 i d-səqimn škksn-əsm i-y-uməhfar d-umsirəd, d-ummsin-təh-  
 zant

un peu fut donné aux autres personnes présentes. La distribution faite, on récita une invocation, puis chacun se retira. Après le départ des gens, il resta un taleb et un fossoyeur.

Le taleb vint se placer à la tête du tombeau et se mit à lire. Pendant ce temps, le fossoyeur restait debout près de lui. Après la lecture, le fossoyeur, prenant sa serpe et sa houe, les frappa l'une contre l'autre. Après un temps d'arrêt, il reprit ses coups. Ainsi par trois fois. Cela fait, il donna, du manche de sa serpe, quelques coups sur le tombeau; ensuite, fossoyeur et taleb partirent en courant. Par là, le fossoyeur avertissait les "gens d'en bas" que les "gens d'en haut" étaient tous partis et que c'était à eux de venir prendre leur mort. (11)

Revenus du cimetière, les gens attendirent à la porte de la ville sans y entrer. Il y avait là des personnes incapables de marcher et qui attendaient. Quand tout le monde fut rassemblé, ils récitèrent une invocation, puis chacun se retira de son côté. L'homme chargé de ramener l'âne, le fossoyeur et la vieille partirent les derniers. Le fossoyeur rentra chez lui. L'homme à l'âne, gardant le silence, se rendit à la maison de feu El Hadj. La vieille femme entra dans la maison d'El Hadj, passa devant les femmes qui ne firent que toucher le plateau et emporta chez elle le pain qui s'y trouvait. Les femmes ne mangent pas de ce qui se trouve sur ce plateau, car elles disent que celui qui en mange mourra, mais elles le touchent pour que la mort reste où elle est et n'entre pas chez elles. Les femmes étrangères se retirèrent. D'autres, qui restèrent, enlevèrent la grande étoffe que portait l'âne, ainsi que les seaux qu'elles mirent dans la chambre. L'ânier reçut un pain et une poignée de dattes, puis se retira: il pouvait alors parler.

uñn-asm iKKsh iKKsh i-middri ididnin. Sagga zwan almawuf, uñin alfa-  
tha, zwan f-man-asm. Sagga zwan gag middri, sqqimn-d iggm-  
tatabb d-umshfar.

Itabb yazwa yqqim ihlawon n-unil, yabda igazzom. Luqat-m am-  
shfar ibedd s-addiw-ss. Sagga yqda igzam, ybbi-d amshfar amər-ss  
d-umdir-ss yswt-in iggm n-yiggon. Ibedd iKKsh, iKommel tuta šarot  
n-yid-iggat-tkli. Sagga yqda am-mu, yswt monnaut n-toita s-tar-  
žht n-umər-ss azmna n-unil, gi-sm-natrin, amshfar d-ottabb  
zwan-d ttazzlon. S-wam-mu yssakn-asm amshfar i-y-at-wad-  
dai at-uzmna zwan gag, mn-son ad-d-asm ad-sbin almaw-  
yot-nism (11).

Middri i d-dawlun suggomon shubot, ul-utifon amozday. Nam  
ula d middri i-y-ul-zomnison i-tkli suggomon shubot ya. Si-  
dd-udri middri gag, uñin alfa<sup>h</sup>tha, zwan makK iggm n-šar-son.  
Bab m-m<sup>w</sup>ppul, d-umshfar t-twessart zwan d ingura. Amshfar  
yKKu n-šar-son. Bab m-m<sup>w</sup>ppul, bla a-u-d-igər awal, yazwa al-  
toddart n-šhaž i mmutri. Zawessart tutaf n-toddart n-šhaž, tæg-  
gəb dəsət-tədnan i-y-ufint dai d aya tandunt, tawi afərsiš-m n-  
šar-son. Zisdnan u-ttətrit ag šlan tandunt, liba qparnt="mmu-  
šim s-təndunt ad-yommt; wamma ttaxnt dai d aya ab-akK  
taməttant at-təqqim mani tlla, u-tətti<sup>t</sup>af n-šar-mənt. Zisdnan  
tibšranijin əffənt f-yiman-mənt, tididritin i-d-sqqimnt əkksənt  
əbuli s-uyul d-yimnasm, gənt-tri ukumar. Bab i-dd-ulin  
appul yuru taknift d-wan n-toini, yazwa f-man-ss, ad-yaz-  
mər ad-yəssiwal.

Après l'enterrement. Dès la mort d'El Hadj, les femmes de la maison, ainsi que les voisines, celles des amis du défunt, des parents du côté des hommes et du côté des femmes, celles de son clan, ont cessé tout travail, sauf pour la cuisine; les hommes, eux, ont continué de travailler.

Vers neuf heures du matin, tout était terminé. Une vieille sortit alors, alluma du feu à l'entrée de la maison et fit cuire un couscous à gros grains. C'est ce qu'on appelle le couscous de la tombe. Il est préparé avec de la graisse, des condiments et assaisonnements divers. A peine les enfants et les mendiants en ont-ils flairé le fumet qu'ils sont là, s'assoient contre un mur et, dès que c'est cuit, la vieille femme leur en fait la distribution.

Pendant la première nuit qu'il passa dans la tombe, on alluma une lampe à l'endroit où s'était fait le lavage funèbre d'El Hadj: on dit que son esprit y revient rôder.

Après la première nuit suivant la mort d'El Hadj, pendant la nuit précédant le jeudi, jusqu'après huit jours, les femmes du clan vinrent passer la nuit et tenir compagnie à Fatma. Evidemment, il leur a fallu du thé pendant la nuit et au matin. (12)

Les tolbas qui ont accompagné El Hadj au cimetière sont revenus à la mosquée. Ils n'ont pas oublié de porter sur leur registre l'inscription de son enterrement; car Saïd, qui est le chef de la famille, devra leur demander de faire une "grande lecture", celle qui est dite "de Dame Malkiya". On la fait quand on a ce qui est nécessaire pour cela.

La "petite lecture". El Hadj, étant mort le mercredi soir, a été enterré le jeudi matin. La nuit du jeudi, et durant sept jours, on a fait pour lui une lecture sacrée. Pour cela, on a fait appel à ceux qui savent lire, tolbas ou non. Ceux qui ne savent pas le Coran par cœur lisent dans le livre, depuis le soir, vers neuf heures, jusque vers deux heures du matin. Dès leur arrivée à la maison, le soir, ils ont soupé, bu le thé et ont commencé la lecture. A chaque fin de sourate, ils ont bu un verre de thé pour se dégager la gorge. Le matin, à leur départ, ils ont reçu chacun vingt douros, ou bien ils recevront, à la fin des sept jours, cha-

cun cent

Dəffər-yindəl, sağga yommut ʔhaʔ, tisednan n-yər-sən d-ʔlʔiran-əs, d-yid-buya-s, d-at-gammi-s, d-at-hali-s, d-yid-bab n-təqbilt-əs gəg ul-ʔhdinimt səbea n-ussan, day asmm<sup>w</sup>i n-yiṣṣa; matta d'irgazon həd-məndima.

ʔRəbu n-m<sup>w</sup>as Kul-ʔi yəqda. Saət-ni təffəy iggət-tawssart təʔeṣl bəglit imi n-nəhtubat, təsəmm<sup>w</sup> di-s iuzan: ai-n d'uzan n-unil. Iuzan-u ttəmman s-tədunt d-yid-ʔra n-təhbūt, d-yizuban n-təhbūt. Day as-əkkən adu ʔbəʔ d-yid-ʔati-Rəbbi ad-d-asm, as-əqqimən s-addu-qqm-muru; mmi mmi<sup>w</sup>in, tawssart asm-t-tzun.

Dəq-gid al-ʔad-inəs di-s anil, ʔsəlm iggən-əddu mani yirid ʔhaʔ; qqarən ʔrubi-əs ad-d-yas n-aduri.

N-ʔəqg dəq-gid amizzar i yommut ʔhaʔ, id n-nəhmis al-ʔaz-in n-təmnya n-ussan, tisednan n-təqbilt usint-əd n-yinsa ab-akk ad-wa-nsmt Fatna, nsmt mca-s. Asmt-yəzəm latai dəq-gid d-yabṣṣa. (12)

ʔtəlbə i zwan mca-ʔhaʔ n-təidəlt, dəulm-d n-timəqida. U-ttəttin tii-ra zəmman-mən f-yindəl-əs, biha Seid i llan d baba n-təddart asm-ig igzəm aməqqarən, wən as-qqarən "Lalla Malkiya". ʔtəqgnt mmi kəsbən ai-n i hən.

Izən, akhiy. ʔhaʔ yommut taməddit n-nirbaç, yəttəwəndəl yabṣṣa n-nəhmis. Dəq-gid n-nəhmis, qi-səbea n-ussan, qin igzəm. I-yigzəm ʔəyyəd-n-asm-d i-yid-bab-n i smən igzəm, d ʔtəlbə ini uhu. Ini-n i-y-ul-ssinən d ʔQuran s-yihf-nən ʔəzəmən s-ləktab n-ʔəqg dəffər tin-n-idəs al-yuri. Sağga dd-usin təddart tin-n-idəs, tteṣṣən, swən latai, bdan ʔəzəmən. Makk iqda n-tsurrit ad-ssən iggən-niṣ n-na-tai ab-akk ad-ʔəzəmən tikurəamin-mən. Mmi zwan yabṣṣa, ad-ayn ʔəsrin duru i-yigqən, ini asm-n n-səbea n-ussan ad-ayn miya

quarante douros. Dans la maison d'El Hadj, Saïd n'a appelé que trois tolbas étrangers à la famille, car il y avait dans la maison plusieurs personnes qui savaient le Coran, tels Oulidi, le frère d'Oum-elkhir, les deux enfants de la sœur d'El Hadj, Saïd, Belkhir, Mahrez et leurs amis. Saïd a donc convoqué les tolbas. Ils ont mangé, soupé et bu le thé avec les autres personnes, en arrivant. Au moment de partir, ils reçurent chacun vingt douros, c'est-à-dire soixante douros chaque jour pour les tolbas. Il n'est pas obligatoire de faire cette lecture. Celui qui a suffisamment d'argent la fait faire; celui qui n'a rien ne la fait pas. On ne fait pas cette lecture pour quelqu'un qui n'était pas marié. Mais la grande lecture des tolbas qui sont allés au cimetière avec le coffre des Livres sacrés, il est obligatoire de la faire, qu'on le veuille ou non.

La grande lecture, Saïd voulait la faire immédiatement, bien qu'il y eût à peine deux mois qu'El Hadj l'avait fait faire pour son père, le grand-père de Mahrez. Les personnes présentes lui dirent: "Non, cela ne convient pas: attends que Belkhir puisse au moins assister à la lecture faite pour son père, qu'il n'ait pas à regretter de n'y avoir pas assisté." Ils savaient, en effet, qu'il reviendrait de Touggourt le vendredi. Ils firent sortir le blé pour le moulin. Ils prévinrent les tolbas que cette lecture était fixée à la nuit du vendredi.

Les femmes, Oum-elkhir, Fatma, se mirent à distribuer le blé par mesures de deux à trois litres qu'elles envoyèrent dans les maisons voisines, à leurs amies, pour le moulin, car il y en avait une grande quantité. Toutes les femmes du voisinage, sans distinction de sympathie ou d'indifférence, vinrent à la maison pour aider à la mouture du blé et à la préparation des plats. Quant aux vieilles femmes, elles ne travaillèrent pas, mais elles portèrent le blé en grain dans les maisons et le rapportèrent après mouture. Elles regardaient les autres travailler et observaient leurs actes. Quand tout le blé fut moulu, les femmes qui étaient restées à la maison se mirent, les unes à rouler la farine, d'autres à la cribler pour séparer les gros grains des petits; d'autres étaient occupées à la cuisine, pour qu'on allât plus vite. D'autres femmes surveillaient les marmites de sauce et de viande. La marmite des tolbas était à part; de même, celles des chefs de fraction et celles des notables qui, eux, enlèvent le

couscous

u-rəbɛin i-yiggon. Taddart n-ʔhaʔ, Seid u-dd-yiwi dai tlata n-attɛlba i llan d iberraniym, biha llan middrii n-at-taddart uflɛb ssonn alQuram, am-Ulidi, ammwa-s n-Umm-ɛlhis, tarwa n-utma-s n-ʔhaʔ qi-son-tnin, d-Seid d-Belhis, d-Mahraz, d-yid-buya-t-son. ʔtɛlba ason-igayyad Seid d agayyad, ttɛn, ttɛssan, sson latai nɛa-yididnin makki ad-usin. Mmi hɛ ad-əffɔ-ym, ad-aym ɛssin duru i-yiggon, am-mwasi sɛttin duru makki-ass. ʔɛzam-u uhu d ayil foll-ana a-t-nɛg; mmwasi n-ɛr-ɛs, a-t-ig; mmwasi laɛi n-ɛr-ɛs, u-t-yɛttɛg. ʔ-mmwasi u-yɛssitɛf w-as-t-tɛggon. ʔɛzam amɛq-qran akk-is n-attɛlba i zwan s-tɛhzant n-tɛndɛlt d ayil foll-ana, nɛhs ini uhu.

ʔɛzam amɛqqran, Seid yɛhs a-t-ig dindin ya, amm-ugi laɛi son-yiyarɛn n-sɛgg ʔhaʔ as-igu ʔɛzam i-baba-s, am-mwasi ʔɛddi-s m-Mahraz; middrii nnan-as :«U-dd-yottis; at-tɛsuggomɛd Belhis ad-izɛr ula d ʔɛzam m-baba-s, a-u-tɛqqim ul-ɛs.» Biha ssonn ad-d-yas s-uzyar as-m n-nɛzumɛa. Ssufyon imɛndi i-yizda. Nnan-ason i-ttɛlba f-yiɛzam-u n-dɛg-ɛid n-nɛzumɛa.

ʔisɛdnan: Fatna d-Umm-ɛlhis bdant ttɛzunant imɛndi tixɛbbɛgitiin, ɛzɛnt-ɛsnt i-tɛddarin n-yid-buya-t-son ab-akk ad-ɛzɛnt, biha imɛndi uflɛb n-yizda. ʔisɛdnan n-nɛzirɛn, s-uwɛhdi d-uɛttim, u-sint-ɛd n-tɛddart i-yizlam d-usɛmmwi. Matta f-twɛssarin, ul-ɛhdimɛnt ul-ɛgdimɛnt, awint ɛlɛbbat n-tɛddarin, ɛzɛnt-tɛnt-ɛd mmi ɛdint, nɛf-dɛnt tididɛntin hɛddomɛnt, matta ttɛgɛnt. Sagga ɛdint ɛlɛbbat, tixɛdnan i llant taddart, llant tini-n i zɛllomɛnt, tididɛntin sɛfuruɛnt, tididɛntin rɛkkɛbɛnt ab-akk ad-hɛrɛnt. ʔlant tixɛdnan tididɛntin i ttɛddant f-tɛhbɛsin m-mɛrgɛt d-uɛsum. ʔahbuɛt n-attɛlba iman-ɛs, tɛn n-yikurɛtɛn iman-ɛs, tɛn m-middrii izɛglak, i ttɛkkɛson uɛsu, iman-ɛs,

car, les couscoussiers étant trop petits pour faire cuire tout le couscous à la fois, on les vidait dans un grand couffin au furet à mesure qu'ils étaient cuits. Quand tout le couscous fut cuit, il y en eut environ six grands couffins. Au coucher du soleil, les notables de la fraction se réunirent et enlevèrent le couscous pour le mettre dans les plats. Ils préparèrent ainsi les plats des tolbas, ceux des notables et ceux des gens (venus pour la circonstance), enfin ceux des femmes qui avaient travaillé et ceux des Pèlerins.

Après le coucher du soleil, ils envoyèrent des enfants prévenir les chefs de fraction d'avoir à réunir leur monde. Pendant qu'on les prévenait ainsi, les tolbas étaient déjà dans la maison, au nombre de seize, y compris les muezzins. Ces tolbas sont ceux qui ont droit au repas d'initiation. En venant, ils apportèrent le coffre des Livres, entrèrent et se répartirent en petits groupes dans le patio. Quand ils se furent assis, on leur présenta les plats, au nombre de quatre, à raison d'un plat pour quatre personnes. Le muezzin, sans dire un mot, les examina pour voir s'ils étaient bien remplis, puis se mit à distribuer. S'il avait jugé qu'ils n'étaient pas suffisamment pleins, il aurait plongé sa baguette au milieu du plat et, s'il avait donc trouvé qu'ils n'étaient pas assez garnis, il aurait retiré son bâton et se serait reculé en regardant les autres. Aussitôt, les autres auraient compris la signification de ce geste. Les personnes de la maison auraient compris que les plats n'étaient pas suffisamment remplis et ils auraient ajouté du couscous. Ceci fait, les tolbas auraient pu procéder au partage. Après le partage du couscous, les tolbas laissèrent deux cuillerées au fond de chaque plat et dirent : "Apporte la sauce !" On la leur donna, de leur marmite. Après avoir mangé, ils partagèrent la viande qu'il serrèrent, avec leur part de couscous, déjà mise de côté dans leur serviette ad hoc. Ceci fait, ils se lavèrent les mains, lurent quelques sourates, récitèrent une invocation et dirent : "Dieu fasse miséricorde au défunt !", sur quoi, ils se retirèrent. Après leur départ, arrivèrent les chefs de fraction avec leurs gens. Ils se mirent par groupes et mangèrent le couscous, chaque groupe ayant son plat. Après avoir mangé et récité une invocation, chacun se retira. Vinrent ensuite les notables d'un peu partout : ils mangèrent et partirent. Puis vinrent tous ceux qui voulaient manger. Quand ils eurent tous mangé,

biha id-guni d ikhijm, ul-zmm m̄r̄nt ad-ss̄mm̄ m̄t uš̄u gaḡ f-yigḡt-t̄kli.  
 Guni i m̄m̄in, qint-t̄isni. Sagga ymm̄u gaḡ uš̄u, ad-d-yas igḡt s̄tta  
 n-yimaym. Sagga iḡdri tawryit n-tf̄it, lainim im̄qqran̄m n̄-n̄ž̄mḡt.  
 Sagga lainim, bdan t̄tk̄sm̄ uš̄u t̄ziwawin. K̄k̄sm̄ tini-n n-š̄t̄lba, š̄k̄k̄-  
 sm̄ tini-n n-yim̄qqran̄m, tini-n n-yikur̄atr̄i, tini-n m̄-middr̄i, taḡḡa-  
 rut n-t̄sd̄nan i h̄dm̄nt, t-t̄ziwawin n̄-n̄h̄ūž̄ž̄až̄.

D̄ff̄r-t̄r̄mm̄s̄in, az̄n̄m̄ š̄l̄z̄z̄, m̄nan-asm̄ i-yikur̄atr̄i f-alaym m-  
 middr̄i-m̄sm̄. Sagga llan t̄ḡyḡd̄r̄i-asm̄-d i-middr̄i-m̄sm̄, š̄t̄lba  
 llan taddart ya q̄i-s̄t̄ḡḡi-m̄t̄n̄in s-yid-š̄lm̄w̄dd̄r̄i. Š̄t̄lba-y-u d-id-  
 bab-m̄ i t̄t̄r̄i taḡrif̄t. Sagga dd-usin, awin-d tahzant m̄ḡa-sm̄, at-  
 f̄on, ḡḡim̄m̄ t̄tik̄m̄n̄un̄in am̄misiddar. Sagga ḡḡim̄m̄, š̄bb̄in-asm̄-d  
 t̄ziwawin-m̄sm̄ q̄i-r̄bḡa-ust̄n̄inti, r̄bḡa n-t̄k̄r̄um̄in i-t̄ziwa. Š̄m̄w̄d-  
 d̄r̄i ȳḡḡl̄ t̄ziwawin m̄tta š̄š̄ur̄nt d aw̄h̄di, ȳss̄us̄m̄ n-yim̄an-š̄s̄,  
 ȳš̄b̄da az̄uni. M̄tta llant us̄r̄nt, ad-ȳr̄š̄k̄ tar̄tta-s̄ am̄mas n-t̄ziwa;  
 m̄tta u-d-t̄iw̄id, ad-ȳk̄k̄s̄ tar̄tta-s̄, i-w̄sh̄h̄r̄ n-d̄ff̄r, ȳnk̄d̄ id̄id̄n̄in.  
 Din din ya id̄id̄n̄in ad-ss̄n̄m̄. M̄m̄i-t̄r̄i-z̄rin am̄-m̄u, id-bab-m̄ n-  
 t̄ddart ad-f̄h̄m̄m̄ am̄-m̄asi us̄r̄m̄; asm̄-k̄m̄m̄l̄on uš̄u. M̄m̄i asm̄-  
 k̄m̄m̄l̄on, ad-š̄bd̄an az̄uni. Sagga z̄um̄m̄, š̄ž̄in-d sm̄t-tȳm̄ž̄aȳin n-  
 uš̄u waddai n-t̄ziwa; m̄nan: «Aw̄i-š̄d š̄m̄r̄ḡḡt.» Uš̄in-asm̄ s-t̄h̄bu-  
 š̄t̄-n̄sm̄. Sagga š̄š̄in, z̄um̄m̄ tah̄m̄išt̄ i ḡrin m̄ḡa-wuš̄u i llan tim̄m̄d̄al-  
 m̄sm̄. Sagga z̄um̄m̄, š̄š̄ird̄r̄i i f̄ass̄m̄-m̄sm̄. Sagga š̄š̄ird̄r̄i, ḡaz̄m̄m̄  
 m̄n̄n̄aȳt n-t̄sur̄atin. Sagga ḡaz̄m̄m̄, uš̄in š̄fat̄ḡa, in̄in: «R̄bb̄i ad-  
 ȳr̄h̄m̄ m̄m̄u m̄mut̄r̄i!» š̄ff̄ȳon f-m̄an-m̄sm̄. Sagga z̄wan, usin-d  
 ikur̄atr̄i, n̄t̄n̄in d-middr̄i-m̄sm̄, ḡḡim̄m̄ t̄ik̄m̄n̄un̄in, š̄š̄in uš̄u,  
 mak̄k̄ tak̄m̄n̄unt s-t̄ziwa-s̄; m̄m̄asi ȳš̄u, ȳuš̄u f̄at̄ḡa, ȳz̄z̄wa.  
 Sagga f̄ff̄ȳon, asm̄-d middr̄i iz̄ḡlak n-t̄ma-y-u t̄ma-y-u. Sagga  
 š̄š̄in, š̄ff̄ȳon, usin-d id-bab-m̄ i h̄sm̄. Sagga š̄š̄in gaḡ middr̄i,

les femmes et tous ceux qui s'étaient occupés des convives restèrent pour manger eux-mêmes, avec du beurre et de la viande comme rétribution pour leur travail. Quand tous eurent fini, chacun regagna sa maison.

Tout ce couscous à la viande et à la viande porte le nom de *dîner du coffre* que les tolbas ont apporté avec eux et qu'ils ont remporté. On leur offre ce repas comme rétribution pour la lecture qu'ils ont faite au cimetière. (13)

La mort n'est "délayée" pour un défunt ni le samedi, ni le jeudi, mais un autre jour. Quelqu'un qui meurt dans la nuit du dimanche au lundi, du lundi au mardi, du jeudi au vendredi ou du samedi au dimanche va directement à Dieu : on dit de lui : "Il est dans la paix de Dieu : Dieu lui a fait grâce : il ne restera pas longtemps dans les angoisses du tombeau." Quand quelqu'un meurt un autre jour que ceux-là, il a à rendre compte de l'autre côté. El Hadj étant mort un jeudi, la mort lui a été "délayée" le vendredi.

Les femmes vinrent en grand nombre à la maison d'El Hadj et y restèrent sans rien faire depuis le lever du jour jusqu'à l'heure de la prière de midi. Du fait de la présence des femmes dans la maison, Belkhir, Mahrez et Saïd furent obligés de sortir, car il n'y avait que des femmes dans la maison. Elles étaient venues de tous côtés avec leurs amis, leurs tantes paternelles et maternelles, leurs filles avec leurs tantes paternelles et maternelles, des femmes du clan et des amies de leurs amies. Une femme ne peut tenir sa langue. Il y avait des femmes des trois tribus, At-Brahim, At-Sissine, At-Ouaggine qui, réunies, ne peuvent se taire, comme quand elles vont au cimetière, et elles parlent de tout ce qui leur vient à la bouche. Quand retentit l'appel à la prière de midi, les femmes présentes frappent la terre de la main afin que la mort reste là où elle est et qu'elles ne l'emportent pas avec elles. Elles se mettent debout. La maîtresse de maison arrive avec un plateau de dattes, passe de l'une à l'autre. Les femmes posent la main sur le plateau et la baisent en disant : "Que Dieu remplace par le bien." Elles font une invocation, se lèvent et s'en vont chacune chez soi.

qqimant tisednan d-yid-bab-m i boddon f-middon ab-akk ad-<sup>im</sup> im-  
an-mom s-wudi d-u<sup>im</sup>um, d alh<sup>im</sup>qq n-yibdam-mom. Sagga qdan, gag mme  
Ksbn taddart a-tat-yawad.

Gag am-mu, us<sup>im</sup>y-u mca-lidam-as d-sl<sup>im</sup>orgat-as, qqarm-as "amm-  
si n-tah<sup>im</sup>ant" i dd-iwin st<sup>im</sup>alba mca-som, sawadn-as ira. Ft<sup>im</sup>ggm-asm-t  
am-m<sup>im</sup>asi d alh<sup>im</sup>qq n-yic<sup>im</sup>zam i g<sup>im</sup>zmon st<sup>im</sup>alba tandalt (13).

Zamattant w-as-t<sup>im</sup>si i-bab i mmuto<sup>im</sup>n la ssbbat u-la bsh<sup>im</sup>mis; t<sup>im</sup>f-  
si-y-as ussan idid<sup>im</sup>nin. Matta iggon yommut d id n-n<sup>im</sup>otnin, d-yid n-  
ntlata, d-yid n-n<sup>im</sup>zumga, d-yid n-nh<sup>im</sup>edd, iz<sup>im</sup>gga al-R<sup>im</sup>bbi; qqaron fall-  
as: «Yalla talwit n-R<sup>im</sup>bbi, R<sup>im</sup>bbi yu<sup>im</sup>-as, u-yott<sup>im</sup>qimi idaq uylab.» Mmi  
yommut ussan idid<sup>im</sup>nin, ddiy n-<sup>im</sup>yr-as bsh<sup>im</sup>ab n-tma-y-on. I-ha<sup>im</sup>z  
i mmuto<sup>im</sup>n d alh<sup>im</sup>mis, t<sup>im</sup>si-y-as sl<sup>im</sup>zumga.

Usint-ad tisednan uylab taddart n-sha<sup>im</sup>z, qqimant di-s dai d qimi  
n-s<sup>im</sup>gg-d<sup>im</sup>g-gass al-s<sup>im</sup>sla. N-s<sup>im</sup>gg i llant tisednan taddart, Balh<sup>im</sup>r d=  
Mahraz, d-<sup>im</sup>leid aff<sup>im</sup>yon, biba lasi dai tisednan n-taddart. Llant dilg  
s-tma-y-u tma-y-u s-yid-buya-t-sont, d-yid-batti-t-sont, d-yid-hatti-  
t-sont, d-yissi-s n-yid-hatti-t-sont, t-tini-u n-yid-batti-t-sont n-at-  
t<sup>im</sup>qibilt, d-yid-buya n-yid-buya-t-sont. Zamattut u-t<sup>im</sup>omm<sup>im</sup>re i-yittaf  
n-yimi-s. Llant tibrakimin, t-tsisinin, t-twagginin; mmi qqimant,  
ul-ssusumant am-mmi llant tandalt, sawalant ai-n i-dd-udan  
imi-nont. Sagga yoddon s<sup>im</sup>sla, tisednan i llant din awt<sup>im</sup>rit s-fus-  
onont tamurt ab-akk tamattant at-t<sup>im</sup>qqim mani tolla, u-t<sup>im</sup>t-tiwint  
mca-sont. Boddont. Fas-ad lall m-taddart s-t<sup>im</sup>ndunt n-t<sup>im</sup>ini, th<sup>im</sup>at-  
ta s<sup>im</sup>gg-yiggat n-yiggat, tisednan s<sup>im</sup>rsont fus-onont a<sup>im</sup>zna n-t<sup>im</sup>n-  
dunt, sudnont-t, onnant: «Ad-y<sup>im</sup>hlaf R<sup>im</sup>bbi s-alh<sup>im</sup>r.» Usint s<sup>im</sup>fat-  
ha, k<sup>im</sup>ront f-yiman-onont, ton i Ksbn taddart a-tat-tawad.

Si le défunt est une femme, les vieilles déjeunent et récitent leurs litanies avant de sortir.

Les femmes font ce "délayage" afin que les os du mort "se dissolvent" dans sa tombe, car il y est dans les angoisses. Quand on lui a fait cette cérémonie, il reste dans la paix de Dieu.

Une fois tout le monde parti, les gens de la maison prirent les effets dans lesquels était mort El Hadj, les confièrent à une veuve, pour qu'elle aille les laver. A son départ, on lui a donné une galette et quelques dattes. Ayant appelé deux fillettes, elle mit sur leurs épaules une perche et, sur la perche, les effets du mort. Elle laissa un pan de ces effets traîner à terre. A leur arrivée au cimetière, elles posèrent ces effets à la tête du tombeau, partagèrent la nourriture reçue en don pieux, récitèrent une invocation et emportèrent les effets à une source voisine du cimetière, les lavèrent, les rapportèrent à la maison, les firent sécher, les encensèrent au *harmel*, les portèrent au laveur avec quelque argent en guise de rétribution pour le lavage funèbre.

Le troisième ou le quatrième jour après la sépulture, les femmes firent le henné. Fatma et les autres femmes de la famille avaient commencé par piler le henné à la maison, avant que n'arrivent les autres femmes, le samedi matin. Le jour de la mort d'El Hadj, la vieille femme qui avait accompagné les gens au cimetière a emporté un peu de henné, de celui que les femmes vont piler, l'a emporté avec elle au cimetière, l'a rapporté et les femmes l'ont pilé à l'endroit où était mort El Hadj. Elles ont fait cuire le "pain du henné": une galette mince, puis elles ont fait cuire des fèves et des pois chiches. Elles ont fait tremper le henné, en ont mis aux paumes de la vieille femme qui l'avait rapporté du cimetière. Enfin, prenant tout ce qu'elles ont fait cuire, elles sont allées au cimetière.

Arrivées au cimetière, elles ont fait le tour des tombes. La vieille a versé du henné dans le bol posé sur la tombe d'El Hadj, puis s'est lavé les mains au-dessus du tombeau. Après quoi, elles ont récité une invocation. Un garçonnet de la famille d'El Hadj est alors arrivé, car un homme adulte ne va pas avec les femmes, et a jeté quelques grains de blé

Matta bab i mmuṭri f̄ taməttut, tiwəssarin fəttəmt, dəkkəmt Kəlb a-u-  
d-əffəmt.

Asəfi-y-u tteggənt ab-akk ihšan m-bab i mmuṭri ad-əfsin žaž n-unil,  
biha yolla idaq. Mmi as-gin asəfi, ad-yəqqim talwit n-Rəbki.

Mmi zwan middri, bbin at-təddart id-šra i ymmut di-sm ʔhaž,  
ušin-as-tri i-yiqqat-təžžalt ab-akk at-təwa a-tri-tsirəd. Sagga tšh  
at-təwa, ušin-as tabiyyaht d-mənnaht n-yiniwən. ʔəyyəd-asmt i-  
smt-trižiwən, tq-asmt aždud taprut-nismt, tq-asmt di-s id-šra-y-u.  
ʔəžž-sd tazdat n-yiqqm n-yid-šra-y-u tətthurrud tamurt. Sagga ti-  
wad n-tridəlt, ssmmt id-šra-y-u ihfawən n-unil, zsmmt əlməgruf,  
ušmt əfatha, bbint id-šra-y-u n-tala t tuqribt n-tridəlt, ssirdmt-tri,  
awint-tri n-təddart, ssqarən-tri, bshəmt-asn tihmmərin, awint-  
at-tri i-y-unsirəd d-yikkəh n-yidrimən d əhəqq n-usirəd.

Az-in n-tlata ini rəbga dəffər-yindal, tisednan gint əhənni. Fat-  
na, nəttat f̄-tsednan i llant taddart əddint əhənni timizzar Kəlb  
a-u-dd-asmt tididritin az-in n-ssəbbat yabəšša. Az-in i ymmut  
ʔhaž, tawəssart i zwan mēa-middri n-tridəlt tabbi ikkəh n-nhənni  
n-səggwən alʔad-əddint tisednan, tawi-t n-tridəlt, tər-t-id, əddint  
mani ymmut ʔhaž. Ssmmt-ont ayzum n-nhənni. Ayzum-u d-  
azdad. Sagga t-ssmm-ont, ssmmt-ont awən d-əhəmm-əz, ssm-  
rmt əhənni, gn-as-t uran-ə i-twəssart i-t-id-ərin s-tridəlt, iwint  
gag ai-n i ssmmt-ont, zwan n-tridəlt.

Sagga iudrit tandəlt, dvrmt imilən. ʔuyl-as tawəssart əhənni  
ayəllus i llan anil n-ʔhaž, tssirəd ifasəm-ə əzmna n-unil-u. Si  
təqda, ušmt əfatha. Yas-sd igqm-ukhif, biha arqaz u-yəqqur mēa-  
tsednan, n-səgg-yid-bab n-təddart n-ʔhaž, yəgru mənnaht n-nhə  
bat

qu'il avait apporté, aux deux extrémités de la tombe. Quand il eut jeté le blé, les femmes sont venues, sans dire un mot, parce qu'El Hadj ne parle pas, sinon avec ses voisins, les *gens d'en bas*. La plus ancienne des femmes a fait la distribution des dattes, du pain, des fèves et des pois chiches. Après avoir récité trois fois une invocation, elles ont fait le tour des tombes et sont parties.

On prétend que ce henné et ce blé sont pour que le défunt mette du henné à ses propres mains et aux mains de ses voisins, les *gens d'en bas*, et qu'il leur offre un dîner avec le blé apporté. Il agit ainsi pour montrer aux gens d'en bas que son éternité est bénie. (14)

Deux ou trois jours après l'enterrement, les gens sont venus de tous côtés à la maison d'El Hadj pour visiter ses enfants. On leur a offert le thé. Ils se sont entretenus des choses d'ici-bas. S'adressant à Belkhir: "Surveille-toi, ont-ils dit, fais attention, ne gaspille pas, sache te bien conduire. Tu sais que tu as la charge de la famille. Si tu avais l'habitude de boire du vin, désormais n'en bois plus. Tu sais que, autrefois, tu t'appuyais sur ton père: à présent, tiens-toi debout sur tes propres jambes. Si, autrefois, tu lâchais facilement l'argent, fais maintenant sept nœuds à ta bourse. Sois attentionné à la maison. Surveille tes palmiers. Fais attention à ton frère plus jeune que toi. Et toi, Mahrez, obéis à ton frère; ne fais pas ce qu'il ne te dit pas. Un peu toi, un peu lui, inquiétez-vous les uns des autres, que les gens ne vous méprisent pas. Vous êtes des hommes: regardez en face tout ce qui vous arrive. En toutes choses désormais croissez comme votre père: les marches d'un escalier se montent une par une. Voyez les enfants de votre oncle paternel, comme ils savent s'entraider. Voilà ce que nous avons à vous dire: que Dieu fasse de vous des enfants bien élevés." Après ces paroles, ils s'en allèrent. Les femmes aussi sont venues à la maison de côté et d'autre. S'adressant aux femmes de la maison, elles leur ont dit: "Que la bénédiction soit votre part!" A Fatma, femme d'El Hadj, elles ont dit: "Fais attention à ta maison; sois diligente: mets Dieu dans ton cœur, Mahomet dans ta poitrine."

i-dd-yiwi ihlawen n-unil. Sagga yegru imndi, asmt-ed tisednan, igg-t  
w-as-tsiwil i-yiggat, biha khaž u-yessiwil dai msa-lžiran-s n-at-waddai  
žKKer taməqqrant, tžun-asmt tiini d-uyrum, d-awm, d-əhəmm<sup>w</sup>z. U-  
šint əfatħa šarət n-yid-iggat-təkli, duriwt tindəlin, zwan f-yiman-mmt.

žhənniy-u d-əhəbbat-u, qqarm, ab-akk bab i mmutəi ad-ig əhənni  
i-yifəssm-s d-yifəssm n-nžiran-s at-waddai, ig-asm amənsi s-əhəbbat  
bat i-y-iwint. Ad-ig am-mu ab-akk asm-yəskm i-y-at-waddai, taddart-  
s t tambarək n-dima u-ddwam. (14)

Son-wussan imi šarəd s-dəffer-yindal middrii n-tma-y-utma-y-  
u usin-d n-təddart n-əhəž i-yizra n-tarwa-s. Gin-asm latəi. Nətin  
siulən f-əhijət n-əddunnit, mnən-as i-Bəhri: «Həz iman-ək, ta-  
wid-ed ləhbar, ul-ssəsar, sm mak tətəggəd i-təkli. Žallid təssnəd bə-  
əyal yəlla ihl-ək. Matta tətəssəd ššrab, u-ttəs! Žallid təssnəd bətri təl-  
lid təmnədəd f-baba-ək; imar-u bədd f-yidarn-ək! Matta bətri təl-  
lək as i-šurdi; imar-u q-as səbga n-yikrusm. Awiz-ed ləhbar i-təddart-ək,  
bədd f-təzdayin-ək. Žawid-ləhbar i-y-əmm<sup>w</sup>a-ək; yəlla d akhij fəl-ak.  
d-šəkkim, a Mahzər, əf-as awal-s i-y-əmm<sup>w</sup>a-ək; u-ttəgg ai-n i-w-ak-  
ymni. ŽKKš səgd-ək, iKKš si-s, tawim-d ləhbar i-yiman-ənkum, a-w-  
akm-šəhkerən middrii. Žallim d irgarm; ai-n akm-d-usin, a-t-  
təabləm. Žhijət, s-sa n-dəssat, at-təgməm am-baba-t-kum: "Žisuman  
ttalint s-yiggat iggət". Nəkdət tarwa n-əammi-t-kum mak šmm-  
rən iman-mən. Awal-mna d wu ya: akm-ig Rəbbi f-tarwa f-təhlalt!»  
zwan f-yiman-mən. Ula f-tisednan n-tma-y-utma-y-u usint-ed n-  
təddart; mnant-asmt i-tisednan n-təddart: «Žərlət səgg-əssam-ənkum!»  
«Nnant-as i-Fatna, tamsttut n-əhəž: «Awiz-ed ləhbar i-təddart-m, həz taddart-  
m, əg Rəbbi ul-m, Muħəmməd idmarn-m!»

Le mercredi, septième jour après la mort d'El Hadj, Fatma s'est ceint la tête d'un bandeau de façon à ne laisser paraître ni la touffe de cheveux sur le front, ni la masse de cheveux sur le haut de la tête, ni les tresses en arrière : elle n'est pas sortie dans la rue. Elle a placé sous un grand plat un plateau garni de henné, de plantes aromatiques, de bdellium et de coriandre. Chaque matin, elle allait soulever le plat pour examiner le contenu du plateau. Il n'y a que la femme d'El Hadj ou la coiffeuse à pouvoir enlever le plat : personne d'autre ne pouvait y toucher. Les autres femmes ne peuvent l'enlever et les hommes n'y mettent pas la main. Mahrez ou Belkhir ne pouvaient y toucher, même en l'absence des femmes, que ce soit le jour, que ce soit la nuit. Ils croient, en effet, que, lorsqu'un homme touche ce plat, il mourra avant sa femme.

Le septième jour encore, de bon matin, les femmes se sont rendues au cimetière. Elles avaient, dès la veille, mis de côté du gros couscous, du pain, des dattes, des fèves, des pois chiches ; elles les ont emportés enveloppés dans des linges. Elles ont pris tous les effets du mort que deux fillettes ont portés sur une perche. Le jour du henné, les femmes de la maison d'El Hadj n'étaient pas allées au cimetière. Le septième jour, par contre, elles s'y sont rendues en compagnie d'autres femmes. Dès qu'elles ont franchi la porte des remparts, le jour paraissait. Enveloppées dans leurs grands voiles, elles devisaient entre elles ; l'une disait à l'autre : "Pressons ! vite ! de peur qu'il ne soit parti !" En arrivant dans la région des cimetières, elles aperçurent un oiseau sur le tombeau, sautillant. S'étant approchées dans sa direction, (elles le virent) s'enfuir. Le voyant envolé, elles en restèrent bouche bée et se dirent : "Nous ne le reverrons plus : il est parti."

Déjà arrivées en vue des cimetières, elles avaient déplié un pan de l'un des effets du mort et l'avaient laissé traîner à terre. La plus ancienne fit alors la distribution de la nourriture apportée par elles en offrande pieuse. Elles firent une invocation, se rendirent à une source, lavèrent les effets et les rapportèrent à la maison. Ces effets furent donnés aux hommes de la maison. Dans d'autres maisons, à la mort d'un homme, s'il n'y a plus d'homme dans la maison, on vend les effets. A la mort d'une femme, de même, s'il n'y a plus de femme dans la maison, les effets sont vendus.

Azz-in n-nirbag i llan d-sbea n-ussan n-sgg i yomm ut Zhaž, Fatna taq-  
qm taqmont ihf. ss mak u-tattbini la tinfort-ss, la tawmza-s, la tiblaz-ss, u=  
tffiy gag n-uxlad. Zgu waddai n-tziwa tandunt i ylla di-s alhomi, d-lsgdor,  
t tyonyant, d-skkusbr. MaKK yabsša tzzga at-tgarra tziwa, at-tiriksd ai-n i  
llan tandunt. Zziwa-y-u u-tot-ttgeiri dai tamattut n-Zhaž ini tamokrat;  
ula d hedd u-yottiy di-s. Zisodnan tididritin u-tot-ttgeirint; irgazon akk-is  
u-ttym di-s ula d aya n-fus. Zziwa-y-u, Mahroz ini Balkir ul-zommom  
ad-aym di-s ula matta tisodnan ul-llint din, dsq-gid inidsg-gass, biha  
qqaron matta argaz yuyu tziwa-y-u, ad-yommot Kabb tamattut-ss.

Azz-in n-sbea n-ussan ddiy, mmi yuyu yabsša, tisodnan zwant  
n-tindelt. Llant ssrsmt n-sgg-dsq-gid uzan, d-uxum, t-tzini, d-awm,  
d-alhomm<sup>ss</sup>, awint-tri tikmmas. Awint mca-ssmt gag id-šra m-bab  
i mmutrü, šmmzmt-tri tüziwin ašdud. Ass n-nhomi, tisodnan  
n-tddart n-Zhaž ul-zwint n-tindelt; azz-in n-sbea akk-is zwant  
mca-tididritin n-tindelt. Sagga ffymt alhubot, yabsša ylla yttar,  
nətrinti ssmbakmt timalhafin-ssmt, ssawalmt q-goman-ssmt,  
iggot tqqar-as i-yiggot: « Həs, fissaq, a-u-d-yəzwa! » Sagga zrint  
tindelin, awint-az-d ləbbar i-yiggm-uzdid ašmna n-unil, yttmög-  
gəz. Bdant gəstəmt n-yr-ss, yəwər. Sagga yəzwa, yəqqim-ss imi-  
nsmnt yuru; nnant: « U-t-nəzzir ya; yəzwa. »

Dai zrint tindelin, llakmt-as i-tədat n-yiggm n-sgg-yid-šra-  
y-u, zšmt-t yttħurrud tamurt. Zim taməqrant-nšmt əlməgruf  
i-dd-iwint mca-ssmt, usint əfatha, zwant gag n-tala, širdrit id-  
šra i-dd-iwint, awint-tri n-tddart. Id-šra-y-u usint-tri i-yirga-  
zm n-at-tddart. Matta f-tddarin tididritin, matta yommot d ar-  
gaz, yili laš argaz wididrit tddart, zmmzant-tri. Matta tmmut tamatt-  
tut, yili laš tamattut tididrit tddart, zmmzan-tri.

Dans la nuit du quarantième jour, Fatma, femme d'El Hadj, a veillé avec les femmes de la maison à la lumière d'une lampe, dans la chambre. Elles sont restées à observer pour le cas où un papillon viendrait et éteindrait la lumière. Elles n'en dormirent pas. Lorsque le papillon se présenta, elles se dirent : Le voici qui rôde. S'il n'était pas venu, elles auraient dit : Il nous a joués : il est venu avant nous ou quand nous ne le surveillions pas. Elles restèrent ainsi jusque vers minuit, puis allèrent se coucher. Au matin, emportant du couscous, elles se tinrent à l'orée des cimetières. Seule une vieille femme alla jusqu'à la tombe, fit une invocation et revint vers les femmes qui, alors, partagèrent le couscous, puis se retirèrent.

Dès le décès d'El Hadj, Fatma a déposé or et argent, ne gardant qu'un bracelet en ébénite. Elle est restée à l'intérieur de la maison pendant quatre mois et dix jours, ne pouvant même pas regarder les cérémonies d'un mariage qui avait lieu chez des voisins devant sa propre porte. Autrefois, elle marchait pieds nus, comme toutes les femmes ouarglies, mais, dès la mort de son mari, elle a chaussé des bas noirs et des chaussures mozabites. Elle ne devait pas mettre des chaussures tunisiennes, car elle n'était pas dans la joie pour porter de telles chaussures qui sont très belles. Elle n'a pas enlevé ses bas jusqu'au dernier jour. Elle pouvait, la nuit, enlever ses chaussures. Elle s'interdit de marcher nu-pieds pendant toute cette période. Si elle avait marché sans chaussures ni bas, elle aurait cru marcher sur le cœur et les yeux d'El Hadj. De la mort de son mari au jour de sa "montée", elle n'a pas lavé ses effets et ne les a enlevés que le samedi ou le mercredi.

La "montée", après quatre mois et dix jours, elle l'a faite. Qu'est-ce que cette montée ? C'est une cérémonie de femme dont le mari est mort. Quand Fatma fut sur le point de faire sa "montée", elle avertit, dès la veille, les femmes de sa connaissance, ainsi que la coiffeuse. Le matin, lorsque les femmes sont arrivées, elles ont déjeuné de pain et d'huile, puis elles ont pris le thé. Après le thé, elles ont fait sept fois le tour intérieur de la maison.

Dəq-gid m̄-in<sup>ass</sup> n-rəbein, Fatna, taməttut n-ʔhaž təqqim n-əddu ukumar  
mga-tədnan n-təddart. Qqimnt nəkədrüt al-d-d-yas iggm-fərtəttu ad-i-  
nəy əddu. Ul-nuddomnt. Sagga dd-yusu, nnant: «Yus-əd ad-idey. »  
Sagga u-dd-yusi, nnant: «Iq-anəh-tət; yus-əd kəlb a-u-d-d-nas ini sag-  
ga təkku titt-rina fəll-ana.» Qqimnt am̄-mu al-azgm n-dəq-gid ab-  
akk zwant, əttəmt. Yəbsiia, tədnan əwint d ušū, qqimnt imi n-  
təndəlin, u-təzwi n-unil day iggət təzəssart, tuš əfathə, tədwəl-d n-tədn-  
nan, zwant ušū, zwant-əd.

Sagga yəmmut ʔhaž, Fatna, taməttut-əs, təkkes ura d-əfəddət; dai  
təhəddit n-ššmaç. Gi-rəbea n-yiyarən d-əšra n-ussan təqqim təddart,  
u-təzmər at-tərikəd, ula s-titt, islan al-əd-ilin ələiran-əs imi n-nəhtu-  
bat. Bəkrī təgqur tar-trihiyət am-təwəgritin; n-səgg i yəmmut arqaz-  
əs ʔhaž, təg əttqəšir d ipəggəlsən t-trihiyət t tamzabit. U-təttəgg trihiyət  
t-tatunsit, biha u-təll: təfəzəh i-yirəd n-trihiyin-u bhant uyləb. ʔtqə-  
šir u-tri-təkkes al-az-in aŋgaru. Matta f-trihiyət, at-təzmər a-tət-  
təkkes dəq-gid. U-təzmər qəç, ussan-m, at-tiqur aqlim n-dar-əs  
n-tmurt; matta tuqur tar-trihiyət ini tar-ttqəšir, təqqar q-gəman-əs  
təlla təgqur f-wul t-təttawin n-ʔhaž. N-səgg tməttant n-urqaz-əs  
al-az-in n-allay-əs u-təsirəd id-šra-s, u-tri-təddəl day səsbət  
ini lərbəç.

Allay akk-is, az-in n-rəbea n-yiyarən d-əšra n-ussan tuli  
Fatna. Allay-u d matta? Allay d matta iggət-tməttut yəmmut-as  
arqaz-əs. Fatna, sagga təhs at-tali, təsm f-tədnan i təsm t-tmə-  
krat. Si dd-usint tədnan yəbsiia, fətmnt s-uyrum d-əzət, swmt  
latəi. Sagga swint latəi, zwant, d-urmt təddart səbea n-yid-iggət-təkli.

A midi, elles ont mangé du couscous avec du pourpier, une tête de chameau, du melon et des piments; elles ont bu le thé et sont rentrées chez elles. Ne sont restées avec Fatma que la coiffeuse, sa mère, ses tantes et ses amies.

Au moment de la prière de midi, elles ont fait un grand feu au milieu du patio. Quand le feu flamba, elles y jetèrent le contenu du plateau et le bandeau qui serrait sa tête. Aucun homme n'était présent. Elles fermèrent la porte. Fatma fit sa prière, sortit de sa chambre, enjamba sept fois le feu, puis resta assise à terre. En ramadhan, elle n'aurait pas fait ces enjambements. Ses amies vinrent, à ce moment-là, lui donner chacune un coup. Quand elles furent parties, vint la coiffeuse, qui enjamba Fatma trois fois. Elle lui enleva ensuite tous ses habits. Fatma lui donna de l'argent, en lui disant: "Excuse-moi." La coiffeuse la para alors de ses bijoux d'or et d'argent, comme on le fait à une jeune mariée. Fatma rentra ensuite dans sa chambre et y resta assise. Des filles sont alors venues l'y rejoindre et sont restées avec elle. Depuis le moment où elles se sont assises, à midi, Fatma a dû garder le silence absolu; si elle avait parlé, tout le cérémonial accompli aurait été nul. Après l'appel à la prière, au coucher du soleil, elle s'est mise à parler; elle a pris le thé avec les filles, en mangeant avec elles des cacahuètes et les filles ont passé la nuit avec elle. Cette nuit-là, Fatma n'a pas dormi du tout: elle a dû rester éveillée. Quand elle avait envie de dormir, les filles la piquaient pour la réveiller. Le matin, elle a offert le thé aux filles, leur a donné une récompense, en leur disant: "Excusez-moi." Elles sont retournées chez elles. Après leur départ, Fatma est allée au cimetière visiter la tombe d'El Hadj et celle de ses parents. Elle y a distribué une offrande pieuse aux femmes qui l'avaient accompagnée. Elles firent ensemble une invocation et s'en revinrent. Fatma est allée ensuite se laver le corps dans sept sources, puis s'est retirée dans une maison et n'est revenue chez elle qu'à la nuit. Le lendemain matin, elle s'est rendue à l'édicule de Dame Etoile des esprits du Marché, dont elle fit trois fois le tour, après avoir distribué une offrande pieuse. Quand elle eut terminé ses trois tours, elle entra dans la

mosquée de Sidi Salah

Sagga dd-udr̄m̄t d̄oḡ-gass, š̄s̄int q̄uni, d-š̄driqa, d-yif n-ul̄m̄, t-t̄m̄lult, t-hellabt, swant lat̄ai, zwant f-yiman-ms̄mt. Ż̄qqim-sd dai tam̄k̄rat, d-Fatna, d-nanna-s, d-yid-hatti-s, d-yid-buya-s.

Sagga dd-udr̄m̄t t̄izz̄arnin, q̄int burdu annas n-umm̄isiddar. S̄s̄agt-in i t̄alla t̄roḡq tim̄si, q̄rint di-s š̄h̄iyat i llant tandunt, t-t̄oḡma-mt i llan š̄qq̄mm̄ ih̄f-s. lāš̄i ula d argaz da, q̄q̄s̄mt tawurt. Ż̄z̄z̄all Fatna, t̄ff̄oḡ-sd s-ukumar-s, t̄š̄ur̄f burdu s̄b̄ea n-yid-iḡḡat-t̄k̄li, t̄oḡqim-sd tamurt. Ha matta d R̄m̄dan, u-t̄t̄š̄ur̄uf. loḡq̄-si akk-is usint-sd id-buya-s, uš̄mt-as t̄iiti t̄iiti, zwant f-oman-ms̄mt. Sagga zwant id-buya-s, tas-sd tam̄k̄rat, t̄š̄ur̄f f-Fatna š̄ar̄st n-yid-iḡḡat-t̄k̄li. Si t̄oḡda aš̄ur̄f, t̄k̄k̄s̄-as q̄aḡid-š̄ra-s i Fatna. Fatna tu-as idrim̄: s̄attin d̄uru; t̄riina-y-as: «Sam̄h̄-iyi.» Sagga t̄oḡda am̄-mu, t̄š̄awar-as tam̄k̄rat, taḡl-as ur̄a d-š̄f̄oḡḡat am-ts̄lt. Ż̄as-sd akk-is Fatna, t̄at̄af n-ukumar, t̄oḡqim-sd di-s. Asmt-sd t̄iiziwin, q̄q̄im̄nt n̄at̄m̄inti did-s. N-š̄oḡq i q̄q̄im̄nt t̄izz̄arnin, u-t̄š̄iwal q̄aḡ; ha matta t̄alla t̄š̄iwal, ini am̄-masi u-tḡi ula d-š̄ra. Si q̄rint t̄is̄m̄m̄ssin, t̄š̄b̄da t̄š̄awal, t̄su lat̄ai, n̄attat t-t̄iiziwin, š̄s̄mt kaukau, n̄s̄mt m̄ga-s. D̄oḡ-qid-u Fatna u-t̄t̄tiis q̄aḡ, t̄oḡqim t̄n̄k̄k̄s̄d. Si t̄oh̄s̄ at-fnuddm̄, ak̄m̄nt-as t̄iiziwin ab-akk at-faq̄sd. S̄oḡq i t̄k̄k̄r̄ yab̄š̄ša, t̄q-asmt lat̄ai, tu-asmt š̄h̄roḡq; t̄riina-y-asmt: «Sam̄h̄m̄t-iyi.» Zwant f-yiman-ms̄mt. Sagga zwant t̄iiziwin, t̄z̄wa Fatna n-t̄m̄d̄s̄lt i-yiz̄ra n-unil n-š̄h̄až d-yini-lm̄ n-nwaldin-s. Ż̄un š̄m̄oḡruf i-t̄š̄d̄nan i zwant m̄ga-s, uš̄int š̄fat̄ha, zwant-sd. Fatna akk-is t̄š̄š̄ir̄sd š̄h̄alt-s q̄i-sb̄ea n-taliwin, t̄z̄wa n-yiḡḡat-t̄oḡḡart, u-d-t̄uwi n-yar-m al-d̄oḡ-qid. Aš̄ša n-s t̄z̄wa n-š̄alla-Nš̄ma n-At-ssuk. Ż̄un di-s š̄m̄oḡruf, t̄š̄l̄li-y-as š̄ar̄st n-yid-iḡḡat-t̄k̄li. Si t̄oḡda illai, t̄at̄af m-Baba-Sal̄h̄,

et en fit le tour intérieur; après quoi, elle fit une invocation, implora Dieu et se retira. Arrivée chez elle, elle resta sans manger jusqu'à midi. A midi, elle déjeuna en compagnie de la coiffeuse et but le thé. Elle fit cadeau à la coiffeuse d'un plateau de dattes, d'un plat de couscous, de thé et de sucre. Quand la coiffeuse lui eut assuré le pardon, Fatma fit le tour de sa maison, sortit dans la rue faire le tour des voisins et revint ensuite pour consommer les *şayer*. Quand elle eut absorbé (cette sorte de couscous amer), elle se rendit chez les gens qui l'avaient invitée la veille, déjeunant chez les uns et dînant chez les autres. Trois ou quatre jours après avoir accompli ces rites, Fatma aurait pu reprendre mari, si elle avait voulu. Cette "montée" est, en quelque sorte, le divorce d'avec le défunt mari. (15)

Voilà ce que j'avais à te dire aujourd'hui. Je t'ai décrit ce qui s'est passé dans la maison d'El Hadj à sa mort. Notre ami El Hadj nous a maintenant quittés. Beaucoup sont allés faire une visite à ceux qu'il a laissés dans sa maison: sa femme, Fatma, ses enfants, Belkhir, Mahrez, Fatma et Messâouda. Notre devoir était d'aller nous-mêmes leur faire une visite pour leur montrer que nous nous comportons avec eux avec un esprit de fraternité. Depuis que Dieu nous a fait leurs amis, leurs joies sont nos joies et leurs peines sont nos peines. Les larmes ne ressusciteront pas le défunt et n'empêcheront pas les vivants de mourir. Notre ami El Hadj est du nombre des prédécesseurs; nous sommes de ceux qui rejoignent.

Proverbes à propos de la mort:

La mort existe, elle existe.

La mort emporte de jour et de nuit, matin (ou) soir.

La mort emporte petit et grand, bon et mauvais.

Le tombeau sèche; (le défunt) sèche dans les cœurs.

tđur, tuš d šfatħa, tštlš Rəbbi, tšwa f-yiman-əs. Si tiwod n-yor-son, u-tš-  
 šu ula d šra al-dəg-gass. Zəftər, dəg-gass, nətət t-təmškərat, tšu latäi.  
 Züş-as i-təmškərat tandunt n-toini d-uwšəra n-uššu, d-latäi, d-əssu-  
 kker. Sagg<sup>a</sup> as-taməš tamškərat, Fatna tđur taddart-əs, tšffy-əd n-uyšad  
 tđur šžiran-əs, tšdwal n-yor-son, tšš ššrayər. Saggatššu ššrayər,  
 tšwa m-middri i llan sonon fəll-as: mənnaut d ləftur, mənnaut d a-  
 mmsi. Šarəd ussan ini rəbca n-šəg i tšqda lħiyat-əs, Fatna at-təməz  
 at-təg arqaz, matta tšhs. Allah-u am-m<sup>w</sup>asi d ibda s-urqaz-əs i-  
 mmutoi. (15)

Štay-u matta ħs ak-iniy as-u. Nniy-ak matta ħin taddart n-š-  
 ħaž saggə ymmut. Aməddukəl-mna ħħaž, imar-u, yšəwa fəll-ana.  
 Uylšb m-middri zwan ad-šəron id-bab-m i-d-yəžžə taddart-əs:  
 Fatna, taməttut-əs, t-tarwa-s Bəlħir, d-Mahraz, d-Fatna, d-Məgəuda.  
 ħ-nəšnin, ai-n al<sup>a</sup> ai-n-ləznən d aħa n-yizra-nəm ab-akk as-m-  
 nəkən mak i tqu taquri-nna mēa-son, am-təm<sup>w</sup>at-niəm. N-šəg  
 ai-n-yəčšər Rəbbi, ai-n i tōi-ššəfrahəm, yššəfrah-ana; ai-n i tōi-š-  
 əddəbən, yššəddab-ana. ħməttəwəm u-d-šškikən mmu m-  
 mutōi, d-w-asm-təttəfən taməttant i mmu dšəron. Aməddukəl-  
 mna ħħaž yšlla s-yini-n imizzar, nəšnin s-yiŋgura.

ħwaln f-tməttant =

Zaməttant tšlla, tšlla.

Zaməttant tšttawi dəg-gass dəg-gid, yabšša taməddit.

Zaməttant tšttawi akšiš d-uməqqrən, awšħdi d-uštim.

Anil yəttqara; netta yəttqara s-ulawən.

## N O T E S

- (1) - Comme nous venons de le dire, la mort d'El Hadj est arrivée à l'improviste, alors que les gens de son entourage ne s'y attendaient pas. La mort n'est pas toujours aussi rapide. On se rend compte de son approche quand on entend le malade parler sans cesse des gens morts avant lui. Lorsque la mort "entre" dans certains malades, on les voit se débattre, se mettre à râler et, peu à peu, ne plus proférer de paroles. Les gens, le voyant ainsi, ne le quittent plus jusqu'à ce que Dieu ait repris "son dépôt".

Quelqu'un qui se sent mourir fait son testament oral, car il sait qu'il est "passé". Les Ouarglis ne font pas leur testament oral quand ils sont encore en santé, car ils craignent trop la mort. Certains, cependant, le font en santé, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose qui les empêcherait de le faire et aussi pour éviter les contestations entre leurs fils.

Dès que quelqu'un entre en agonie, sa maison se remplit de monde. On ne parle pas à haute voix, mais tout bas; on est plein d'effroi. Si une personne veut voir le malade, elle s'approche en marchant sur la pointe des pieds, du bout des orteils et, près de lui, reste sans parler, les yeux fixés sur son visage. Si quelqu'un pose la question: "Comment va-t-il?" on lui répond: "Ce que Dieu veut est bien." ou "Il est entre les mains de Dieu." La personne va ensuite s'asseoir contre le mur avec tout le monde, chacun restant immobile, les mains sur les joues, réfléchissant et se demandant: "Va-t-il mourir? (Peut-être) ne mourra-t-il pas? Quand il sera mort, que ferons-nous? Il n'y a rien dans la maison: où trouver les aromates?... et le linceul?... Nous n'avons pas le sou: l'année est dure"... etc...

Quand le mourant râle beaucoup, on dit qu'il y a certainement quelqu'un là qui ne les aime pas et leur en veut. On dit alors aux gens: "Nous vous demandons pardon." Ou bien, le malade désire quelque chose qu'il n'a jamais vu ou qu'il n'a jamais fait: on le lui procure pour lui obtenir la "tranquillité de ses os" (dans la tombe).

Mak i nanna imar-u, tamettant n-Lhaž Saysh tus-əd n-bəq; middrii illan s-addiw-əs ul-ədmin föll-as. Tamettant akk-is u-tətti dima an-mu. Ftawind lshbar middrii i-tmottant, mmi zrin madun yəssawal f. middrii i mmutrii. Mmi tälla tətətf-asm tamettant, mənəut n-yid-madun bəddan tsukan, ini bəddan tihərhərin, ini iqəll si-son awal. Mmi t-zrin q-g'am-mu middrii-ə u-ttəkkəm s-saddiw-əs ab-mmi yiwi Rəbbi lamant-əs.

Mmi ihuss iggən i-tmottant, yəttusa aq əllan föll-as, biha yəssən yəggəb ya. At-Warəəm u-ttusin mmi əllan əshhən, biha qəqdrii uyləb i-tmottant. Əllan mənəut si-son ttusan mmi əllan əshhən a-w-asm-d-tas iggət i-y- ul zmmərən ad-usan, ab-akk tarwiwin-məm u-ttniwin iman-məm.

Mmi yəlla iggət yəttawi iggət iggət, taddart-əs tətšərə m-middrii. Middrii-u ul-miwilm n-užməna; sawalən adday addai, idam mən-məmən rəggərən si-son. Matta iggən yəhs ad-izər madun, yəggur-əd s-tfədnin-əs, yəttakəm taməst dakkam, ula yəggə n-yr-əs, w-as-yissiwil, inkkəd day udm-əs. Mmi as-yəmma iggən "mak yəlla?" yəqqar-as: «Aq yəhs Rəbbi d awshdi,» ini «yəlla ifassən n-Rəbbi.» Yəqqin nqa-middrii s-addu-muru illan mak iggən yəqqin yəttəttəf aqay-əs, yəssay yəzəmza ihf-məm; qqarən q-gəman-məm: «Ad-yəmmət... u yəttməttit... mmi yəmmət matta al<sup>a</sup> an-nəq?... ləš ula d šra taddart... taqədriyət s-mani?... d-əkkət-tan?... əssurdi iqəll... ašəqqat yəkkəsh...» d aq əllan.

Matta yəhta uyləb tihərhərin, qqarən lazəm yəlla iggən-ğədd din i u-tri-yi-son, ul-əs u-yərdi föll-asm. Asm-inin i-middrii: «Soməht-ana ikkəsh» ini, mat-ta madun yəhs əhijət i u-tət-yəzri, ini u-tət-igi, as-tət-əd-awin ab-akk ad-ər-

sm ihən-əs.

Quand les visiteurs sont sortis, une personne reste auprès du mourant pour lui faire réciter la profession de foi, même s'il n'a pas pu faire son testament oral. On lui tourne le visage vers la *qibla*. On ne lui dit pas : "Fais ta profession de foi," de peur que le saisissement ne le tue : on le laisse jusqu'à ce qu'il se mette à râler : alors, on lui dresse l'index pour qu'il sache qu'il doit faire la profession de foi, au moins dans son cœur. S'il est conscient et pieux, il n'aura pas peur de la mort et fera de lui-même la profession de foi.

A l'approche de la mort, qu'il en ait formulé le désir ou non, on lui fait boire un peu d'eau, car il n'est pas capable, à ce moment-là, d'exprimer son désir de boire, même s'il a soif. A partir de ce moment, on ne laisse plus entrer personne : à cet effet, on ferme la porte de la rue. Les femmes commencent alors à piler les aromates, à moudre le blé pour le pain. Quand le mourant se met à inspirer violemment, on se rend compte que la mort le tient. A peine a-t-il poussé le dernier soupir, émis le dernier hoquet, on met sur le feu l'eau pour le lavage rituel, avec du henné et des parfums.

Dès que Dieu a repris son "dépôt", certains cherchent à s'assurer de la mort réelle. Pour cela, en été, quand l'air est très sec, on pique ou on pince le malade, ou bien on lui crie dans les oreilles. En hiver, on place un miroir devant sa bouche : si le miroir porte trace de buée, c'est qu'il vit encore : il a encore du souffle, sinon, il est bien mort.

Ces pincements, cette piqûre, ces cris à l'oreille, le miroir, utilisés pour voir si le malade est bien mort, ne sont pas choses vaines. En effet, ils ont cette coutume que, à peine la personne est-elle morte, on l'emporte pour l'ensevelir, si elle est morte pendant la journée. Si la mort s'est produite après le crépuscule, l'enterrement n'a pas lieu tout de suite : on laisse le cadavre à la maison : on dit : Dieu lui a fait grâce, puisqu'il reste encore sur la terre. Il advient parfois que, par suite d'une maladie très pénible, les gens qui veillent le malade ne savent pas discerner s'il vit encore ou s'il est mort et que, en fait, ils l'enterrent vivant. Cela est arrivé. Voici à ce sujet des faits que l'on raconte.

Mni fform middrni, ad-yqqim iggn ini s-n s-addiw-ss ab-akk as-sšh-dri ula matta u-yusi. Gn-as udm-ss n-tqblit. W-as-qqiron :« Ššhəd ! » biha, matta nnan-as, dai ləhləgt-rni at-tnəp. ʔtažžan-t al-d-yšbda tihorharin. As-šmmərən ššahəd, ad-yəssm iman-ss d-aššhəd, ad-iššhəd ula ul-ss. Matta iggn d bab n-nəqəl d awəhdi mca-Rəbbi, w-as-yəggid i-tməttant, yəttššhəd iman-ss.

Mni-t-zrin hš ad-yəmmət, matta yəmma, as-ušm; matta u-yəmmi, as-ušm ikkəh n-məaman ini ayi, biha ssaəat ula matta yəffud, u-y-izəmmər ad-yini. N-səgg-tən ul-qəbbələn ula d həd ad-d-yətəf; i-w-aw-mu ttəqqəm tawurt n-uylad. ʔwəqt-rni tışədnan ad-əbdant ttəddint taədrəpt, zədrət iməndi i-y-uyrum. Mni yšbda yəttəgəm, ad-ssmənt taməttant tutt-as ya. Day ad-yəštəm, ad-yələf, ad-gənt aman n-usi-ssəd innayən s-əlhənni d-ləədər.

Mni yəbbi Rəbbi lamant-ss, middrni tkəlləbən ssaəat matta yəmmət n-d-ššəhəyini ddiy. I-wam-mu, matta d əpif, əddunnit təqqur, as-akmən ini ušm-as tkuttift, ini əyyəd-n-as taməžžit-ss. Matta t tažžəst, as-gənt šitit dəsət-yimi-s; matta šitit təmməm, ai-n yəlla yəddər, tanf-fut ddiy təlla di-s; matta laši, ai-n yəmmət ya.

ʔuki n-tkuttift, akkam, d-ueyyəd timəžžin, d-yiga n-tšit i ttəggn i-bab i mmətən u-tuttin tamurt, biha n-əp-z-ssəm iggət-təkl: i-llan, day ad-yəmmət iggn, a-t-awin n-ukkat-ss, n-əddələnt matta yəmmət d-əgəss. Mni yəmmət dəffər əddamən, u-t-nəddələn, tažž-žan-t taddart; qqarən :« Rəbbi yuš-as. », biha yəttəqima ddiy ašməna-y-u. ʔəttas-əd ssaəat iggn s-wattən uyləb idərək fəll-as uyləb al-yid-bab-ən i llan s-addiw-ss w-as-ttiwin ləhbar la yəddər ula yəmmət, n-əddələn-t yəddər. D aq saron ssaəat. Štay-u mənnaut n-yiwələn f-ai-n asən-saron i-mənnaut m-middrni.

Il existe, encore bien vivante maintenant, une femme arabe surnommée *Ma mère souïle*, car on a oublié son vrai nom. Elle va, mendiant dans les rues, car elle n'a rien, qu'une fille et Dieu. Elle est très vieille. Elle marche en se dandinant d'un côté sur l'autre. Elle a perdu la raison depuis depuis qu'on l'a ramenée du tombeau. Il y a environ trente ans que cela s'est passé. Cette femme tomba malade; les siens la crurent morte. Selon leur manière habituelle de faire, elle fut immédiatement lavée, on lui mit les aromates, on l'introduisit dans le linceul, on l'emporta au cimetière et, une fois le tombeau marqué, les gens rentrèrent chez eux. On ne sait plus maintenant qui c'est, mais, le troisième jour après l'enterrement, quelqu'un entendit la femme gémir dans son tombeau. L'homme s'approcha, creusa et releva la femme. Quand elle fut debout, elle fut saisie de frayeur de se voir ainsi dans un tombeau: son cerveau se détraqua et sa raison s'envola. Elle n'a jamais pu dire ce qu'elle avait vu dans le tombeau, puisqu'elle est folle, mais les gens rapportent qu'elle a conversé avec Azraël et les *gens d'en bas*.

Voici maintenant un autre fait, chez les At-Ouagguine. Il date de cinquante ans environ. En plein été, plus une datte fraîche, plus une datte sèche, ni dans la chambre aux provisions, ni dans la palmeraie: c'était la sécheresse totale. Un pauvre homme, sans fils ni fille, torturé par la faim, pris de faiblesse, s'évanouit. Sa femme se mit à l'appeler en criant: pas de réponse. Elle se mit à le piquer, à le secouer, à le pincer, pour essayer de le réveiller. En vain. Elle lui mit un miroir devant la bouche pour se rendre compte s'il respirait encore, mais pas la moindre trace de buée n'apparut sur le miroir intact. Elle se mit alors à crier sa douleur. Les voisins accoururent: "Qu'as-tu?" — "C'est mon mari qui a rejoint la demeure de justice!" Les femmes se mirent à pleurer, à se lamenter en se griffant la figure, à se ceindre la poitrine d'une ceinture de laine et, les mains derrière le dos, à se dandiner d'un côté sur l'autre en hurlant: "Que ferai-je? Que ferai-je?" et d'autres formules. Les vieilles sortaient dans la rue en criant de la sorte.

Al-as-u t<sup>h</sup>lla igg<sup>t</sup>-t<sup>h</sup>grabt at-sqarm s-t<sup>h</sup>grabt "Umma krana", ttan  
 ssimiyt-ss. Z<sup>h</sup>lla t<sup>h</sup>ggur iyulad t<sup>h</sup>t<sup>h</sup>r, biha u-t<sup>h</sup>ksib dai t<sup>h</sup>taiziut d-R<sup>h</sup>bbi  
 F<sup>h</sup>tawssart uyl<sup>h</sup>b. F<sup>h</sup>ggur t<sup>h</sup>thl<sup>h</sup>za n-t<sup>h</sup>ma-y-u t<sup>h</sup>ma-y-u. F<sup>h</sup>arnt tiznin-  
 ss n-ssgg i t<sup>h</sup>t-<sup>h</sup>sd-<sup>h</sup>bbin s-unil. Ad-d-tas igg<sup>t</sup> t<sup>h</sup>latin n-yi<sup>h</sup>lan n-ssgg  
 i t<sup>h</sup>ar tiiti-y-u. F<sup>h</sup>ud<sup>h</sup>ni uyl<sup>h</sup>b; l<sup>h</sup>hl-ss sqqarm t<sup>h</sup>mmut. Mak i nnum<sup>h</sup>  
 tt<sup>h</sup>gg<sup>h</sup>m, ssird<sup>h</sup>ni-t<sup>h</sup>t, qn-as tag<sup>h</sup>dr<sup>h</sup>y<sup>h</sup>t, ssit<sup>h</sup>f<sup>h</sup>m-t<sup>h</sup>t alkattan, š<sup>h</sup>mmar<sup>h</sup>ont t<sup>h</sup>t  
 n-t<sup>h</sup>nd<sup>h</sup>olt, g<sup>h</sup>llom<sup>h</sup>m-t<sup>h</sup>t, zwan f<sup>h</sup>man-m<sup>h</sup>om. Ul-ssin<sup>h</sup>m mam<sup>h</sup>-mu  
 az-d-y<sup>h</sup>g<sup>h</sup>ru R<sup>h</sup>bbi, azz-in n-t<sup>h</sup>lata n-ussan, iss<sup>h</sup>ll-as t<sup>h</sup>ud<sup>h</sup>dr. Y<sup>h</sup>gg<sup>h</sup> n-  
 s<sup>h</sup>r-ss, y<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>r, y<sup>h</sup>ssili-t<sup>h</sup>t-<sup>h</sup>sd. Sagg<sup>h</sup> t<sup>h</sup>t-<sup>h</sup>sd-y<sup>h</sup>ssili, taf-<sup>h</sup>sd iman-ss anil;  
 t<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>g, y<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>kd aduf-ss, t<sup>h</sup>arnt tiznin-ss. U-t<sup>h</sup>zmir at-tini ag t<sup>h</sup>zru,  
 biha u-t<sup>h</sup>lli tiznin-ss; qqarm akk-is midd<sup>h</sup>ni f<sup>h</sup>ll-as t<sup>h</sup>siwal m<sup>h</sup>ga-g<sup>h</sup>z-  
 rin d-at-waddai.

Štay imar-u igg<sup>t</sup>-t<sup>h</sup>iti i s<sup>h</sup>arm At-Wagg<sup>h</sup>in, ad-d-tas igg<sup>t</sup> h<sup>h</sup>omsin  
 n-yi<sup>h</sup>lan. Y<sup>h</sup>u-<sup>h</sup>sd, ammas n-ssif, la d aini<sup>h</sup>, la d al<sup>h</sup>bbuz, la s-t<sup>h</sup>g<sup>h</sup>-  
 qa, la s-t<sup>h</sup>g<sup>h</sup>mma, ddunnit t<sup>h</sup>ggur. Ig<sup>h</sup>g<sup>h</sup>m szawali, u-y<sup>h</sup>ksib la d om-  
 mi, la d illi, s-laz ih<sup>h</sup>rs<sup>h</sup>k-i, d-yidamm<sup>h</sup>m di-s š<sup>h</sup>ur<sup>h</sup>m, idah igg<sup>h</sup>m-  
 m<sup>h</sup>ass. F<sup>h</sup>z<sup>h</sup>y<sup>h</sup>sd tamatt<sup>h</sup>t-ss, t<sup>h</sup>z<sup>h</sup>y<sup>h</sup>sd n-s<sup>h</sup>r-ss; w-as-y<sup>h</sup>rr<sup>h</sup>i awal.  
 Fakim-as, t<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>kd-i, t<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>kd-i ab-akk a-t-id-t<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>kd s-uda-  
 hi-s; u-y<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>kd. F<sup>h</sup>g-as t<sup>h</sup>it d<sup>h</sup>ssat-yimi-s ab-akk at-t<sup>h</sup>z<sup>h</sup>r t<sup>h</sup>sh<sup>h</sup>l<sup>h</sup>-  
 fut t<sup>h</sup>lla imi l<sup>h</sup>si; t<sup>h</sup>rr-t<sup>h</sup>t-<sup>h</sup>sd mak i t<sup>h</sup>g<sup>h</sup>, u-y-iban di-s ula d š<sup>h</sup>ra  
 F<sup>h</sup>z<sup>h</sup>y<sup>h</sup>sd "wuk!". Ašom-d midd<sup>h</sup>ni š<sup>h</sup>iran-ss; onnan-as: «Ma-š<sup>h</sup>m-  
 uyon?» F<sup>h</sup>ri<sup>h</sup>na-y-ason: «Argaz-i<sup>h</sup> ag i<sup>h</sup>ud<sup>h</sup>ni taddart n-n<sup>h</sup>g<sup>h</sup>g<sup>h</sup>g.» F<sup>h</sup>i-  
 s<sup>h</sup>dnan b<sup>h</sup>dant t<sup>h</sup>trunt, t<sup>h</sup>š<sup>h</sup>mt ag<sup>h</sup>z<sup>h</sup>dur ih<sup>h</sup>fawm-m<sup>h</sup>ont, q<sup>h</sup>omont id-  
 marm-m<sup>h</sup>ont s-t<sup>h</sup>š<sup>h</sup>it, f<sup>h</sup>ass<sup>h</sup>m-m<sup>h</sup>ont n-d<sup>h</sup>ff<sup>h</sup>r, ss<sup>h</sup>luzant iman-m-  
 ont n-t<sup>h</sup>ma-y-u t<sup>h</sup>ma-y-u, t<sup>h</sup>z<sup>h</sup>y<sup>h</sup>sd<sup>h</sup>rit: «Matta al<sup>h</sup>ad ga? Matta  
 al<sup>h</sup>ad-ga?» d-ag š<sup>h</sup>llan. F<sup>h</sup>i<sup>h</sup>ssarin š<sup>h</sup>ff<sup>h</sup>ont n-uy<sup>h</sup>lad, t<sup>h</sup>z<sup>h</sup>aggant  
 am<sup>h</sup>-mu.

Les femmes de la maison pilèrent les aromates, firent chauffer l'eau. Le laveur des morts vint laver l'homme. Les gens de la fraction cousirent le linceul dans lequel ils introduisirent le mort pour le déposer sur la civière. La *fatiha* fut récitée sur le défunt; ensuite, dix hommes le firent sortir de la maison et, dans la rue, quatre l'emportèrent. On partit vers le cimetière. En route, les porteurs se relayaient sans cesse, et le reste... Pour bien comprendre la suite, il faut savoir que nous, Ouarglis, nous avons l'habitude de creuser la fosse très peu profonde. D'autre part, il faisait très chaud: les gens hâtèrent la sépulture et la distribution pieuse de nourriture, puis s'en allèrent.

Seul resta un *taleb*, selon la coutume, pour continuer les récitations coraniques. Le soleil étant un soleil d'été qui lui tombait dessus, se sentant à l'étroit, l'homme, dans la tombe, se mit à s'agiter. Le *taleb*, entendant cela, se leva et prit la fuite en courant. Qui donc délivra ce pauvre homme? Des Arabes qui passaient par là entendirent les gémissements sortant du tombeau. Ils s'arrêtèrent, prêtèrent attentivement l'oreille, puis se dirent: "Qu'est-ce que c'est? Aurait-on enterré quelqu'un vivant?" Un des Arabes dit à ses compagnons: "Allons, filons! Qu'avons-nous à rester plantés au soleil?" Un autre répondit: "C'est tout ce que tu trouves à dire? Si nous partons, nous porterons la responsabilité de mort d'homme puisque nous l'avons entendu vivant; allons voir!" Ils se mirent à creuser, enlevèrent la poutre et trouvèrent notre homme gémissant. Ils l'enlevèrent de là, le dégagèrent de son linceul et, l'enveloppant dans un burnous, ils l'emportèrent à leur tente. En arrivant, ils le posèrent à terre. Une femme alla traire une chèvre et leur porta le lait. Ils commencèrent à lui donner ce lait au moyen d'un tampon de laine. Dès qu'ils constatèrent qu'il remuait et que sa tête tombait d'un côté et de l'autre, ils se dirent: Il a un coup de sang. Avec un rasoir, ils lui firent de petites entailles et lui tirèrent du sang. A peine lui en eurent-ils tiré un peu qu'il ouvrit les yeux. Quand ils eurent fini, il se trouva mieux et reprit ses esprits. Ils lui donnèrent alors à manger, par petites bouchées.

Dès qu'il put sortir un peu de la tente pour secouer

Zisdnan n-taddart addint taq̄driȳt, sashmant oman. Yas-əd amsiəd, ysuird-i. Middri n-n̄z̄m̄ḡat q̄nin-as əlkəttan, sūtf̄m-t di-s, q̄m-t tažža. Ušin-as əlfat̄ha, sm-middri s̄suf̄m-t s-taddart, rəb̄ga š̄mm̄r̄m̄-t ay-lad, Aw̄in-t n-t̄r̄id̄alt, q̄q̄w̄m̄ t̄b̄s̄dd̄əl̄m̄ əš̄mm̄r̄ n-tažža d-aḡəllan. Ak̄-im̄iȳ im̄ar-u, ab-akk at-t̄f̄h̄m̄əd ai-n al̄ ad-d-asm, At-Warḡm̄ ul-s̄əb̄eid̄rī anil; t̄t̄ḡḡm̄-t ȳq̄r̄əb. Ussan-t̄rī dīh̄ əl̄hal̄ ȳəh̄ma uyl̄əb; f̄issaḡ K̄mm̄l̄m̄ indal, z̄un̄m̄ əlm̄əgr̄uf, z̄wan f-oman-ns̄m̄.

Ysq̄q̄im-əd ətt̄al̄əb, mak i ȳonn̄m̄ ȳətt̄q̄ima ab-akk ad-ism̄-m̄əḡ. F̄l̄w̄it t̄ f̄l̄w̄it n-ss̄if, t̄əw̄ət di-s, idaq. Ysq̄q̄im̄ akk-is ȳətt̄k̄əšk̄ūš̄ ž̄až̄ n-unil. Saḡḡ<sup>a</sup> as-ış̄əll̄ ətt̄al̄əb i-wam̄-mu, یش̄mm̄r̄ im̄an-əs, ȳətt̄ažž̄əl. Mam̄-mu al̄ a-z-d-iḡər̄ R̄əbbi? Asm-d s-aḡr̄ab̄m̄, h̄att̄an f-yim̄an-ns̄m̄, asaḡḡ<sup>a</sup> as-s̄əll̄m̄ i-t̄n̄ədd̄ər̄it s-ž̄až̄ n-unil. B̄ədd̄rī, uš̄m̄ tam̄əžž̄it-ns̄m̄ n-əyr̄-əs; n̄nan q̄-ḡoman-ns̄m̄: «Mak̄ iḡu am̄-mu? n̄ədd̄m̄ iḡḡm̄-h̄ədd̄ ȳədd̄ər̄ im̄i m̄att̄a?» Yonna-y-as iḡ-ḡm̄ i-y-š̄mm̄<sup>a</sup>-s: «Yallah, an-n̄z̄wat f-yim̄an-ns̄m̄, m̄att̄a āim̄-s̄b̄ədd̄rī n-t̄f̄w̄it?» Yonna-y-as wid̄id̄rī: «D ai-n ak̄-yonna ih̄f-ək̄ ya! m̄att̄a n̄z̄wa, am̄-m̄wasi n̄əkk̄əs̄ tak̄rum̄t d n̄əš̄nin, biha as-ns̄əll, a-t-n̄š̄mm̄r̄ n-yiri-nna; iȳya, an-n̄z̄ər!» B dan h̄əff̄ər̄m̄, əkk̄əs̄m̄ aȳw̄r̄, af̄m̄-t-id in̄ədd̄ər̄. S̄suf̄m̄-t, s̄slull̄əf̄m̄-t id s-əlk̄əttan-əs, laim̄m̄-t ab̄m̄n̄us, aw̄in-t m̄əḡ-əm̄ n-t̄əh̄h̄yam̄t-ns̄m̄. Saḡḡa iud̄rī n-t̄əh̄h̄yam̄t-ns̄m̄, s̄s̄ər̄m̄-t, f̄əkk̄ər̄ iḡḡət t̄w̄ətt̄ut si-əm̄, t̄z̄z̄ḡ-a-z-d iḡḡət-t̄əh̄si, taw̄i-y-asm-t-id. B dan t̄t̄īsm̄-as āpi s-t̄l̄əz̄dit. Asaḡḡa t-z̄rim̄ ȳətt̄k̄əšk̄ud, z̄r̄m̄-t ih̄f-əs ȳətt̄-utt̄a n-t̄ma-y-ut̄ma-y-u; n̄nan: «Ab̄ani di-s id̄am̄m̄m̄.» B̄bin əlm̄usi, n̄k̄ədn-as, b̄dan t̄əkk̄əs̄n-as id̄am̄m̄m̄. Mak̄k̄ as-ž̄əbd̄rī ik̄k̄əh̄, ad-yar t̄itt̄aw̄in-əs. Saḡḡa q̄dan, ȳərt̄əh̄, ȳədw̄əl̄ l̄əz̄q̄l-əs. B̄dan t̄t̄īn-as īš̄ša s-yik̄k̄əh̄ ik̄k̄əh̄. Saḡḡa ȳəb̄da ȳətt̄əff̄ər̄ ab-ak̄ ad-yəz̄z̄z̄ə



les restes de sa maladie, ils lui donnèrent de la viande et il reprit des forces, tellement que, en regardant seulement quelqu'un, il le jetait à terre. Il resta avec eux environ soixante jours, ensuite les Arabes le ramenèrent à son pays. Ils l'amènèrent à un lieu de réunion de fraction et l'y laissèrent. Les gens qui se trouvaient là s'enfuirent pour une part, les autres restèrent. Ceux qui avaient fui allèrent trouver sa femme et l'informèrent de ce qui arrivait. Stupéfaite, elle ne voulut pas les croire. Peu à peu, les gens se rendirent compte de ce qui lui était arrivé en réalité. Il rentra chez lui. Les femmes, à sa vue, furent toutes surprises : elles restèrent incrédules et s'enfuirent. C'est que petit à petit, quand il lui eut raconté les événements et ce que les Arabes lui avaient dit à lui-même, que sa femme le crut. Quand il lui eut parlé, elle enleva son bandeau de deuil et se mit à préparer un couscous en offrande pieuse. L'homme se reprit à sortir, à aller au lieu de réunion de la fraction et à y séjourner. Dès lors, les grandes personnes n'eurent plus peur de lui, mais les enfants restèrent très craintifs à son égard. Où qu'il allât, où qu'il restât, aucun enfant ne se voyait autour de lui. Les enfants, à cause de lui, dépérissaient. C'est pourquoi il partit, quitta le pays pour se faire oublier. Il alla à Tunis et y resta deux ans avant de revenir à Ouargla. A son retour chez lui, il reprit son travail d'autrefois. Depuis cette aventure, je vous garantis qu'il fut un modèle de croyant fidèle à sa prière, au jeûne, à l'aumône, adorant Dieu matin et soir, se trouvant à la mosquée avant tout le monde. Il vécut encore une quinzaine d'années avant de mourir pour de bon de mort naturelle.

Encore à notre époque, cette histoire est dans la bouche des At-Ouagguine et c'est l'un d'eux, Djelli Mahrez, qui me l'a rapportée. On la tient pour authentique et il existe encore des gens qui ont vu cet homme les yeux dans les yeux.

Revenons maintenant à la personne chargée de veiller le mort. C'est ordinairement son fils, mais ce peut être un autre. Celui-là dépose le corps dans la pièce aux provisions ou sous la galerie. Quand la maison est trop petite, on place le mort dans le vestibule afin que les gens ne soient pas embarrassés pour le sortir.

attan-as, bdan tiin-as iisman; tali fell-as tadunt. Yeod, mmi yankod  
 iggon, ad-yuda. Yeqqim mqa-dm ad-d-tas tamurt n-sattin n-ussan,  
 rron-t-id agrabon n-umzday-as. Awin-t n-nzomgat, seqimom-t di-s.  
 Id-bab illan din, monnaut rauron, monnaut eqqimom-d. Inu-i  
 rauron zwan, onnan-as i-tmattut-as matta saron. Zehle, u-tai-  
 tumin. S-yikkoh ikkoh sson middoi f-ag saron fell-as am-mon  
 n-d zshh. Yozwa-d n-yor-son. Bahtait tisadnan gag, ul-uminont  
 sid-as, rauront. Dai s-yikkoh ikkoh, sagga as-yomlu i-tmattut-as  
 ai-n as-saron, ai-n as-onnan agrabon ab-akk tumn-i. Yassi-  
 wal mqa-s, tskkas tagmamnt-as, tskkar n-usommi n-yiuzan  
 d zmseruf. Yeawad ifay argaz-as n-nzomgat, yeqqim di-s. N-  
 sagg-wazz-in-tai, izaglak w-as-sggidri, iksiim akk-is t-tai-  
 win ggedoi si-s upab. Mani yeqqim ini mani yigur, u-yetturi di-s  
 akisi. Ibzz n-umzday gag tiddi-nom tomnut si-s. Gaddora m-  
 m-am-mu yozwa, yeffor s-umzday, yessetta iman-as. Yozwa n-  
 zunast, yeqqim din iggat son-yisaggason, yedwal-d m-m Argron.  
 Sagg i yedwal n-taddart-as, yabda ibaddom ihdam-as m-bakri. N-sagg-  
 wazz-in, a Sidi, yattaf tizilla-s, d-uzum-as, t-fuki i-gati-Rabbi, igbbad  
 Rabbi yabassa-tamaddit, yattah n-tmargida kalb-middoi. Yeqqim ddiq  
 ad-d-tas iggat-homstegs n-yulan ab-akk yommut radi n-d zshh,  
 tamattant n-Rabbi.

Al-ass-u tanfust-u talla imawon n-At-Waggin; d iggon si-son,  
 ism-as Dzalki Mahrez ayi-tat-mlin. Gag middoi onnan n-d z-  
 shh; al-yimar-u llan monnaut i-t-zrin titt g-titt.

An-nedwal m-bab illan baddoi f-ommu mmutoi, i llan d om-  
 mi-s ini iggon wididoi. Wm, a-t-yawi n-tzaggini n-sslam. Mat-  
 ta taddart t tuqqift, a-t-gon taskift ab-akk u-tbaddin middoi

asuf-as.

On déshabille le mort et on le dépose sur une natte jusqu'à ce que vienne le laveur, si c'est un homme, ou la laveuse, si c'est une femme. Enfant ou grande personne, homme ou femme, le mort doit être d'abord lavé à l'eau froide avant l'arrivée du laveur. Si c'est un homme marié, ce sera sa femme qui fera ce premier lavage; si c'est une femme, ce sera sa mère ou sa fille ou sa sœur; si c'est un jeune homme, ce sera sa mère ou sa tante maternelle; pour une jeune fille, sa mère ou ses tantes paternelles ou maternelles. Les vêtements restent auprès du mort jusqu'à ce qu'on les lave; on les laissera ensuite au laveur ou à la laveuse. Quant au salaire en argent, le laveur ou la laveuse le recevra au retour du cimetière.

- (2) - Pour une défunte, voici la plainte des femmes: "Que ferai-je à ma mère? A ma tante paternelle? A ma tante maternelle? Où aller? Où me réfugier? Que t'ai-je fait, Seigneur? Qui me peignera sur le métier mon tissage de laine? Qui me lavera mes effets? Qui me soutiendra? Où vais-je tomber? Qui secouera ma literie? Qui aura l'œil sur moi? Qui m'aimera? Qui arrangera ma chambre? Qui m'aidera? Qui me lavera mes lainages, mes habits? Qui me donnera à manger et à boire? Je vais voir ce que je n'ai pas encore vu!" et tout ce qui leur vient à l'esprit de ce que peut faire une mère.

Pour un garçon ou une jeune fille, les femmes disent: "Oh! mon fils, hélas! Oh! mon fils, hélas! Fils de chez nous! Fils de ma maison! Qui me portera le bois? Qui ira me puiser l'eau?"

Ad-akkason id-šra-s, sarum-t tabšit al<sup>a</sup> ad-d-yas amširəd, matta bab i mmu-  
 ton d argaz, ini tamširət, matta t taməttut. D akhiḡ ini d amšiqran, d ar-  
 gaz ini t taməttut, saradon-t s-waman ismmadon Kolb a-u-d-d-yas am-  
 sirəd. Matta mmu mmuton d argaz, a-t-šsirəd taməttut-s; matta t ta-  
 məttut, a-tət-šsirəd d nanna-s, ini illi-s, ini utma-s; matta d aiḡiḡ,  
 a-t-šsirəd d nanna-s, ini ḡatti-s; matta t taḡiḡut, a-tət-šsirəd d nan-  
 na-s, ini ḡatti-s, ini botti-s. Id-šra-s tḡiman s-addio-s, al-ommi-ton-  
 šsirəd, ttawin-as-ton i-y-umširəd ini i-tamširət. Matta f-yidrimon,  
 yəttay-in mmi dd-yədwal s-təndəlt.

Matta t taməttut aḡ om muton, štay-u mak tḡayyədönit tššdnan s  
 Mak al<sup>a</sup> ad-ḡa i-nanna-u, ini i-ḡatti-u, ini i-botti-u? Mani al<sup>a</sup> ad-ška?  
 Mani al<sup>a</sup> ad-aḡa? Matt<sup>a</sup> ak-ḡiḡ, a Rəbbi? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-ššədön a-  
 ḡuli-u? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-šširədön id-šra-u? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-ššm-  
 mərən? Mani al<sup>a</sup> ad-d-udiy? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-zələm akkat-iḡ?  
 Mam-mu al<sup>a</sup> ad-əḡḡələn n-əḡz-i? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-ḡəm? Mam-mu  
 al<sup>a</sup> ayi-ḡədlən ikumar-iḡ? Mam-mu al<sup>a</sup> ad-ḡunədön föll-a? Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-šširədön tiddufa-u, ini tiḡəmmar-iḡ? Mam-mu al<sup>a</sup>  
 ayi-ššm išša d-yišwa? Ad-zra mani ul-zriḡ! s d-ai-n asənt-ḡm-  
 na ihf-əmənt f-ai-n asənt-ḡnt id-nanna-t-šnt.

Matta d aiḡiḡ ini t taḡiḡut t takhiḡt, ḡḡarənt: «tla, ya mm<sup>a</sup>-i!  
 ha ya mm<sup>a</sup>-i! A-y-ommi n-ḡm-na! A-y-ommi n-təddart-iḡ! Mam-  
 mu al<sup>a</sup> ayi-d-šbbin iḡarəm? Mam-mu al<sup>a</sup> ayi-d-ššarəm aman?

Qui ira pour moi au marché? Et tout ce que tu faisais d'habitude? Qui s'intéressera à moi? Qui prendra de mes nouvelles? Où te trouver, ô fils de mes genoux? Fils de mes yeux! O mon fils de l'aube! Mon fils de l'aurore! Mon compagnon de toujours! Si je ne suis pas morte encore, je mourrai de misère..." et bien d'autres paroles que les femmes ont dans la tête.

Si c'est un adolescent, les cris sont plus forts: "Je ne t'ai pas fait monter sur la cavale (du mariage)! Je ne t'ai pas passé l'anneau! Je ne t'ai pas appliqué le henné, ô mon fils! Je ne t'ai pas conduit aux fiancées! Tu n'as pas vu ce que tout le monde voit!..."

Si c'est une jeune fille, les femmes disent: "Tu n'as pas pris le couteau (du mariage)! Tu n'as pas passé au lait de chaux les murs de ta chambre! Tu n'as pas jonché son sol de pur sable de dune! Tu n'as pas eu les pointillés de couleur! Tes parfums sont encore dans le sachet! Ton encens est dans les boîtes! Tu n'as pas eu le pavillon des épouses! Tes châles ne sont pas teints! Tu n'as pas trôné sur la grande natte, ma fille! Tu n'as pas reçu le henné sur les mains, ma fille! Tu n'as pas fait la tournée des marabouts, ma fille! Tu n'as pas tenu l'éventail, ma fille!" ... et d'autres choses encore.

Si c'est un jeune marié, ou une jeune mariée tout près du mariage, qui meurt, avant que le laveur ou la laveuse ne vienne, les femmes poussent des youyous et lui font, comme à un fiancé ou à une fiancée lors du mariage, toutes les cérémonies depuis le premier jour de la pose du henné, jusqu'au dernier jour de la sortie. Après cela, on fait le premier lavage du cadavre; puis, les femmes sortent pour les lamentations de deuil.

Si c'est une personne très âgée qui est morte, ayant vu les fils des fils de ses fils, au lieu des lamentations, on pousse des youyous. C'est ainsi que cela s'est passé pour un vieillard de la tribu des At-Brahim, nommé Ali n-Salma. Avant de mourir, il avait fait à eux siens cette recommandation: "Quand je mourrai, faites-moi sortir de la maison au son des tambourins, jusqu'à la porte de la ville." Ainsi fut fait. A sa mort, on n'entendit pas de lamentations et il n'y eut pas de deuil.

Mam̄-mu al<sup>a</sup> ayi-zwan n-ssuk? Ai-n ayi-t<sup>t</sup>ggzd? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-at  
 fon fell-a? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-ssun ag ɛllan fell-a? Mani al<sup>a</sup> ak (ini am) =  
 afa? A-y-ɛmmi n-yifadu-iu! A-y-ɛmmi n-t<sup>t</sup>awin-iu! A-y-ɛmmi n-yu-  
 ri! A-y-ɛmmi n-usbbah! A-y-aynis-iu n-dima! Matta ul-ɛmmuta, ad-  
 ɛmmuta n-ss<sup>v</sup>rr! » d-yiwaln ididnin i llan ihf-ɛmsnt.

Matta d amskrus, ttggy<sup>v</sup>drnt uzar n-ukhib; qgaront: « W-ak-ssiliy  
 tfallit! W-ak-ɛqqina tamakkjast! W-ak-ɛqqina fus-ɛk ɛlhmni, a-y-ɛm-  
 mi! W-ak-ssitfa tilatin! U-tazrid ai-n i z<sup>v</sup>arm middn! »...

Matta t<sup>t</sup>aiziut, qgaront: « U-t<sup>t</sup>ifsd ɛlmusi! U-t<sup>t</sup>ibisad lus! U-t<sup>t</sup>-  
 sud izdi<sup>a</sup> mllal! U-tugilsd tiqad! Ifuhan-ɛm tailut! K<sup>v</sup>bbur-ɛm ihbi-  
 yan! U-tgid tig<sup>v</sup>mmarin! ɛ<sup>v</sup>warbu<sup>v</sup>-ɛm ul-ɛswin! U-t<sup>v</sup>qqinsd tab-  
 sirt, a-y-illi! U-t<sup>v</sup>qqinsd ɛlhmni, a-y-illi! U-t<sup>v</sup>dur<sup>v</sup>sd iurab<sup>v</sup>dn, a-y-illi!  
 U-t<sup>t</sup>ifsd tar<sup>v</sup>wabt, a-y-illi! U-t<sup>v</sup>dligsd iKumar-ɛm, a-y-illi! »...

Matta d asli ini tasslt, mmi y<sup>v</sup>qrsb n-usit<sup>v</sup>, y<sup>v</sup>mmat, K<sup>v</sup>lb a-y-d-  
 d-yas ɛmsirsd ini tam<sup>v</sup>iratt, t<sup>v</sup>sdnan sslalawnt-as, tt<sup>v</sup>ggnt-as am-  
 mak as-t<sup>v</sup>ggnt i-y-usli ini i-t<sup>v</sup>slt ilan n-ss<sup>v</sup>g-was-m amizzar n=  
 yiqqan n-nhmni al-ɛs-ɛn a<sup>v</sup>ngaru n-yiffay. Mmi q<sup>v</sup>ant, ad-ssirdnt  
 asli ini tasslt asirsd amizzar, tt<sup>v</sup>ff<sup>v</sup>nt n-t<sup>v</sup>gziyat.

Matta d awssar uflsb ag ɛmmut<sup>v</sup>n, y<sup>v</sup>zru tarwa n-tarwa n-tarwa-s  
 akkat n-t<sup>v</sup>gziyat, tt<sup>v</sup>ggnt-as t<sup>v</sup>tilulicwin. Ai-n d ai-n as-gin i-yiqqan-  
 u<sup>v</sup>ssar d ɛq<sup>v</sup>brahim, ism-ɛs ɛali n-Salma. K<sup>v</sup>lb a-y-d-y<sup>v</sup>mmat iwas-  
 sa-t<sup>v</sup>n; yonna-yason: « Mmi m<sup>v</sup>muta, suf<sup>v</sup>yt-iyi s-ɛlm<sup>v</sup>ndir al-d-ɛff-  
 ya l<sup>v</sup>ub<sup>v</sup>st. » D ai-n as-gin. If-ss<sup>v</sup>g i y<sup>v</sup>mmut, ul-ɛlbn ula middn,  
 biha lasi tagziyat.

- (3) -            Quand on a lu le récit de la mort d'El Hadj Sayah, on peut se rendre compte de ce que seul un homme peut laver un homme. Le laveur donc ne lave que les hommes et sa main ne touche pas une femme. C'est à une femme que revient de laver les femmes défuntes et cette femme ne lave jamais un homme. Il n'y a qu'un cas prévu pour qu'une femme lave un homme, du moins lui fasse le premier lavage à l'eau froide, non le grand lavage : c'est le cas de l'épouse non répudiée, qui peut laver le corps de son mari décédé. De même, il n'y a qu'un cas où un homme puisse laver une femme et lui fasse le premier lavage à l'eau froide : c'est celui d'un mari qui lave sa femme ; mais, ordinairement, ce n'est pas lui qui la lave, parce qu'il a assez à faire pour trouver tout le nécessaire à la sépulture et ce seront très souvent des femmes qui laveront la morte. C'est ainsi encore que le premier lavage d'une fille morte sera fait par sa mère ou une de ses sœurs.

- (4) -            Quelqu'un qui meurt à la nuit tombée ne sera pas enterré la nuit, comme cela a été le cas pour El Hadj. On le lave, on l'oint d'aromates, on le met dans le linceul et on le dépose sur la civière jusqu'au lever du jour. L'enterrement se fera après le lever du soleil. Mais, si c'est pendant le jour que le décès a lieu, dès qu'il s'est produit, on lave le mort, on lui met les aromates, on l'enveloppe dans son linceul et quatre porteurs l'emportent au cimetière.

Comme on le remarque par le récit de Mahrez, fils d'El Hadj, celui-ci a surveillé pendant toute la nuit la lampe allumée dans la chambre mortuaire. Nous n'avons pas encore parlé du fer que les Ouarglis placent près du mort pendant la nuit. Dans l'esprit des Ouarglis, la lumière et le fer ont la propriété de contenir le diable : où ils sont il n'est pas. Avant l'arrivée des Français, la civière ouarglie était faite de troncs de palmier mal équarris et mal agencés les uns dans les autres.

Mam̄-mu al<sup>a</sup> ayi-zwan n-ssuk? Ai-n ayi-t<sup>t</sup>tegg<sup>d</sup>? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-at-  
fon fell-a? Mam̄-mu al<sup>a</sup> ad-ssun ag ɛllan fell-a? Mani al<sup>a</sup> ak (ini am) =  
afa? A-y-ommi n-yifadr-iu! A-y-ommi n-t<sup>t</sup>tawin-iu! A-y-ommi n-yu-  
ri! A-y-ommi n-usbbah! A-y-aunis-iu n-dima! Matta ul-mmuta, ad-  
mmuta n-ss<sup>v</sup>er! » d-yiwaln ididnin i llan ihf-mant.

Matta d amskrus, ttegg<sup>d</sup> drit uzar n-ukhib; qgaront: « W-ak-ssiliy  
tfallit! W-ak-qqina tamakkayast! W-ak-qqina fus-ak ɛlhmni, a-y-om-  
mi! W-ak-ssitfa tilatin! U-tazrid ai-n i z<sup>z</sup>arm middn! »...

Matta t<sup>t</sup>faiziut, qgaront: « U-tattifsd ɛlmusi! U-t<sup>t</sup>ribisad lus! U-t<sup>t</sup>-  
sud izdi<sup>a</sup> mllal! U-tugilsad tiqad! Ifuhan-om tailut! K<sup>l</sup>bbur-om ihbi-  
yan! U-tgid tigommarin! ɛ<sup>ɛ</sup>warbu<sup>ɛ</sup>-om ul-sswin! U-t<sup>t</sup>qqinsad tab-  
sirt, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>qqinsad ɛlhmni, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>durad iurab<sup>d</sup>n, a-y-illi!  
U-tattifsd tarawabt, a-y-illi! U-t<sup>t</sup>adligad iKumar-om, a-y-illi! »....

Matta d asli ini tasalt, mmi y<sup>z</sup>qrsb n-usit<sup>f</sup>, yommat, K<sup>l</sup>lb a-y-d-  
d-yas amisrad ini tamsiratt, tisadnan sslalawnt-as, ttegg<sup>d</sup>nt-as am-  
mak as-ttegg<sup>d</sup>nt i-y-usli ini i-t<sup>t</sup>salt ilan n-ss<sup>g</sup>-wass-m amizzar n=  
yiqqan n-nhmni al-ss-om a<sup>g</sup>garu n-yiffay. Mmi qdant, ad-ssirdrit  
asli ini tasalt asirad amizzar, ttegg<sup>d</sup>nt n-t<sup>t</sup>eziyat.

Matta d awassar ufl<sup>b</sup> ag mmuto<sup>n</sup>, y<sup>z</sup>zru tarwa n-tarwa n-tarwa-s  
akkat n-t<sup>t</sup>eziyat, ttegg<sup>d</sup>nt-as t<sup>t</sup>ilulicwin. Ai-n d ai-n as-gin i-yiqqon-  
uassar d ɛgg<sup>g</sup>brahim, ism-ɛs ɛali n-Salma. K<sup>l</sup>lb a-y-d-yommat iw<sup>a</sup>-  
sa-t<sup>n</sup>; yonna-yason: « Mmi mmuta, suf<sup>ɛ</sup>yt-iji s-ɛlm<sup>n</sup>dir al-d-ɛff-  
ya l<sup>h</sup>ub<sup>t</sup>. » D ai-n as-gin. U-ss<sup>g</sup> i yommut, ul-ss<sup>l</sup>on ula middn,  
biha la<sup>s</sup>i tagziyat.

- (3) -            Quand on a lu le récit de la mort d'El Hadj Sayah, on peut se rendre compte de ce que seul un homme peut laver un homme. Le laveur donc ne lave que les hommes et sa main ne touche pas une femme. C'est à une femme que revient de laver les femmes défuntes et cette femme ne lave jamais un homme. Il n'y a qu'un cas prévu pour qu'une femme lave un homme, du moins lui fasse le premier lavage à l'eau froide, non le grand lavage : c'est le cas de l'épouse non répudiée, qui peut laver le corps de son mari décédé. De même, il n'y a qu'un cas où un homme puisse laver une femme et lui fasse le premier lavage à l'eau froide : c'est celui d'un mari qui lave sa femme ; mais, ordinairement, ce n'est pas lui qui la lave, parce qu'il a assez à faire pour trouver tout le nécessaire à la sépulture et ce seront très souvent des femmes qui laveront la morte. C'est ainsi encore que le premier lavage d'une fille morte sera fait par sa mère ou une de ses sœurs.

- (4) -            Quelqu'un qui meurt à la nuit tombée ne sera pas enterré la nuit, comme cela a été le cas pour El Hadj. On le lave, on l'oint d'aromates, on le met dans le linceul et on le dépose sur la civière jusqu'au lever du jour. L'enterrement se fera après le lever du soleil. Mais, si c'est pendant le jour que le décès a lieu, dès qu'il s'est produit, on lave le mort, on lui met les aromates, on l'enveloppe dans son linceul et quatre porteurs l'emportent au cimetière.

Comme on le remarque par le récit de Mahrez, fils d'El Hadj, celui-ci a surveillé pendant toute la nuit la lampe allumée dans la chambre mortuaire. Nous n'avons pas encore parlé du fer que les Ouarglis placent près du mort pendant la nuit. Dans l'esprit des Ouarglis, la lumière et le fer ont la propriété de contenir le diable : où ils sont il n'est pas. Avant l'arrivée des Français, la civière ouarglie était faite de troncs de palmier mal équarris et mal agencés les uns dans les autres.

Asirəd - Mm<sup>w</sup>asi yəzəm, yəssən taməttant n-<sup>z</sup>ħaž Sayš, ad-izər dindin  
ya u-yəssirid argaz dai d argaz. Amisirəd u-yəssirid day irqazm i mmutoñ  
fus-s u-dd-yəttis taməttut i mmutoñ. I-təsdnan i mmutoñt, di ma t tamətt  
tut ay həddəm ihdam-u; u-təssirid qəg argaz i mmutoñ. Kasi day ig-  
gət i llan taməttut at-təssirəd argaz asirəd amizzar s-waman isəmma-  
dñ, uhu asirəd aməqran, u-təssirid day-argaz-s i mmutoñ, matta  
u-təttwabdi si-s. Inni argaz ad-yəzmər q-iggət ad-yəssirəd asirəd amiz-  
zar taməttut-s; wamma u-tət-yəssirid, biha ilshha aqqaj n-nhiya t,  
d-mmu al<sup>a</sup> a-tət-sirdñ llant t tisdnan uyləb. S-wam-mu asi-  
rəd amizzar tətəgg-i d nanna-s, iggət səgg-yisri-s, ini iggət səgg-yist-  
ma-s.

Matta iggən yəmmut əddamən, yəwət fəll-as dəq-ğid, u-t-nəddələn  
dəq-ğid-ñ ya, am-<sup>z</sup>ħaž. Ad-yirid, igəttər, ikəffən, irəss tažža al-d-yax  
yabəssa. U-t-nəddələn dai mmi təffəy t fəit. Matta uhu dəq-ğid, day  
ad-yəmmət iggən, a-t-ssirədñ, qn-as taqədriyət, sət fən-t əlkəttan, šm-  
məron-t rəbga n-təddəlt.

Yezam n-təira-y-u ad-tawid ləhbar f-mmi-s n-<sup>z</sup>ħaž, Mahraz, yəq-  
qim tult n-dəq-ğid inəkkəd n-əddu i llan šəglən ikumar i yəlla di-s  
<sup>z</sup>ħaž i mmutoñ. U-nsiwəl ddiy f-uzzal i səsən At-Warqən s-ad-  
du bab i mmutoñ dəq-ğid. N-At-Warqən əddu d-wuzzal həkkmən lə-  
blis; mani rsin u-yəttili. Kəlb a-u-d-d-asm irumiyən, tažža n-At-  
Warqən tətəwəhdəm s-ukərkuš u-yəgdil d awšdi, iggən yutəf iggən.

On plaçait alors le morceau de fer sur la civière : c'était un couteau, une faucille, une cuillère ou tout autre objet de fer. Actuellement, les Ouarglis ayant appris chez les Français le travail du bois, leurs civières sont mieux faites qu'autrefois : les planches en sont bien rabotées et fixées avec des pointes ; pour les consolider encore, on les munit de feuil- lard métallique. Rien de mieux, pour les Ouarglis, afin de protéger le mort, le fer étant incorporé à la civière au lieu d'être simplement posé dessus. De là vient que l'on ne met plus de fer près du mort, le fer de la civière qui porte le mort étant sûrement plus proche de lui puisqu'il fait partie de la civière. Ils préféreraient même, s'ils pouvaient l'a- voir, une civière entièrement métallique, en aluminium, ce qui la rendrait plus légère que celle de bois et protégerait le mort plus efficacement. La lampe aussi est, de préférence, métallique, qui, avec le morceau de fer placé près du mort pendant la nuit avant l'enterrement, empêche le dia- ble d'entrer dans le mort. Il est avéré que, si ces précautions ne sont pas prises, le démon s'empare du défunt, le fait se lever, marcher ; s'il rencontre un vivant sur son chemin, il le rend ce qu'il est lui-même : mort. A ce sujet, on pourra lire, quand il aura paru, un texte relatif aux croyances ouarglies sur l'au-delà.

Le comportement des Malékites par rapport à celui qui meurt pendant la nuit n'est pas identique à celui des Abadhites. Les Malékites lavent le mort, font toutes les autres opérations de l'ensevelissement et laissent le défunt à la maison jusqu'au matin. Les Abadhites ne touchent pas le mort la nuit et ils le laissent tel quel jusqu'au matin. Les Malé- kites prétendent que, si les Abadhites lavaient le mort, lui appliquaient les aromates, le mettaient dans le linceul et le laissaient à la maison ainsi, ils lui trouveraient au matin des oreilles d'âne, puisqu'ils man- gent la viande de l'âne. Pour les Ouarglis, la viande d'âne est prohibée. Pour les Abadhites, quelqu'un, mort avant ou après la prière du début de la nuit, à qui tout le nécessaire a été fait pour la sépulture, doit être porté au cimetière immédiatement avec des lampes.

Les Malékites disent que les Abadhites de Ouargla, comme ceux du Mzab, mangent de la viande d'âne une fois par an, le jour anniversaire de leur premier ancêtre.

lwaqt. in, mawlan. as i. bab i mmutni uzzal ta'zza s-addiw-ss. Uzzal. u d almu-  
 si, ini am'zar, ini taym'zait d. aq d. usin n. uzzal. At. yimar. u i bmdni i hdam  
 n-lluh s. yirumiyon, ta'zza-n. tttwahdm d awshdi u'zar m-bakri, t-tolwaf  
 s ttwasimont d awshdi, ttattfont s. yimesmar, aq onnan i. y. ushgi. d ttog-  
 gon-as slozdir ttattfont did-ss. I. y. At. Warqon la' matta h'm u'zar m-m'am-  
 mu: ai-n al<sup>a</sup> ad-d-sbbin uzzal i. bab i mmutni, uzzal ysggur m'ga-ta'zza ya.  
 Gaddora m-m'am-mu i. y. u. ttoggon uzzal s-addu bab i mmutni, biha uzzal  
 i ttoggon s-addu bab i mmutni la' mani al<sup>a</sup> ad-d-yas ysg'rb u'zar n-za'z  
 n-ta'zza q-goman-ss. Ai-ni h'm u'zar, i llan la' n-yrmsm ddiq, t ta'zza  
 n-nikl, biha asm-d-tas t'f'us f. tididat, th'rrz bab i mmutni u'zar n=  
 tididat. H'm sddu n-uzzal, d-wuzzal s-addu bab i mmutni dsg-gid  
 Kolb a-u d-t-awin n-tridalt, ab-akk-s'sitan u. yattitaf di-s. Matta w-as=  
 qin am-mu, ad-d-yat'f s'sitan di-s, ad-yasskk'r bab i mmutni, yss-  
 uqur-i; ha matta yuf-ed iggon yeddor s-addiw-ss, a-t-yorr mak i ylla  
 nalla. Gaddora m-m'am-mu at-t'gzm'ed iggm-m'ass ai-n i ttwarin f-ai-n  
 ttattfont At. Warqon f-at-waddai tikurdawin tididatin.

Matta iggm yommut dsg-gid ini azgri n-dsg-gid, w-as-ttoggon i mal-  
 kiym am. At. m'zab. Imalkiym, m'mi asm-yommut iggm, a-t-sirdni,  
 qn-as kul-hri, z'zm-t al-yab'ssa taddart. Matta f-At. m'zab, u-tiym di-s;  
 tta'z'an-t mak i ylla al-d-yax yab'ssa. Imalkiym qqarm matta At. m-  
 zab sirdni-t, qn-as tag'driyat, s'it'm-t alkattan, z'zm-t taddart, yab'ssa  
 ad-d-afon tin'z'zin-ss n-uyyul, biha ttatni a'isum n-uyyul. At. Warqon  
 n-yrmsm issa n-uyyul d abram. I. y. At. m'zab, matta iggm yommut=  
 asndosat lin-n-idat ini s-d'ffor tin-n-idat, as-qm id-ssra-s, awin-t  
 din din ya n-tridalt s-yid-sddu.

Imalkiym qqarm At. m'zab, Warqon am. Uylan, ttatni appul  
 iggot-takli i. y. ussgas, q-g'ass i yommut z'zdi-t-ssn amizzar.

On dit que les Mozabites de Beni-I'sguène nourrissent un âne uniquement au blé et à l'eau. Cet âne ne travaille pas du tout, pour engraisser. Il est égorgé avant la Fête, partagé en tout petits morceaux entre toutes les familles et on en envoie aux absents, où qu'ils soient, même en France; on en envoie aussi à Ouargla. Les présents et les absents devront manger ce morceau de viande le jour anniversaire de leur ancêtre. C'est ce jour-là que, à Ouargla, les Abadhites se rendent à Sidi Ba-Ammar, à Sedrata, leur ancienne ville située non loin de la colline-témoin que les Malékites appellent le Plat à couscous des Abadhites. Ce nom vient de ce que cette colline est plate comme un plat à couscous renversé. A ce lieu traditionnel de Sidi Ba-Ammar, on distribue de la nourriture en offrande pieuse; on fait parler la poudre; on parcourt l'emplacement de l'antique Sedrata en pèlerinage et l'on revient ensuite à Ouargla.

- (5) -            Selon la coutume, seuls les membres du clan sortent le mort de la maison. Dans le cas mentionné ici, il s'agit d'un Pèlerin. Les Pèlerins vivants ont le pas sur les gens du clan pour sortir le mort de sa maison et ils ne permettent pas qu'on y touche. Les trois hadjis présents pouvaient sortir le mort, mais, le vestibule de la maison étant fort étroit, il était nécessaire que quelqu'un les aidât. Saïd n'a pas enfreint la coutume en envoyant des gens de la maison pour cela: il s'est rendu compte de ce que les trois Pèlerins n'y parviendraient pas. Il y avait bien d'autres Pèlerins présents, mais ils étaient trop vieux. Ils virent bien ce qui allait se passer, mais ils firent semblant de rien, car ils ne se sentaient pas très offensés en eux-mêmes et, surtout, c'étaient des goinfres. Ils se contentèrent de surveiller Saïd pour, ensuite, au retour du cimetière, lui imposer une amende. On ne prend que quatre hommes pour sortir la civière de la maison, parce que, s'il y a des clans qui ont beaucoup d'hommes,

Qqarm At-mzab ssKkarm-d At-Ligom appul s-yimmidi d-waman, w-as-  
 ttisim lhijst tididst. Appul-u u-y-iheddem, u-y-igeddem ab-akK ad-ilaym ta-  
 dunt uflsb. At-yerm Kolb tfaska, zunon ikKsh ikKsh makK taddart al-mmu  
 i-y-ul-llin amszday ttazn-m-as mani ylla, al-Fransa, ttazn-m-d ula m-  
 m<sup>u</sup>Arqron. Ini-n u-da d-yini-n i-t-taym, a-t-sim ass i ymmut zaddi-  
 t-sm. Da, Wargron, ai-n d ass-on i ttaym n-Sidi Ba-gammar d-Yissdra-  
 toi, tamdint-sisim m-bakri, s-addu uqargub as-sqaron imalkiyon "  
 tziwa n-yigzzabon". Qqarm-as am-mu, biha a<sup>z</sup>mma n-ugargub ym-  
 mis am-tziwa. Sidi Ba-gammar ttaznan lmsgruf, iraron lb-arud,  
zwan n-Yissdratoi mani al<sup>a</sup> ad-dur<sup>m</sup> dai d aduri, doulon-d m-  
 m<sup>u</sup>Arqron.

Am dima u-yessufuf bab i mmutoi s-toddart day at-tsqbilt-s.  
 Da d ab<sup>z</sup>za<sup>z</sup>i. lhu<sup>z</sup>za<sup>z</sup> i llan sddorom hson a-t-ssufyon d netnin bab  
 i mmutoi Kolb at-tsqbilt-s. w-ason-lgidoi ddiy ad-aym di-s. Flata  
 i llan din ad-zmron a-t-ssufyon, wamma taskift tusad ikKsh t tuqqift,  
 ad-lazim middoi ididnin i-y-agaom. Seid u-yuli s-ubrid s-arzan m-  
 middoi n-toddart i-y-ummar, biha yozru ini-n gi-flata ul-iwidoi.  
lhu<sup>z</sup>za<sup>z</sup> ididnin llan, wamma d iwassaron. llan zrin matta hs ad-  
 saron, wamma rin aman n-zalim, biha netnin sson day iman-  
 mon ttufon ikKsh d-wadan-onson d izglak. llan nakKdoi iman-mon  
zut<sup>u</sup>i titt Seid, as-gon tahart mmi d-doulon s-toidst. l-y-usufuf  
 n-ta<sup>z</sup>za, u-t<sup>t</sup>-ssufyon dai zba, biha mmanut n-tsqbilin ttizglak

certains n'en ont pas assez. Même s'il n'y avait que deux jeunes hommes capables, ils peuvent la sortir; s'il y a beaucoup d'hommes capables dans ce clan, ils entrent tous dans la maison mais seuls deux à six d'entre eux sortiront la civière; les autres la suivront. Avant de transporter la civière, on récite une prière. Jusqu'à la rue, la civière est portée à la main.

Ne vont pas au cimetière le père du mort ni les femmes. Celles-ci ne sortant pas, elles n'iront même pas à la porte de la ville. Aucune femme ne fait partie du cortège funèbre, sauf une vieille femme qui porte un plateau avec du pain et des dattes et marche derrière tout le monde jusqu'à la source la plus proche du cimetière. Là, elle s'arrête et attend les hommes, au retour du cimetière, pour revenir derrière eux.

- (6) - A peine les gens ont-ils sorti la civière de la maison, d'autres la prennent. Des uns aux autres, de main en main, la civière circule sans arrêt; on ne la laisse pas boiter. Tous veulent la porter pour gagner des mérites. C'est pourquoi on se la passe rapidement de l'un à l'autre.

Si quelqu'un est mort un vendredi ou un jour de fête, au sortir de la maison, on porte d'abord la civière à la grande mosquée de Lal-la Melkiya, où l'on prie sur elle. Elle est déposée au pied de la chaire. Après la prière sur le mort, on fait la prière du vendredi, puis on l'emporte au cimetière.

Quand la civière passe dans les rues, les femmes et les enfants secouent leurs habits en disant, en arabe: "Emporte notre mal." Une femme qui allaite et qui tient son enfant sur le bras secoue ses propres habits et ceux de l'enfant. Chez les Ouarglis d'ailleurs, dès qu'elles voient passer une civière mortuaire, les femmes, si elles sont dehors, rentrent chez elles. De l'intérieur de la maison, elles écoutent, toutes oreilles ouvertes.

llant ula t̄tikhihin. Ha matta laši dai s̄m-lmkaris, a-t̄t-ssufyon; matta  
 uplob, ttatfon gag-mson, ssufyon-t̄t d sm al-satta m̄-middrii, d-yidiidnin  
 s-daffor-mson. Kolb a-u-d-šommor̄on tažža, ttis̄m alfatha, šommor̄on taž-  
 ža ifasson-mson al-d-šffyon n-uxlad.

Id-bab-m i-y-uttihon n-triidselt d baba m-bab i mmutrii, t̄tsodnan  
 i-y-u-šffyon ula n-n̄huh̄et. Laši s-t̄sodnan dai tamattut t̄tawssart  
 t̄ttawi tandunt di-s ikksh n-uprum d-monnaut n-yijnim̄on, t̄ggur,  
 daffor-middrii al-d-tawrd q-iggot-tala i llan t̄q̄rab n-triidselt, t̄ttqima  
 din, t̄tsuggum al-d-d̄sulm̄ middrii s-triidselt, at-t̄zwa s-daffor-mson.

Day ad-ssufyon at-t̄q̄bilt tažža s-t̄ddart, a-t̄t-šbbin middrii idi-  
 dnin. N-šgḡ t̄rii, tažža t̄ggur s-fus n-fus, u-t̄t-t̄ižžin at-t̄q̄yrb. Žšom-  
 mor̄on tažža gag-mson ab-akk ad-d-awin ikksh ikksh n-arrazon.  
 Gaddora-m̄-m̄am̄-mu i ttis̄m tažža fissaq s-yigḡon n-yigḡon.

Matta igḡon yommut šžumga ini t̄faska; mmi d-ssufyon bab i mmu-  
 t̄rii s-t̄ddart, a-t-awin tizzart n-t̄m̄z̄gida tam̄q̄q̄rant n-lalla-Mat-  
 kiya ab-akk ad-žall̄on f̄ll-as. Žažža t̄ress s-addu-tsunan n-šn̄abi.  
 Mmi žull̄on f̄ll-as, ad-žall̄on t̄ini-n n-n̄žumga, awin-t n-triidselt-š.

Mmi t̄q̄q̄b tažža s-uxlad, t̄tsodnan d-šbb̄žž žžžžan t̄iyom̄mor-  
 mson; q̄q̄arom s-t̄q̄rabt : « šddi b̄as-na! » Ha matta igḡot t̄olla t̄ssudud,  
 yili mmi-s ayil-š, t̄žžžā t̄iyom̄mar-š t̄t̄ini-n n-m̄mi-s. At-War-  
 ḡon, mmi žrint t̄tsodnan am̄-mu tažža t̄q̄q̄q̄b, matta llant ay-  
 lad, ad-d-atfont n-t̄ddart; matta llant t̄ddart, ad-šll̄m̄t s-t̄m̄žžžin-n̄m̄t.

Dès qu'elles voient ou entendent (le cortège), elles font vite tourner la meule trois fois. Un garçon ou une fille, portant l'eau, la renversent à terre quand ils rencontrent un enterrement en chemin. Si le mort est un fiancé ou une fiancée, quand passe la civière qui le porte, les femmes frappent la terre de leurs mains, prennent de la poussière, la jettent en l'air en disant : "Tiens, contre toi !" Cela, parce que, dans leur esprit, le mort porte malheur : il faut donc s'en préserver.

- (7) -            Creuser les tombes est un métier. Le fossoyeur ne creuse pas de tombes la nuit. Chez les Abadhites, on peut enterrer la nuit ; le fossoyeur va donc creuser la tombe de nuit ; chez les autres, cela ne se fait pas. Quand le fossoyeur arrive au cimetière, il crie un appel, (comme l'appel à la prière). Après cela, il frappe sur sa pioche avec sa faucille, en disant : "Demeure bénie pour votre frère croyant." Il pousse de nouveau le cri d'appel et frappe sur sa pioche pour que les Gens de l'au-delà qui sont là prennent leurs précautions, qu'aucun d'eux ne reçoive de coup. Les Gens de l'au-delà, en effet, ne pardonneraient pas et ils rendraient coup pour coup.

- (8) -            Chaque tribu possède son propre cimetière. Les At-Brahim, à Azghar M'mrad ; les At-Sissine, à Taïzert ; les At-Ouaggine, à Sidi Hrir et à Sidi Abd-Errahmane. Il y a cependant une fraction des At-Brahim qui a son cimetière avec les At-Ouaggine : ce sont les gens d'Azzi.

Day ad-zrunt ini sllont, ad-sllint tasirt šarət n-yid-iggət-tšhli fissaq. Matta  
 iggən, daiziū ini t-taiziūt yššur-əd aman, yəlpə təžžə abrid, inəqqəl-in ta-  
 mur̄t. Matta bab i mmutrii d asli ini t-taslt, mui tēgqəb sid-əs təžžə,  
 tiszdnan ad-zwtrūt fus-mmut tamurt, šllint iždi, zrazdrit-t, iuint: «A-  
 ha lmondad-šk!» ini «lmondad-m!» t-təggənt am-imu biha bab i mmut-  
 tən, n-əyr-mənt, yəttaw! əd šššr; asənt-yəlzəm ad-ayənt ləhdər-ən-  
 sənt si-s.

Ihfar n-unil d-ššəngət. Aməhfar u-y-ihəffər dəg-gid. At-əmzab l =  
 nəddələn dəg-gid, aməhfar-mən yəttəg dəg-gid; ididnin, u-yəttəg.  
 Mui dd-yiwəd aməhfar n-tšidəlt, ad-yəba yəttəddən. Mui yəddən, ad-  
 yəwət s-uməžr-əs amdir-əs šarət-tšita, yini: «Zaddant t-tambarsit  
 i-y-əmūa-t-kum əlmumən!» yəttəddən, yššət amdir-əs ab-akK  
 at-ləhərt i llan din ad-ayən ləhdər-ənən si-s, a-u-d-yəwət iggən, yə-  
 wət-i biha at-ləhərt u-tšimifən, tərən tiiti s-tšiti.

AlakK ələrs s-tšidəlt-əs n-yiman-əs. At-Brahim d Azfar m-m-rad,  
 At-Sisin t-žairət, At-Wəggin Sidi-Hzir d-Sidi-Əab-ərhman. Day ig-  
 gət-təqilt s-At-Brahim n-əyr-ənən tādəlt mēa-At-Wəggin: ini-nd At-  
 gazi.

Les Abadhites ont leur cimetièrre propre, situè derrièrre Sidi Hrir, à cent mèrres environ des cimetièrres des At-Ouaggine. Quant aux ètrangers dont le pays d'origine n'est pas Ouargla, ils ont un cimetière à part : ce cimetière se trouve près de Sidi Abd-Errahmane. Les Arabes du pays qui campent autour de Ouargla, Châamba, Beni Thour, Mekhadema et Sâïd Otba, ont leurs cimetièrres par fraction. Chaque tribu ouarglie a son cimetière à part et chaque cimetière est divisè en clans, chaque clan ayant son propre emplacement. Tous ces cimetièrres sont dèpourvus de murs d'enceinte et certaines tombes sont effondrèes. Au sujet de ces tombes effondrèes, les gens disent : "(Le mort) a secouè ses pèchés." On ne reconstruit pas la tombe effondrèe. Tous les cimetièrres ne se ressemblent pas et ne sont pas tous orientès vers La Mecque.

Chaque tribu, avons-nous dit, a son cimetière propre où aucun ètranger n'est acceptè. Certains Arabes, ètrangers à Ouargla, sont parfois enterrès près des cimetièrres ouarglis. Un ètranger, même habitant au milieu des Ouarglis, ne sera pas enterrè avec eux. A ce propos, voici un cas qui s'est présentè autrefois. Lorsque mourut Elhadj Kaddour, personnage non originaire de Ouargla, on lui creusa une fosse dans le cimetière des At-Ouaggine. En fait, pendant sa vie, il habitait chez les At-Brahim, mais ceux-ci n'acceptèrrent pas de l'enterrer chez eux. Ils l'aimaient cependant : aussi ne voulurent-ils pas le mettre dans un cimetière arabe : ils auraient voulu le mettre dans un cimetière ouargli. Voyant cela, les At-Ouaggine laissèrrent les At-Brahim emporter la civière jusqu'à leur cimetière. Mais l'un d'eux, s'approchant des At-Brahim, leur dit : "Attendez un peu : vous savez ce que vous faites là ? Posez-le ici : vous le retrouverez dehors." Les At-Brahim eurent beau les supplier, les autres n'acceptèrrent pas. On fut obligè de l'emporter ailleurs et il fut enterrè avec les ètrangers.

At-mzab n-ɣr-mson tandəlt n-yiman-mson i llan d'ffer Sidi-tyir, ad-d-tas  
 iggət mitin n-yiyilən f-təndlin n-At-Waggin. Matta f-yiberraniyon i llan  
 Wargrən ubu t toudint-nison, n-ɣr-mson tandəlt n-yiman-mson. Zan-  
 dəlt-u tus-əd s-addu n-Sidi-ʕabd-ʕrəhman. Agrabon i rsin da Wargrən,  
 am-ʕšəamba, d-Bəni-ʕur, d-l-Mhadma, d-Yigətibiyon, ini-u n-ɣr-m-  
 son t'ndolin makK taqbilt iman-ʕs. MakK ʕgrs n-At-Wargrən n-ɣr-ʕs  
 tandəlt n-yiman-ʕs, tandəlt-u tətwaʕun f-təqbal, makK taqbilt s-uk-  
 kat-ʕs. ʕindolin-u ul-šommaron imuran-ousont, d mənnaut n-yinilon  
 udan. Ini-u i udan, qqaron middri: « ʕəzəz əddnub-ʕs ya » w-ʕ-  
 tteiwidri iKa. ʕindolin u-dd-usint mnisont, ul-ʕkkint qag n-ʕəq-  
 bəlt.

MakK ʕgrs, mak i nanna, n-ɣr-ʕs tandəlt n-yiman-ʕs, ul-qəb-  
 bəlon aberrani ad-yondəl di-s. llan grabon d iberraniyon, mən i  
 mmutorri Wargrən, tteggon-təri f-yidis. Aberrani, ula yəskon ammas  
 n-At-Wargrən, u-y-inottəl mɣa-son. ʕəddəra m-m-wam-mu štay-u  
 iggət tət i llan tɣar. Sagga yommut ʕhaʕ Qaddur i llan ubu n-at-  
 toudint, zwan hofron-ʕs tandəlt n-At-Waggin. Natta igəmmər am-  
 mas n-At-Brahim, wamma ul-ʕisn a-t-ɣon mɣa-son. Hsontikkəh;  
 s-wam-mu ul-ʕisn a-t-ɣon ammas n-Agrabon, hson a-t-ɣon mɣa-  
 At-Wargrən. Sagga zrin At-Waggin am-mən, ʕən-təri, adagga dd-i-  
 win taʕza n-təndəlt. ʕəzwa-y-ʕtm iggən d əq-ɣaggin, yonna-y-ʕson  
 :« Suggot iKKəh, təllim təsnom, ha matta a-t-ɣon da, a-t-id-tofon  
 aɣar-u. » Sagga sllən am-ma, bdan sħullulon di-son; ul-əqbilon.  
 Bbin-t s-sin, zwan ɣon-t mɣa-yiberraniyon.

- (9) -           A celui qui vient d'être enterré, la terre dit : "Tu as marché sur moi, tu as piétiné mon échine, tu as planté en moi des choses, tu m'as frappée avec tout ce que tu avais en main, tu m'as brisé les os avec ta pioche : aujourd'hui, te voilà entre mes mains ; je ferai de toi ce que je voudrai ; je te rendrai tous les coups, du premier au dernier." Elle le presse alors d'un grand coup qui lui fait sortir par les gros orteils le premier lait qu'il a sucé de sa mère.

- (10) -           Deux hommes de son clan, avec le fossoyeur, descendent le mort dans la fosse. Ils le posent sur le côté droit, enlèvent les épines de palmier qui tiennent le linceul et, au moyen de ces épines, suspendent devant le visage du mort l'amulette du tombeau. Au-dessus du corps, en long, on pose une poutre de palmier, pas trop près cependant, en sorte qu'elle ne puisse toucher le corps. Sur les côtés de la poutre, on aligne des pierres apportées de la maison du défunt, pour que la terre ne tombe pas directement sur lui ; enfin, on recouvre le tout de terre. Quand la fosse est comblée, on tasse la terre qui reste en forme de tertre, comme une sorte de large marche. On mouille ensuite de la terre pour modeler le tombeau. Avec ce mortier, on enduit le petit tertre comme une bâtisse. Si c'est un homme, on fait deux cônes, l'un près de l'autre, dans le sens de la longueur, du côté de la tête. Si c'est une femme, on lui fait une sorte de murette du côté de la tête, qui ressemble à la touffe caractéristique de cheveux des femmes ouarglies sur le front ; on laisse un petit espace de chaque côté. Ce petit mur mesure environ un empan de longueur.

Pour reconnaître les tombes, on leur fait une marque. Cette marque sera, pour un vieillard, son éventail ou sa canne ou son chapelet ou ses amulettes. Pour une femme, ce sera une calèche ou une assiette ou un plat ébréché ou un bol. Pour un enfant, ce sera sa calotte ou son piège à oiseaux.

Pour une fiancée,

Iggon, mmi yottwandel, tamurt toqqar-as: «Zigurəd gd-i, tɔrɔzəd ti-  
kormin-iy, tɔstɔd əlhiyat gd-i, tɔwtəd-iyi s-aq əllan fus-ək, tssəm mwid-iyi  
ihsan-iy s-umdir-ək; as-u təllid žar-yifassəm-iy, ad-qa aq əhsa  
gd-ək, ak-ərra tamizzart f-təngarut.» A-t-tami ammai, iggon  
al-d-yəffəy api amizzar i yəswu s-nanna-s s-tfədnin-əs tizəglək.

Shəwaddən bab i mmutorin anil d sən middən nn-əs d-uməh-  
far mēa-sən. Sərsən-t f-fus anfusi, təkəkəm tadrwin s-əlkətan,  
əglən di-sənt ləhžab n-unil dəssat-udm-əs. Sərsən s-užonna n-  
tiddi akərkiš f-təzəqrət, təggon-t akk-is ikkəh n-užonna ab-akk  
u-yəttiy bab i mmutorin. Ad-gon s-yidisan-əs idyaym i dd-iwin s-təd-  
dərət m-bab i mmutorin, ab-akk izdi u-yəttutti fəll-as, as-ərrəm iz-  
di. Mmi yəššur al-əžonna-y-u, ad-lajmon izdi i d-əqqimən, a-t-  
id-ssilin ikkəh f-təmmurt am-tsunst f-tawəssəgt. Ad-šəmmən  
dih izdi ab-akk ad-əkkən sid-əs anil. S-tyuri-y-u səkəkən sid-əs  
izdi i laimən. Matta d argaz, təggon-as sən-təllal, iggət dəffər ig-  
gət. Matta t-taməttut təggon-as mure d akhij ihfawən-əs, am-  
m-asi f-timfərt n-tməttut, ttažžan-d ikkəh sa d sa, ad-d-yas mu-  
ru-y-u iggət-təddast f-təzəqrət.

I-yissan n-yinilmən təggon-asən tamtart. Tamtart-u, matta d a-  
wəssar, t-tarəwəht-əs ini f-tarəttə-s, ini d əsbəht-əs, ini d ləhžubat-  
əs. Matta t-taməttut, t-takərwəit, ini t-təbsi, ini t-tazuda tərrəz,  
ini t-tapəllust. Matta d akšiš, t-tahfart-əs, inittərašša-s. Matta f-ta-  
səlt,

ce sera une cassolette, un flacon ou, tout simplement, du pur sable de dune. Le tombeau d'un fiancé sera enduit de lait de chaux et l'on fichera des palmes sur les côtés ou des branches de grenadier. Pour un ouvrier agricole, on mettra une baguette de figuier ou d'abricotier. La marque d'un puisatier est ordinairement son vieux pagne de plongée. A un boucher, on mettra un os ou un lambeau de peau de chameau; à un forgeron, un morceau de fer; à un menuisier, un morceau de planche; à un employé de bureau, son calame; pour un caïd, un juge ou un riche, on construira un tombeau de plâtre que l'on enduira de chaux. Pour un lettré, on met comme marque un encrier ou la couverture épaisse de son Coran, ou son chapelet.

Chaque tombeau porte le signe de ce qu'était son locataire lorsqu'il vivait. Cependant, toutes les tombes portent un bol ou une écuelle ébréchés, posés à l'endroit approximatif du nombril : cela, dit-on, pour recueillir l'eau de pluie que le mort boira ensuite.

Ce ne sont pas de beaux objets que les Ouarglis placent sur les tombes, assiettes ou bols neufs, vaisselle de table. Pourquoi? La raison est simple : c'est que, si l'on mettait sur la tombe des objets neufs et beaux, des gens à qui ils feraient envie auraient tôt fait de les enlever; car, ce n'est pas les morts qui les prennent, mais bien les vivants.

Ecoutez cette anecdote authentique : elle illustrera ce que nous venons de dire. Un homme avait une fille qu'il aimait beaucoup. Elle allait à l'école et, le jour du départ en vacances, elle recevait de belles choses. C'étaient des jouets : petites marmites, petites assiettes et autres objets. Elle n'eut pas le temps de profiter beaucoup de ces jouets, car elle mourut. Son père prit ces menus objets et les déposa sur la tombe de sa fille. Le lendemain, tout avait disparu : une fillette, sans doute, en passant, les avait pris, ou un homme pour sa fille.

Etabs<sup>h</sup>hart, d albukkal, ini d iżdi qimallal. Matta d asli, nabbasn-as lus funil-ss, iżttslon-as tuffawin idisan n-unil-ss, ini ləgruf n-tərmunt. Matta d ahommas, ttəggon-as tarətta n-tməššit ini n-tbəkukit. Matta d aduyai, tamtarit-ss t tazərdant-ss taqdimt. Matta d aqəzzar, d iyyon-yiyəs, ini d ikkəš n-uglim n-ulom. Matta d ahəddad, t təf n-uzzal. Matta d anzəzər, t təlluht. Matta d əlhuza, d ləqlom-ss. Matta d əlqaid ini d əlqadi, ini d iyyon d bab m-mitli, s-əkkom-as anil-ss s-tməšmət, qn-as lus. Matta d əttalsəb, ttəggon-as tadwat ini əsfar n-nəktab-ss, ini səsəht-ss.

Makk anil di-s tamtart m-bab-ss səəct-in i yəlla yəddər. Di-nilon qəə ttəggon-ason təpəllust ini təbsi tmit-ss; qəarən ab-akk, mmi yuru amzər, ad-qərom aman təpəllust, a-təi-isu bab i mmutoi.

At-Warəron u ttəggon ula d šra yəbha azmna n-yimilon am-təasa, t-təllas d iżdidəi, am-əlgiyət n-yišša. Miya? Am-mu yəshəl = matta zəin-d iyyət əlgiyət təbha azmna n-unil, llan mid-dəi i tət-əhson, ttəbbin-tət din din ya. S-wam-mu u-tət-yəttəbb-i bab i mmutoi, yəttəbbi-tət d mmi ddəron.

Štay-u iyyət-təifust t təkhiht i llan tər fadi n-d əssəh, tssəkn-ənf-əd am-mu. Iyyon n-əyr-ss illi, yəhš-it uyləb, zəiziut tətəh n-ikul, tət id-šra bhan azz-in n-yiffat-məmət. Id-šra-y-u n-yirar am-m-asi t tihbušin t tikhihin, d əttəasa d-yid-šra ididnin. Ləi matta tirar sid-əhson, təmmət. Yəbhi baba-s id-šra-y-u, iq-as-təi azmna n-unil-ss. Matta iq-in ass-u, ašša ul-əllin; iyyət-təiziut tətəttə-d abani s-sin, ini d iyyon-urəz, yəbhi-təi i-yilli-s.

(11) - Comme nous l'avons déjà rapporté, une fois que le fossoyeur a donné plusieurs coups du manche de sa faucille sur le tombeau, il s'en va avec le taleb, à toute vitesse. Pourquoi? C'est qu'ils craignent les Gens d'En bas qui viennent à ce moment-là voir leur nouveau frère. Le fossoyeur, en partant, emporte ses affaires. Il arrive parfois qu'il laisse, dans sa fuite éperdue, sa faucille et ses autres affaires. Que va-t-il faire? Retourner prendre ses affaires, c'est s'exposer à être emporté par les Gens d'En bas. S'il abandonne ses outils, il sera obligé d'en acheter d'autres. C'est ainsi que, un jour, un fossoyeur, après avoir frappé le tombeau, s'enfuit en oubliant sa faucille. Ne voulant pas retourner seul la prendre à cause de la présence des Gens d'En bas, voici l'astuce qu'il imagina pour revenir au cimetière. Il demanda à quelques amis de l'accompagner, sans leur dévoiler son dessein, de peur qu'ils ne refusent de le suivre. Il leur dit donc : "Je connais, près des cimetières, un terrier où une chatte a déposé ses petits. Venez, allons les attraper." Ils partirent avec lui. Quand ils furent près du cimetière, ils se mirent à la recherche du terrier. Pendant qu'ils cherchaient ainsi, le fossoyeur s'approcha du tombeau, prit sa faucille et s'enfuit à toutes jambes, sans plus s'occuper de ses compagnons. Ceux-ci, en le voyant s'enfuir, se demandèrent ce qui le prenait et, pris de panique, ils se sauvèrent en courant, sans souci les uns des autres, sans savoir même pourquoi ils fuyaient.

- (12) - Quand un homme marié est mort, les voisines viennent passer la nuit avec sa veuve pendant huit jours de suite. Le soir, en arrivant, et le matin, avant de repartir, elles boivent le thé. C'est une coutume obligatoire d'offrir le thé

Mak i nomna, sagga yəwst s-təřəřht n-uməřr-əs, aməřfar d-əttaləb  
 zwan ttazzlon. I-matta akk-is? Biha gəğəđni i-y-at-waddai i dd-usin  
 lwəqt-ni ad-zron omma-t-son ađdid. Aməřfar yəttawi id-šra-s me-s.  
 Ad-d-tas, saqat, si zəwron am-inu, iggon si-son yəffəy ləqəl-əs, yəřř-  
 əd aməřr-əs ini id-šra-s. Matta ala ad-ig lwəqt-ni? Idwal n-yid =  
 šra-s t tuki n-yiman-əs i-y-at-waddai, a-t-awin me-s-son; ad-yəq-  
 qim id-šra-s zwan, a-yəlzom isya n-yididnin. Iggon-m<sup>w</sup> əss,  
 iggon-uməřfar, sagga yəwst anil, yəwəw, yəttad aməřr-əs. U-y-  
 ipis idwal iman-əs a-t-id-yəbbi, biha at-waddai llan din ya. Štay-  
 u təbrainit i-y-igu ab-akk ad-d-yədwəl n-təndəlt. Yonna-y-ason  
 i-monnaut n-yid-huya-s ad-zwan me-s, wamma w-ason-yon-  
 ni matta h<sup>s</sup> ad-ig, biha w-as-tihon awal-əs, u-tihon me-s. Yonna-  
 y-ason : « Yəlla iggon-uhbu s-addu-təndəlin, mani tšərs di-s tmuš-  
 šit tarwa-s, iyyat a-tri-d-nəbbit! » Zwan me-s. Sagga dd-iudni  
 n-təndəlt, qqimən ttfatašon mani yəlla ahbu-y-u. Sagga llan ttfata-  
 šon, yəgəgə aməřfar n-unil, yəbbi aməřr-əs, išommoř tazzla,  
 u-yonkid ula n-yid-huya-s. Ini-n, dai zrin-t yəwəw, qqaron :  
 « Mai-t-uyon? » Zwan-d ttazzlon, iggon u-yəttəqqəl n-yiggon, u-  
 la d iggon u-yəssin f-matta yəttazzəl.

Matta iggon yəwst, yomməst, tšədnan n-nəiran tətənt-əd n =  
 yinsa me-s-tməttut-əs qit-omənya n-ussan. Mmi dd-usint dəg-ğid  
 d-kəlb a-u-d-zwan t fəbšša, tšəson latəi. Š-əp-z-omən, mak d-yudu

à quiconque vient en visite chez vous. Pendant huit jours, c'est beaucoup pour des gens plutôt pauvres, de servir ainsi le thé, mais que faire autrement?

Si c'est une femme qui est morte, les gens ne viennent pas passer la nuit pour tenir compagnie au mari.

(13) - Pour la mort d'El Hadj Sayah, il y eut deux lectures du Coran. On fait ainsi une première lecture pendant sept jours, quand on est assez riche, sinon on ne fait la lecture que pendant cinq ou trois jours. La lecture est faite par les tolbas de la grande mosquée Lalla Malkiya. Ils ne viennent pas toujours en apportant le coffret des Livres saints. On fait venir aussi des gens sachant le Coran par cœur et d'autres tolbas rémunérés. En fait, on convoque les tolbas de la mosquée et ceux qui peuvent venir. Les autres se contentent de manger le couscous et de boire le thé. Cette lecture ne se fait que pour le décès d'un homme marié. Un homme non marié est considéré comme un enfant. L'autre lecture, la grande, est appelée ainsi non à cause de sa plus longue durée, mais à cause de la somme d'argent plus forte qui est donnée. Cette lecture n'est faite que si le coffret des Livres saints a été porté à l'enterrement jusqu'au cimetière. Elle se fait le soir, après le coucher du soleil. On présente aux tolbas quatre grands plats débordants de succulent couscous entassé en forme de coupole. On appelle ce repas souper du coffre des Livres saints.

Si le défunt, homme ou femme, a été marié, que l'homme est vraiment monté sur la cavale des noces, les tolbas de Lalla Malkiya apportent obligatoirement le coffret, que le défunt soit riche ou non. Evidemment, le souper du coffre est alors d'obligation pour eux.

Qui fait faire cette lecture? Les gens aisés la font faire sans retard, dès le premier jour après le décès ou, à volonté, le jour où sera réuni

iggon n-yor-kum, d ayil fell-ak a-tgɛd latäi. Gi tsmmya n-ussan, uɣləb  
f-yiggon u-yksib; wamma u-yəttif matta ala ad-ig.

Matta f-taməttut aq ommutor, u-d-ttism middoi n-yinsa mɛa-wuɣar.

Sayga yommut ʔhaʔ, gin son-yid-igzam: igzam amizzar yətt-  
qima sbea n-ussan i-mmʔasi yəksib; mmʔasi u-yəksib ad-ig igzam  
homsa ini tlata n-ussan. ʔezam-u ttɛlba n-lalla-Malkiya u-d-ttism  
dima s-tɛzant; qqarn-ason i-yid-bab-n i-sonon igzam d-mən-  
naut n-əttɛlba i llan tlaym d idrimon. ʔezayyɛdn-ason i-ttɛlba,  
natnin d aq zomwəron. Matta f-yididnin ššatni day üšš, swon  
latäi. ʔezam-u ttəggon-t makk i yommut iggon yəssitəf. Argaz i-y-  
ul-ššifon d aizi. ʔezam wididni i llan d aməqqran uhu yəttidama  
uɣləb, wamma idrimon i ttism di-s uzar n-wididni. ʔezam-u  
u-t-təggon dai matta tɛzant təffoɣ mɛa-bab i mmutor i n-təndəlt.  
ʔəggon-t dəgqid dəffər-tsm məsin. ʔtšn-ason i-ttɛlba sbea n-tzi-  
wawin ššuront d awəhdi t takərbust. S-wam-mu qqarən-as: «A-  
mons i n-tɛzant.»

Matta bab i mmutor d argaz ini f-taməttut yəssitəf, yadi yuli  
tɣallit, d ayil f-əttɛlba n-lalla-Malkiya ad-d-ason s-tɛzant, yili  
bab i mmutor n-ɣr-zs aɣli ini laš. ʔwəqt-ni d ayil fell-ason ad-  
gon amonsi n-tɛzant.

Did-mam-mu ala ad-gon igzam-u? Mmu kəson yəttəgq ig-  
zam fissaq, as-on amizzar ini makk i yəhs, as-on ala ad-ilayom

l'argent. Les tolbas qui sont allés au cimetière avec le coffre des Livres n'oublieront pas, à leur retour à la mosquée, d'inscrire sur leur registre si la lecture pour le défunt a été faite ou non.

Les gens qui sont dans la gêne attendent une semaine, un mois ou même des années pour réunir l'argent et pouvoir faire le nécessaire.

Quand quelqu'un meurt dépourvu de tout, n'ayant ni maison ni jardin, ni personne, s'il a été marié, les tolbas suivent l'enterrement avec le coffre. Du fait qu'ils emportent le coffre, ils doivent faire la lecture. A la charge de qui? S'il n'y a pas d'argent, ni personne pour s'en charger, n'y aura-t-il pas de lecture? On fera la lecture à la charge de la mosquée, mais habituellement on ne procède pas ainsi, puisque les biens de la mosquée sont aussi ceux des tolbas. Parfois, ceux-ci feront une distribution pieuse peu importante aux gens présents à la mosquée, mais pas dans la proportion habituelle dans le peuple.

Quand c'est un riche qui meurt sans héritier, le juge saisit l'héritage. Si le défunt était marié, les tolbas l'accompagnent au cimetière avec le coffret des Livres saints. C'est le juge qui prend à charge la lecture sacrée, puisque c'est lui qui a en main la fortune du défunt. Si le juge trouve que la fortune est insuffisante pour qu'il lui reste quelque chose après avoir fait faire la lecture, il ne la fait pas faire.

Pour quelqu'un qui n'a pas été marié, les tolbas ne vont pas au cimetière, même si le défunt était très riche. Ce n'est pas une obligation absolue pour eux d'agir ainsi. Lorsque les parents d'un jeune homme ou d'un enfant le peuvent, ils font venir les tolbas. Ceux-ci alors n'hésitent pas à y aller, connaissant l'obligation pour celui qui a fait appel à eux de les rémunérer. Si les tolbas consentent à s'y rendre, ce n'est pas pour gagner des mérites ou par considération pour la famille, mais bien pour leurs ventres. L'intendant de la mosquée ne permet pas que le coffret des Livres aille à l'enterrement si le défunt est trop pauvre ou n'a pas été marié, car on ne lui fera pas de lecture sacrée.

Quand la lecture sacrée se fait à la maison du défunt, les femmes font le couscous toute la journée, du matin au soir. Au crépuscule, quand le couscous

idrimon, <sup>2</sup>ftalba i zwan n-trindelt s-tahzant, mmi d-doulon n-tmazzgida, u-ttatin tura zomam-onson f-bab i mmutorii igu igzam ini ubu.

Mm<sup>2</sup>asi u-yaksib a<sup>2</sup>itli yatta<sup>2</sup>zza-t d<sup>2</sup>zumga ini yur, ini ula s-yulan d-yisaggasm, alommi ilayom idrimon mak al<sup>2</sup>ad-yazmar a-t-ig.

Mmi yommut iggon yili la<sup>2</sup>i n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s ula d šra: lataddart, la ftigomma, la d hodd, matta yessit<sup>2</sup>f, attalba tahom mga-s s-tahzant. Sagga zwan s-tahzant, yella n-<sup>2</sup>yr-onson igzam. Ha d mam-mu al<sup>2</sup>a-t-gon? A<sup>2</sup>itli la<sup>2</sup>i, hodd la<sup>2</sup>i; u-yattagg igzam? Natta igzam ad-yoff<sup>2</sup>r s-witli n-tmazzgida, wamma u-t-taggom biha a<sup>2</sup>itli n-tmazzgida n-attalba. Ssagat ini ttaggom-onson alm<sup>2</sup>gruf d akhily i-middon i llan dintamazzgida, wamma u-t-taggom am-mak ason-ttaggon middon.

Mmi yommut iggon yili n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s a<sup>2</sup>itli, la<sup>2</sup>i ula d hodd, d alqadi ag ttatt<sup>2</sup>fon a<sup>2</sup>itli. s. Matta yessit<sup>2</sup>f, attalba ad-zwan mga-s s-tahzant. D alqadi al<sup>2</sup>ad-gon igzam, biha a<sup>2</sup>itli m-bab i mmutorii yella fur-<sup>2</sup>s. Matta lqadi yuf-sd a<sup>2</sup>itli ubu u<sup>2</sup>l<sup>2</sup>ab, mmi igu igzam, la<sup>2</sup>i matta ala ad-<sup>2</sup>qqim<sup>2</sup>on, u-t-yattagg.

Matta iggon u-yessit<sup>2</sup>f, attalba u-tt<sup>2</sup>ihom mga-s n-trindelt, ula matta n-<sup>2</sup>yr-<sup>2</sup>s a<sup>2</sup>itli u<sup>2</sup>l<sup>2</sup>ab. Ubu d ayil fell-<sup>2</sup>as<sup>2</sup>on ad-gon am-mu. Matta iggon d-lomkrus, ini d akhily, lahl-<sup>2</sup>s ad-zom<sup>2</sup>on az-d-awin attalba. <sup>2</sup>ftalba ttasom-d biha sson<sup>2</sup>on mani zwan asom-ig bab-<sup>2</sup>s igzam d ayil fell-<sup>2</sup>as. <sup>2</sup>ftalba, matta h<sup>2</sup>son izwa ubu gaddera n-<sup>2</sup>arrazon, ula n-udm-<sup>2</sup>s; wamma gaddera m-m<sup>2</sup> o<sup>2</sup>dan-<sup>2</sup>msom. Aykil n-tmazzgida u-y<sup>2</sup>ttih s-tahzant mga-bab i mmutorii i llan u-yaksib, u-yessit<sup>2</sup>f, biha w-as-yattagg igzam.

Mmi h<sup>2</sup>s ad-gon igzam taddart m-bab-<sup>2</sup>s; tisednan h<sup>2</sup>addom<sup>2</sup>nt u<sup>2</sup>ssu-y-u f-f<sup>2</sup>ass, s-yab<sup>2</sup>ssa al-tamsddit. <sup>2</sup>Ddamon, mmi yak<sup>2</sup>kas

est prêt, les tolbas arrivent avec les gens de la fraction et les auditeurs, car ils ont été avertis la veille. Quand tous sont arrivés, on procède comme il a été fait pour El Hadj. Avant de partir, les tolbas récitent la *fatiha*, puis chacun d'eux retourne chez lui pour y faire la lecture qui lui revient; car, de même que le couscous est réparti entre eux, le Coran est divisé entre chacun des lecteurs. Le Coran comprenant soixante *hizb*, chaque clerc lira les *hizb* que le sort lui a attribués. Si les tolbas sont au nombre de douze, chacun lira cinq *hizb*. De la sorte, chacun récitant sa partie, le Coran sera lu en entier d'un bout à l'autre. Si un clerc ne s'acquitte pas de sa lecture, ou oublie de la faire, il lui en sera demandé compte dans l'au-delà.

Cette lecture n'est pas faite pour un Arabe, même riche. Quand un "jaune" meurt, qu'il ait été marié ou non, qu'il soit Chaambi, Sâïdi, Thouri, Mkhadmi, ou de quelque autre fraction étrangère comme les Troud, les Ouled-Naïls, les Herazliya, les clercs de la mosquée principale Lalla Malkiya de Ouargla, bien qu'ils suivent l'enterrement, n'emportent pas le coffret des Livres saints. C'est pourquoi les Arabes ne font pas faire la lecture sacrée par nos tolbas, puisqu'ils n'ont pas emporté le coffre. Ce coffre ne suit que l'enterrement d'un défunt de rite malékite appartenant à l'une des trois tribus ouarglies des At-Brahim, At-Ouaggine et At-Sissine.

Il y a des gens qui se font faire cette lecture de leur vivant. Celui qui veut se faire faire cette lecture tant qu'il vit encore informe les clercs de Lalla Malkiya de la date à laquelle il désire qu'elle ait lieu. Cette lecture se fait de nuit, comme pour un mort, et à la maison du demandeur. Quand les tolbas arrivent chez lui, l'homme se couvre d'un grand voile qui l'enveloppe tout entier, de sorte qu'il ne peut voir les tolbas et que les tolbas ne peuvent le voir. Il se couche derrière la porte qui donne sur la rue. Les tolbas agissent comme de coutume: ils mangent le couscous, se répartissent les restes et, après avoir récité la *fatiha*, ils sortent pour aller, chacun chez soi, faire la lecture qui leur est échue. Si l'un d'eux l'omet, cela lui "retombe sur la nuque". L'homme couché derrière la porte ne se relève que lorsque tout le monde est reparti. Il ne mange ni ne touche le couscous dit de la lecture sacrée, car le mort n'en mange pas. D'ailleurs, à ce moment-là, tout le monde le traite comme un mort.



Quand tout ce cérémonial est terminé, chacun rentre chez soi. Certains font faire cette lecture de leur vivant pour que Dieu leur pardonne quelques péchés ou par crainte que, une fois morts, leurs parents omettent de leur faire faire cette lecture. A la mort (de l'homme qui a anticipé), les tolbas vont à son enterrement avec le coffre des Livres saints, mais ne font pas la lecture, puisqu'elle a déjà été faite.

(14) - Quant au henné, tous les Ouarglis n'opèrent pas comme on a fait pour El Hadj : chacun est libre. On rencontre donc diverses manières de faire à ce sujet à Ouargla. Le lendemain de l'asefsi, on fait le henné pour apaiser le sang du défunt et pour que le mal sorte de la maison. Le jour du henné, une vieille femme vient à la maison, prend du henné, le pile à l'endroit où est mort le défunt. Après l'avoir pilé, elle l'humecte, en prend un peu qu'elle va passer sur tous les seuils et linteaux après avoir gratté. Si le défunt est un homme, elle gratte avec un couteau ou une faucille ; si c'est une femme, elle gratte seulement avec un couteau. Avant de partir ensuite pour le cimetière, les voisines et les connaissances de la veuve du défunt donnent à celle-ci les "galettes du henné" ou, à leur place, de l'argent. Donner de l'argent est plus facile que de donner des galettes dont la confection est compliquée. En donnant ces galettes, les femmes disent : "Que Dieu ne le fasse pas os !" La vieille femme prend alors une jointée bien pleine du henné qui reste et va au cimetière avec les femmes de la rue. Dès qu'elles sont arrivées près de la tombe, elles se mettent à parler au mort, lui disant par exemple : "Que ta demeure soit bénie. Tout vivant meurt, un jour : personne ne reste en vie." et bien d'autres choses. En revenant à la maison, elles marchent en récitant le chapelet musulman, si c'est une femme qui est morte, mais ne le récitent pas s'il s'agit d'un homme.

Mmi qdan am-mu, mmi Kālon taddart, a-tāt-yawad. Yezam-u m-wasi  
 yaddar yattog-g-i bab-ss ab-akk ad-yaffar Rabbi ikksh s-addarub-ss ini  
 a-u-gad w-as-toggon igzam, mmi yommut yadi n-d s-shy. Kwagt-ss  
 s-shba Hahm mca-s s-tshant, w-as-toggon igzam ya, biha igu ya.

I-lhanni, middoi m-m<sup>w</sup> Argeron u-toggon gag mak as-gin i-lha<sup>z</sup>;  
 makk igem yattog-g f-mak i ysh. Gaddara m-m<sup>w</sup> am-mu at-fafad War-  
 grom alhiyat i-y-ul-gin gag d iggon. Assa m-m-ss n-asfisi toggon alhon-  
 ni ab-akk ad-sson idammom m-bab i mmutoi, yaffar albas s-tad-  
 dart. Ass-on n-lhanni tottas-ss igest-twessart n-taddart, at-fabbi lhanni,  
 taddi f mani yommut bab-ss. Mmi f-taddi, a-t-tshomor, at-fabbi ikksh  
 tewa tg-i i-lshubat d-ssstabi, mani tshrod. Matta d argar, therrad s-  
 slmusi d-umzor; matta f tamottut, dai s-slmusi. Kabb a-u-d-zwan  
 n-toirdalt, alviran f-tini-n i tssm tamottut i llan taddart m-bab i  
 mmutoi ttišont-as tiknifin n-lhanni ini d idrimon akkat-ssant.  
 Fuki n-yidrimon yashal uzar n-tuki n-uyzun, biha ihdam-ss  
 yuzar. Mmi as-ssint taknift n-lhanni, qgaront-as: «Rabbi w-am-  
 t-igi d igas.» Zawessart tssar-ss uran-ss s-lhanni i-d-ssqimom,  
 tewa n-toirdalt, nattat f-tssdnan n-uyfad. Mmi iudont s-add<sup>u</sup> u-  
 nil, ad-sbdant ssawalont i-bab i mmutoi, qgaront-as: «Zaddart-ss  
 f tambarakt! Mmu d-ssllulon, yommut; u-d-yattqini di-s ula  
 d hadd!» d-yiwalon ididrin. Mmi d-doulont n-taddart, zaggant-ss  
 dakkoront matta bab i mmutoi f tamottut; matta d argar, ul-dakkoront.

- (15) - Si c'est un homme qui a perdu sa femme, il reste sept jours sans femme. S'il le désire, après ces sept jours, il peut reprendre femme. Si, avant trois mois après le décès de sa femme, il se remarie, la mère ou la sœur de sa nouvelle femme se rend au tombeau de la défunte et, se plaçant à la tête de la tombe, elle crie à la morte : "Il a pris une autre femme : reste seule ; mais il se fatiguera et viendra te rejoindre : que Dieu te rende bonne la demeure où tu te trouves." Elle récite la *fatiha* et rentre chez elle.

---



- Ce que les OUARGLIS retirent du PALMIER -

Le palmier est vraiment de roi de Ouargla. Ce qui plaît le plus à Ouargla, c'est le palmier. Quiconque arrive à Ouargla, après avoir voyagé en auto, ballotté en tous sens et secoué sur une route pierreuse et sur le sable qui s'étend à perte de vue, est agréablement surpris en arrivant à Ouargla. Il constate que le pays est encerclé d'un large bracelet, épais et vert. Ce bracelet est fait de ces grands arbres qui dressent leurs feuilles vers le ciel et que nous appelons palmiers. Pour prendre un peu de repos, allons dans un jardin à l'ombre d'un palmier. Nous verrons que les Ouarglis savent tirer profit de tout ce qui vient de cet arbre que Dieu a jeté comme une bénédiction sur le sol de Ouargla. Au dire des Ouarglis, "le palmier jugera, au dernier jour, celui qui a fait le mal."

Rien de ce qui vient du palmier n'est négligé : dattes, folioles, régimes, palmes, bourre, bases des palmes, tronc, souche, palmes du cœur, palmes qui protègent celles du cœur, etc...

→ Ag ttabbin At-Wargron s-tazdait ~

Tazdait, yadi d  $\text{t} \text{t} \text{t} \text{t} \text{t}$ , t tazellitt  $\text{m} \cdot \text{m}^{\text{u}}$  Arqron. Jaa ai-n i  $\text{t} \text{t} \text{t} \text{t} \text{t}$ -  
bon Wargron t tazdait. Bab-m i dd-usin  $\text{m} \cdot \text{m}^{\text{u}}$  Arqron a $\text{z} \text{m} \text{n} \text{a}$  n=  
tumubil yottutta n-tma-y-utma-y-u s- $\text{u} \text{m} \text{e} \text{g} \text{g} \text{e} \text{z}$  n-yidfaxon i  $\text{s} \text{s} \text{u}$ -  
ron tamurt n $\text{g} \text{a}$ -y $\text{i} \text{z} \text{d} \text{i}$  ala at-t $\text{r} \text{i} \text{k} \text{e} \text{d}$  titt- $\text{e} \text{s}$ , ad-yar ul- $\text{e} \text{s}$  mmi d-yi-  
wad  $\text{m} \cdot \text{m}^{\text{u}}$  Arqron. Ad-d-yawi l $\text{e} \text{h} \text{b} \text{a} \text{r}$  f-f $\text{u}$  Arqron yalla yottwalli s-yig-  
gat t $\text{h} \text{e} \text{d} \text{d} \text{i} \text{t}$  t tawassagt t $\text{e} \text{d} \text{r} \text{e} \text{s}$  t tazi zait. Z $\text{a} \text{h} \text{e} \text{d} \text{d} \text{i} \text{t}$ -u i llan d  $\text{s} \text{s} \text{i} \text{z} \text{e} \text{r} \text{a} \text{t}$   
t tiz $\text{e} \text{g} \text{l} \text{a} \text{k}$  t $\text{t} \text{e} \text{l} \text{l} \text{e} \text{k} \text{e} \text{r} \text{t}$ -asnt i t $\text{f} \text{r} \text{a} \text{y}$ -asnt n $\text{g} \text{a}$ -u $\text{z} \text{m} \text{n} \text{a}$ , as-n $\text{e} \text{q} \text{q} \text{a} \text{r}$   
tazdait. Ab-akk an-n $\text{e} \text{r} \text{t} \text{a} \text{b}$  i k $\text{k} \text{e} \text{h}$ , yallah, an-n $\text{z} \text{w} \text{a}$  n-yiggat-t $\text{g} \text{e} \text{m} \text{m} \text{i}$ , an=  
n $\text{e} \text{q} \text{q} \text{i} \text{m}$   $\text{e} \text{d} \text{d} \text{e} \text{l}$  n-yiggat-tazdait. An-n $\text{z} \text{e} \text{r}$  At-Wargron s $\text{s} \text{e} \text{m} \text{e} \text{n}$  ibbai n- $\text{e} \text{l}$ -  
hiyat s-ag d-usin s- $\text{s} \text{i} \text{z} \text{e} \text{r} \text{t}$ -u i dd-y $\text{e} \text{g} \text{r} \text{u}$  R $\text{e} \text{b} \text{b} \text{i}$  an-t $\text{u} \text{m} \text{m} \text{i} \text{z} \text{t}$ , tamurt  
 $\text{m} \cdot \text{m}^{\text{u}}$  Arqron. At-Wargron q $\text{q} \text{a} \text{r} \text{m}$  = « Mmu gin  $\text{s} \text{s} \text{e} \text{r} \text{r}$ , tazdait a-t-t $\text{h} \text{a}$ -  
s $\text{e} \text{b}$  as-m n-n $\text{a} \text{h} \text{r} \text{e} \text{t}$ .

Ai-n i dd-usin s-tazdait u-yottwim $\text{e} \text{r} \text{i}$ , liha in $\text{e} \text{f} \text{f} \text{e} \text{g}$   $\text{e} \text{l} \text{h} \text{i} \text{y} \text{e} \text{t}$ : tiini, tizim  
iziwayon, t $\text{i} \text{e} \text{d} \text{d} \text{a} \text{f} \text{i} \text{n}$ , san, t $\text{i} \text{k} \text{e} \text{r} \text{k} \text{u} \text{s} \text{i} \text{n}$ , taidmit, qumqum, as $\text{e} \text{r} \text{e} \text{r}$ , agruz  
timshrazin, tadriwin d-ag  $\text{e} \text{l} \text{l} \text{a} \text{n}$ .

Nous avons déjà dit que les Ouarglis mangent les dattes et qu'ils en mettent dans tous leurs plats, aussin'en parlerons-nous pas aujourd'hui. Mais les Ouarglis utilisent le palmier à bien d'autres usages que nous allons voir aujourd'hui. Ce serait vraiment trop long de dire absolument tout ce qu'ils retirent du palmier. Je t'en dirai cependant quelques mots qui te donneront une idée de ce qu'ils en font.

Avec le tronc du palmier, le jardinier monte un balancier pour puiser l'eau et une sorte de demi-buse pour l'arrosage du jardin. Afin de maintenir ferme un puisard situé dans le sable, le jardinier colmate le coffrage avec des pierres dures et de la bourre de palmier. Toute la maison est pourvue de voûtelettes sur troncs de palmier. La terrasse elle-même est ainsi mise en état : après avoir posé les poutres en troncs de palmier avec du plâtre et des pierres, nous recouvrons le tout de bourre, de bases de palmes, de sable et de pierres, nous damons l'ensemble en le mouillant, puis nous le recouvrons de plâtre lissé. Le tronc, partagé en deux (dans sa longueur) et un peu raboté, donne des planches grossières qui, réunies par une plus petite, constituent une porte. Les montants du métier à tisser qui se trouve dans le vestibule sont en troncs de palmier.

La souche est ce qui reste quand on a abattu un palmier. En la creusant, nous fabriquons des mesures à semoule, des mortiers à piler.

La base des palmes sert à confectionner des échasses, des peignes de tisseuse, des dévidoirs. Nous brûlons les palmes sèches, parce que le bois est loin de Ouargla et on ne peut en avoir à brûler que si l'on a un chameau ou si l'on est riche. Nous les brûlons avec des bases de palmes. Les palmes elles-mêmes servent à faire des bâtons, des baguettes, (pour écarter le métier du mur), des réglottes, des piquets, des pièges. En automne, quand nous ramassons le bois, nous le mettons en réserve sur la terrasse pour l'hiver. Parfois le feu s'y met : nous y versons de l'eau et il s'éteint. Quand le feu prend quelque part, il ne peut pas devenir très violent, car il n'y a rien à brûler, que les murs qui sont incombustibles.

Pour aller d'une maison à l'autre, quand on n'a pas de lumière, on prend un bout de palme enflammé qui éclaire très bien dans la nuit. Quand il n'y a pas de lune et que deux ou trois personnes vont ainsi avec ces torches, on a l'impression de loin que le feu est au quartier.

Nssiwal ya At-Wargron ttətrri tiini, ttəggm-tət q-ag ttətrri, u-nssiwal fəll-as  
 ass-u. At-Wargron ttəggm əlhiyat uyləb ddiɣ al<sup>a</sup>an-nzər ass-u. Ad-d-yas  
 əlhal d azəqrar matta ak-iniy qag ai-n i ttəggm s-təzdait. N- səgg-  
 ini ak-iniy mənnaɣ al<sup>a</sup>ak-səkuən ai-n i ttəggm At-Wargron.

Ahəmmas s-təidmət yəttəgg aɣruɣ n-yiɣbad, t-tiɣzənt i-y-əsswi  
 n-tqəmmi. Matta aliy yus-əd iɣdi, i-yittaf-əs ahəmmas yəttəggm-i  
 s-udɣaf n-tiri d-san. Mmi nutf n-təddart, an-natəf səgg-yiɣgət  
 twurt n-ukərkuš. Zəddart qag təlla tədrən s-yikərkušən, d-ənneɣ  
 yəgdəl, mmi tssərəd ikərkušən, s-təmšəmt d-udɣaf a-t-nədfən s-san  
 t-tkərkušin, d-yiɣdi, d-yidɣayən, nəşpəyər-int, nənəlləs-int s-təm-  
 šəmt. Zəidmət tɣun f-yiɣəgnan, tšərəd ikkəh, tətəgg tilwəh i ttəwəq-  
 qənənt s-yiɣgət-təkhift, tətəgg tawurt. Azəttə i llan təkift, ifəzza-  
 zən-əs n-ukərkuš.

Qumqum d ai-n i ttəqiman, mmi nəhbəd təzdait, S-qumqum-u  
 a-t-nəhfər, nəg sid-əs tirəbbəyin i-yiɣzan, d-yid-tidni i-yiɣzai.

S-tkərkušin nttəgg tiɣalliyin, tikərdadin, tikurin. Zəddəfin  
 i qquɣmənt nssərya-təit, biha isxarən bəgdən uyləb, u-tən-yəssəryi dai  
 bab-ən i llan s-uləm-əs ini d əlmərkanti. Nssərya-təit mənə-tkər-  
 kušin. S-təddəfin nttəgg tirəttwin, tidəlləhin, id-əbsəntu, iɣəzən,  
 tirəssiwin. Ləhrif, mmi nəkkəs isxarən, nəhbə-təi ənnəzəz i-təz-  
 rəst. Səqət tətəkkər di-sən timsi. As-nəməsəl aman, at-təmmət. Mmi  
 təkər timsi q-gəggm-m<sup>w</sup>kkat u-təttis təqwa uyləb, biha ləsi matta  
 al<sup>a</sup>ad-əryən dayimuran i-y-ul-rəqgən.

Mm<sup>w</sup>asi u-yəksib əddu, i-yiɣzwa s-təddart n-təddart, ad-yəbbi  
 ihf n-tuffa, a-t-yəşəl, yəzwa sid-əs; ihf-u yəttədawa dəg-gid d a-  
 wəhdi. Matta ləsi taziri, mmi d-əzwan sən ini tlata m-middəi  
 s-tuffawin, s-əlsəgid at-tinid t timsi aq əllan aməzday.

En hiver, on trouve chaque matin les vieillards assis dans les lieux de réunion de fraction : là ou à un carrefour de rues, ou à une porte de la ville, tu trouveras des vieux assis, faisant du feu dans un trou pour y recueillir les cendres. Ils apportent du bois de chez eux ou en reçoivent des passants.

A la mosquée, en hiver, il fait froid le matin avant le lever du soleil. Les enfants font du feu pour se chauffer et faire sécher leurs planchettes. Le bois provient de la palmeraie appartenant à la mosquée. Quand ils l'ont épuisé, les enfants apportent des bouts de palmes de chez eux, chacun son morceau. Autrefois, quand le maître d'école coranique ne touchait pas d'argent, les enfants apportaient deux morceaux de palme : un pour le maître, l'autre pour se chauffer. A présent, le maître est rétribué en argent.

Tous les enfants aiment se chauffer en hiver. Chacun apporte un morceau de palme de chez lui. Quand ils n'ont pas de bois, ils vont en mendier chez les voisins, en chantant de porte en porte. A la porte d'entrée des maisons, ils disent : "Madame, madame, Dieu fasse miséricorde à tes parents : donne-moi une palme : qu'elle casse, qu'elle casse la tête de Bâafou : c'est la palme de Sidi Abdelkader Djilali !" En guise de supplication à la maîtresse de maison, ils lui disent : "Dieu te laisse ton fils (ou ta fille), ô Dame, ô Dame, Madame !" La maîtresse de maison leur donne alors un bout de palme ou une palme entière, sinon ils lui disent : "Qu'un os tombe dans ta marmite !" ou : "Que Dieu enlève le dîner de votre marmite !" Ils continuent ainsi à mendier à d'autres portes jusqu'à ce qu'ils aient ramassé une brassée de bois, ce qui doit leur suffire. Ils se rassemblent alors dans un coin de rue, font un foyer, tendent les mains pour se chauffer et se racontent des histoires. Quand, après l'appel à la prière de la nuit, il reste encore du bois, ils en font une flambée, se mettent debout tout autour et crient : "La flambée de Lalla Aïcha ! La flambée de Lalla Aïcha !" Quand le feu est fini, chacun retourne en courant à sa maison.

La palme entière avec sa base porte le nom de crosse : elle ressemble à un bâton recourbé à une extrémité. Les Ouargliss'en servent pour jouer à la balle. Cette balle est faite

Zāzrast, makki yabāšša, at-tafod d iwassaron ttajman ləzmozat i llant d aqini n-middon. Din ini šarəd-uyulad, ini lħuħot, at-tafod d iwassaron qqimn ttəggm ləglit q-iggm uħba i-yiga n-yijsəd. Isyaron, ttawin-tni s-təddarin-mson ini s-yid-bab-m i tħattan.

Zaməzqida, tazrast, lħal isomməd, Kolb a-u-d-tali tħit yabāšša; əlbəzə ttəggm ləglit i-yidfa d asqari n-əllwəħ-mson. Isyaron-u s-tgmimi n-tmizqida. Mui qdan ini-n-tmizqida, əlbəzə ttawin-d tikbutin s-təddarin-mson, makki iggm s-təkbut-əs. Bəkri, ssagt-in i yolla ləfqi u-yəttiy idrimn, əlbəzə ttawin-d sət-təkbutin, iggət i-ləfqi, iggət i-yidfa; imar-u ləfqi yəttay d idrimn.

Zāzrast, qaz əlbəzə igzəb-asm idfa. Makki iggm ad-d-yawi takbut s-yor-sən. Matta ləi n-yr-mson isyaron, ad-əzwan ad-əttərən s-təddarin, ttayannan s-twart n-twart. Ini n-nəftubat, qqarm: « Kalla! Kalla! ħomm<sup>w</sup>al-di-k, uš-iyi-d iggət-tuffa! Zəzəz, təzəz. Ba-əafu! Z takbut n-Sidi-Əaqadər Džilali. » Ab-akk ad-šullələn kall n-təddart, qqarm-as: « Yəzə-am-d Rəbbi mmi-m, ini illi-m. A Kalla-γ-a! A Kalla-γ-a! a Kalla-u! » Kall n-təddart asm-tuš takbut ini tuffa. Matta w-asm-tuši, as-imin: « Isyəs yuda tħbušt-əm! » ini: « Yəssufy-akum Rəbbi amənsi-n-kum tħbušt! » Ad-əzwan ad-əttərən tiddarin tididmətin, al-əmmi qəwən iggm-uyil n-yisparən əlqimət al<sup>ə</sup>asm-kfan. Lwəqt-ən, ad-lainən iggət-təqzəmt n-uyulad, qon akdi, ad-zizənən, dfan, mlən tinfusin. Mui yrint lin-u-idəs, qqimən-d isyaron, a-təi-qon d burdu, ad-bəddən, əllan əllin, ttəzzyədən: « Burdu n-Kalla ġiša-u! Burdu n-Kalla ġiša-u! » Mui yəqda burdu, ad-əzwan ttazələn, makki iggm n-yor-sən.

Zəzəddəft s-tħərkūšt-əs nəqqar-as əlhənzər, i llan igu am-trəttə i ġəibən ihf-əs. At-wərgən ttirən sid-əs takurt. Zəkurt-u təzədəl

avec de la bourre de palmier attachée avec une corde également en bourre. Ils mettent en jeu du thé ou d e s repas. Chacun saisit une crosse ou une perche et frappe la balle pour l'envoyer du côté adverse. Quand le coup manque la balle, c'est parfois un homme q u i le reçoit et il y a parfois du grabuge.

Le jour de la fête du *bassow*, les enfants se rendent dans les jardins pour y couper chacun une palme. Ils en effilochent les folioles en brins fins comme des cheveux; ils lui façonnent une queue, des oreilles et lui mettent une bride. Ils fixent la bride avec une ceinture de laine ou bien avec des lanières végétales portées à la manière d'une courroie de fusil. Ils montent alors à cheval s u r la palme en suspendant la courroie à l'épaule. Ils trempent la palme dans l'eau d'une source pour éviter qu'elle ne sèche car, lorsqu'elle sèche, elle s e décolore en gris. Le soir, chacun monte sur son cheval, une offrande pieuse à la main, qu'il emporte à Sidi Hrir. Arrivé là, il présente l'offrande pieuse aux clercs, qui récitent le Coran au milieu du cimetière. Cela fait, il peut participer à la cavalcade avec ses camarades. Pendant qu'ils courent, l e s tambours frappent, le flûtiste joue de son instrument. Tous s'en vont le soir, au coucher du soleil. Une vieille femme ramasse alors toutes les palmes qui ont servi de montures aux enfants et leur dit: "Il se peut que je les donne à Sidi Hrir: ne les rapportez pas chez vous, de p e u r que vous ne mouriez." Ils partent après les lui avoir données. La vieille femme les emporte chez elle, les fait sécher au soleil et s'en sert pour faire sa cuisine.

Pour les vieillards, la palme sert à faire des bâtons sur lesquels ils s'appuient. On effiloche la tête des palmes en brins très fins pour en faire des chasse-mouches.

Les jeunes gens trouvent dans les jardins un bâton très joli: ils le coupent et le façonnent pour s'en servir de canne. Il y en a de très jolis. Les uns sont noirs avec des taches blanches, d'autres, blancs avec des taches noires; d'autres sont de couleur orange avec d e s taches blanches ou noires sur les côtés; d'autres, enfin, ont sur les côtés des taches marron ou noires. Nous les trouvons quand les dattes sont mûres et que les palmes se flétrissent.



Il y a quelques fabricants de lits-cages à Ouargla. Voici comment ils les montent. Quand quelqu'un désire un lit-cage, il doit apporter des palmes de chez lui ou en acheter. L'artisan les fait sécher, les coupe ensuite comme il le désire et les met dans l'eau pendant environ trois jours. Quand les palmes ont bien trempé, il les façonne. Il prend les plus solides pour les percer de trous à intervalles de quatre doigts. Il fend en long les plus petites, de la grosseur du petit doigt. Il place alors les gros bâtons l'un près de l'autre et, pour les faire tenir ensemble, il enfiler les petits bouts dans les trous, l'un après l'autre, ce qui fait une sorte de grillage. Pendant la période chaude de l'été, nous dormons à la terrasse. Aux coins du lit, nous plaçons des palmes que nous recourbons pour les joindre ensemble par le sommet, après quoi nous étendons par-dessus une grande pièce d'étoffe, de celles dont se drapent les femmes. Ceux qui n'ont pas de lit-cage dorment à même le sol, en plaçant cinq ou six palmes qu'ils plantent en terre. Ces palmes portent le nom de cage ou cadre et, quand elles sont recouvertes d'étoffe, on les appelle pavillons.

Les folioles sont les feuilles qui poussent sur les palmes. Les Ouarglis en font beaucoup de choses. Nous les tressons pour en faire des nattes grossières, des éventails, des couffins, des panetons, des couffes, des bannes, de grands chapeaux et des poches-étuis. Avec les folioles des palmes centrales, nous fabriquons des couscoussiers, des plateaux à couscous ou à dattes, de jolis éventails, des récipients pour puiser l'eau, de petits paniers coniques à couvercles.

Les régimes avec leurs tigelles sont donnés aux bêtes? Avec les pédoncules des régimes nous faisons des balais, des pièges ou bien nous les brûlons.

Avec la bourre fibreuse du palmier, nous faisons des cordelettes, des cordes pour puits à balancier, des cordeaux, de grosses cordes avec lesquelles nous nous attachons lorsque nous montons aux palmiers, des anses de couffins, des entraves pour les ânes, des liens pour les chèvres, de petites cordes pour attacher les outres, les seaux en peau, des jattes pour rafraîchir l'eau. Nous bouchons l'ouverture de laalebasse avec de la bourre de palmier.

Wargron allan monnaut i gaddalon lekwas. Stay-u mak ittoggon. Matta  
 iggon yabs igdal n-nkus, az-d-yawi tigaddafin s-yar-san ini isy-tit-ed  
 f-middon. A-tait-yassegar. Mmi quront, a-tait-yonked f-mak i yabs.  
 Mmi tait-yonked, a-tait-igor aman iggat sarod-wussan. Mmi homont  
 ad-yabda igaddal-int. Zini-u i shhant, a-tait-yassnukab matik robea  
 n-ududan. Zini-n f-tizdadin, a-tait-isuqq b-zzgrari am-tziwart m-  
 mazuzi. Ad-yassars tirattwin tiziwarin iggat s-addu-yiggat, yassitaf  
 tizdidin tikdiyin, s-yiggat n-yiggat, ab-akk ad-attafont iman-mont,  
 ttoggont am-tillu. Ssif, mmi yshma lhal, nttattas m-naz. Zi qezmin  
 n-nkus nttogg di. s f-tigaddafin, a-tait-nassegayab, nsoqm-int iggat  
 mega-yiggat. Mmi qmront, an-nag azmna-nont abuli ini timalhaft.  
 Id-bab-m i-y-ul-ksibon lekwas ttattson tamurt, ttoggon robea ini  
 setta n-tgaddafin i istlont tamurt. Ziggaddafin-u nsoqar-sonnt ihm-  
 ka. Mmi igu abuli, nsoqar-sonnt tagmmant.

S-tzin illant f-tifray i d-yommint tagaddaft, At-Wargron ttoggon  
 sid-risont shiyat uplab. Adzri-tait, nttogg sid-risont tihzar, f-traw-  
 wahin, f-tasnayin, f-tkuffatin, d-yismayon, d-zzawambil, f-tallali-  
 yat, d-yid-Kokklu. Zizin n-usarsur nttogg sid-risont id-guni, tinuda  
 n-wisse, tinuda n-taini, tirawwahin i bhant, tigninin, id-buzom-  
 mur.

S-yiziwoyon f-tzerrayin-mson natti-int i-zzwayol. S-tsoqast  
 nttogg timradin f-trasswin, nssara-tait.

S-san nttogg tirattin d-yipunan n-yizbad, f-tazriwin, d-yid-  
 Kokkabu i nttattaf sid-s iman-mna tazdait, d-yifasson n-tasnayin  
 d-yid-iskkal i-yippal, f-tatanin itahsiwin, d-azawat i-yigaddidoni  
 d-sddalwan, f-tberradiyin. Nmossal imi n-takarwait s-san.

Rien ne se perd du palmier. Mousmettons les épines sur notre poitrine en guise d'épingles à bon marché pour tenir les vêtements ou les voiles des jeunes filles. Avec ces épines également on attache le linceul des morts. Quant une tisseuse tasse la chaîne, c'est avec une épine de palmier qu'elle maintient les fils à égale distance. Quand le métier est un peu détendu, elle le resserre au moyen de cordelettes de tension et des épines.

Je pourrais sans doute te dire encore beaucoup de choses au sujet de ce que les Ouarglis retirent du palmier. C'est bien en toute vérité qu'ils disent : "Le palmier est la mère des Ouarglis." La mère nourrit ses enfants : le palmier leur donne des dattes qui sont leur vie. Il leur donne même son sang, qu'est la sève, pour eux boisson douce et rafraîchissante. Il leur donne son cœur, l'*agrouz*, que l'on offre à la jeune mariée et à ses suivantes, et que les Ouarglis mangent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le palmier se dépouille même de sa peau, c'est à dire de ses palmes dont on fabrique des lits, des outils de travail au jardin ou à la maison. C'est bien une bénédiction de Dieu. Les Ouarglis ont raison de l'aimer et d'y porter toute leur attention. Sans lui, ce serait la mort des Ouarglis et le sable, petit à petit recouvrirait Ouargla. Que Dieu nous en préserve !

Voici une fable qu'un Ouargli a composée pour moi :

Le palmier est la mère des Ouarglis.

Sans lui, ce serait pour tous la mort.

Un jardinier avait une palmeraie :

Il s'y rendait régulièrement, sans cependant trop se fatiguer.

Un jour, il en eut assez et décida de prendre du repos,

Parce que le palmier, disait-il, ne lui rapportait rien.

Il resta donc chez lui avec ses enfants,

Sans cesser pour autant de manger et de boire.

Un jour, leur (réserve de) blé s'épuisa.

Ula d'ira u-yudi s-tazdait. Fadriwin nqaffal idmaron-mna sid-  
 nisont, d imastagon i llan ul-aylin, i naffagon i-yiqqan n-yibulayon  
 n-tazziwin d-ai-n i n-yizad. S-natninti ddib aq ttaqqonon alkattan  
 m-bab-on i mmutor. Zamttut, mini talla tttaddas, tssommisa  
 ulman s-tadri. Matta azetta yrhaf, thazzag-i s-tallatin f-fadriwin.

Ad-zomra abani, ak-iniy uylab n-nhiyat i ttaqqon At-Warqron s-  
 tazdait. S-wam-mu awal-onon d awal iqqaron i: «Fazdait d na-  
 nna-s n-At-Warqron.» Nanna tatti isa i-tarwa-s; tazdait tttu-  
 ason tiini i llan d wruh-onon; tatti-ason ula d idammom-as  
 i llan d allagmi, d iswa-non miqlaw i sbradon ul; tatti-  
 ason ulad ul-as i llan d agruz as-d-tawin i-talt d-yid-buya-s,  
 d-At-Warqron tttori makh-t-ufin. Fazdait tttokkas ula d aylin-as  
 i llan fuffawin-as i ttaqqon sid-nisont lokwas d-yid-ira n-yihdam  
 n-tomma f-taddart. Yadi nattat f-tanommirt n-Rabbi. At-War-  
 qron n-ayr-onon alhagg a-tst-shon, awin-az-d-lahbar; bla nattat  
 at-tead tamttant n-At-Warqron s-yizadi, s-yikkah ikkah ad-ya-  
 don Warqron, ain-ibaggad Rabbi!

Stay-u iggat-toufust yassili-yi-tst-sd iggon ag-garqron f-tazdait:

Fazdait d nanna-s n-At-Warqron,  
 Matta u-talli ntat, ini gag ad-mimutor.

Iggon-uhommas n-ayr-as taqommi,  
 Yattah dima n-di-s, bla a-u-d-yagya.

Iggon-m'ass yattnawa; natta yshs d artaji,  
 Biha ntat w-as-d-tttiwi ula d ira.

Yqqim natta f-tarwa-s yor-on,  
 Dima natnin dai tttori, tsson.

Iggon-m'ass qdan-ason alhabbat.

Notre homme revint à la palmeraie.

Il constata qu'on lui avait abîmé les glacis de la clôture :

C'est probablement un jeudi que cela s'était produit.

Il s'assit au pied d'un palmier et se mit à pleurer,

Se demandant ce qu'il allait pouvoir faire à présent.

Le palmier lui dit : "C'est bien fait,

Puisque, l'autre jour, tu es parti, en colère contre moi.

Pourtant, je ne cesse de t'être utile,

A toi et à tous ceux qui habitent ta maison.

Grâce à moi, tu fais des nattes, des bannes,

Des cordes, des lits, des récipients à puiser l'eau,

Des couffins et des cordeaux, choses introuvables,

Des ensouples et des piquets, dont les femmes sont si contentes.

Tu es parti comme si l'on t'avait chassé.

Regarde ton camarade, comme il prend soin de ses palmiers.

Donne-moi toujours ton travail, afin que je te donne aussi.

Ainsi nous nous soutiendrons l'un l'autre :

Ce que je te donnerai fera ta joie,

Car, dit le proverbe, pour celui qui chôme, elle chôme."

---

Yədwəl huya-t-na n-tgəmi -s,  
 Yaf-əd middəi Kəbən-as ləmsəyat,  
 Abani Kəbən-as-təit d əss n-nhəmis.  
 Yəqqim waddai n-təzdait yəttəu,  
 F-matta al<sup>a</sup> ad-yəzwa ad-ig imar-u,  
 Zəina-y-as təzdait i: Ag ifən am-mənya,  
 Biha-n, əz-in i təwid tədəgəd fəll-a.  
 Nəšsin dima, dima nəffəy-ak,  
 Šəkin d-yid-bab-on illan taddart-ək:  
 Təttəgəd sid-iu tihsar t-tənnatin,  
 İyunan d-ləkwəs f-təgninin,  
 Zinəyin f-təzriwin i-yuttwifint,  
 D-yifzəzən d-yizəzən illant tisdman fərdəmt.  
 İman-ək təwid am-məsi izək-ak hədd.  
 Nkəd huya-k dima f-təzdayin-əs ibədd.  
 U-iyid dima ab-akk ak-üşa,  
 S-wam-mu an-naf an-nəmmət iman-ənna;  
 Ai-n ak-üşiy, at-fərdəd sid-əs,  
 Biha:" Mmu qqimən, təqqim sid-əs."

---

